

**Dossier**  
**Résurrection :**  
**la mort impossible**





## **Dossier : mode d'emploi**

# **Lire les récits de résurrection**

*« Alors Jésus leur dit : "Esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?" Et commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait » (Lc 24, 25-27). Voici les paroles de Jésus aux deux hommes qui cheminaient sur la route d'Emmaüs.*

**« Ne fallait-il pas... ? »**

Jésus ressuscité est bien le même que celui que l'on a toujours connu : il n'hésite pas à parler avec rudesse à ses amis ! La résurrection, cela n'adoucit pas son homme ! Pourquoi Jésus manifeste-t-il une telle rigueur à l'égard des deux marcheurs si tristes qu'il a rejoints ? Pourquoi ne laisse-t-il pas ce temps de la résurrection tout entier à la seule joie des retrouvailles ? Est-il permis de jeter l'ombre d'une invective sur le monde illuminé par la lumière de Pâques ?

Oui, c'est absolument nécessaire. Jésus est toujours rude quand la vie est en jeu. Dès que notre horizon de vie se referme, que notre désir s'éteint, dès que nous souhaitons simplement vivoter dans les coins en aménageant le malheur, alors Jésus se dresse. C'est justement parce qu'il est entré dans le Royaume de la vie et qu'il nous en ouvre les portes à deux battants, que Jésus se montre intransigeant.

Il n'y a plus de place pour la mort, il n'y a plus à accrédi- ter l'idée que la mort est inéluctable. Dieu est définitivement révélé comme le donateur de vie. C'en est fini de la fatalité du malheur, de la résignation à l'existence limitée, de l'idée misérable que Dieu et l'éternité sont pour d'autres et pas pour moi. La résur- rection, c'est la mort de notre habitude de la mort, l'entrée dans un monde nouveau fait pour nous.

Cela vaut donc la peine de se réveiller, de comprendre ce qui s'est passé pendant ces derniers jours à Jérusalem, de contempler maintenant ce qui arrive sur cette route.

### *Dieu engagé par écrit*

Jésus appelle ses disciples à ouvrir leurs yeux qui ne voient pas, à ouvrir leurs oreilles qui se sont fermées, à marcher sur la route de la vie et non plus à sillonner les ténèbres avec fatalisme et amertume.

Il interpelle les siens pour leur mettre sous les yeux ce qu'est la nouveauté de Dieu. Non pas un coup de théâtre qui nous dépasse, non pas un imprévu merveilleux dont nous serions cependant les jouets impuissants, mais bien le passage à une toute autre réalité de vie, à une toute autre consistance dont Dieu nous parle en fait depuis toujours.

Ce n'est pas pour rien que l'on parle de la Bible comme d'un Testament. Dieu s'est engagé juridiquement à notre égard. Ce qu'il est, ce qu'il fait, ce que nous sommes pour lui, tout cela est écrit noir sur blanc depuis longtemps. Vérifions, lisons, compa- rons ses dires et ses actes dans le passé et dans le présent. Dieu nous donne droit de regard sur lui.

Combien de psaumes nous invitent à « relire » l'histoire du peuple de Dieu et à lire notre propre histoire dans cette lumière ! « Bénis le Seigneur, ô mon âme, n'oublie aucun de ses bienfaits » (Ps 103, 2). Sans cesse, ce qui est raconté dans les livres bibliques est repris comme un mémorial : « Récitez toutes ses merveilles », proclame le Ps 105 (v. 2), avant d'évoquer Abraham, Joseph, Moïse, Aaron.

C'est à une telle lecture que Jésus convie vigoureusement les siens : rappelez-vous qui est Dieu, souvenez-vous de ce qu'il a toujours accompli, comprenez ce qu'a vécu le Christ, que vous avez fréquenté, à la lumière des récits anciens qui parlent du Dieu Sauveur.

## *Cohérence des Écritures*

Bien souvent, on se contente de retenir de l'Ancien Testament une sorte de message général de salut ; que Jésus accomplisse les Écritures, on considère alors cela d'un peu loin, de manière assez vague : oui, il les accomplit en ce qu'il parle de Dieu, en ce qu'il est en butte à toutes sortes de vexations comme les prophètes d'autrefois, en ce qu'il offre sa vie d'une façon qui s'apparente à la notion de sacrifice de l'ancienne alliance.

Mais est-ce plus précis ? Jésus est très affirmatif à ce propos : « il fallait » que le Christ endure cela. Bien avant qu'il n'emploie cette tournure devant les pèlerins d'Emmaüs, quand il annonçait à ses disciples qu'il devait monter à Jérusalem, c'était sur le même mode : « Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, soit rejeté par les anciens... » (Lc 9, 22).

Cette nécessité n'est pas seulement inhérente à la mission de Jésus, elle est annoncée de plus loin, prophétisée dans l'Ancien Testament. Jésus lui-même le dit au groupe des disciples auxquels il apparaît après s'être montré dans l'auberge d'Emmaüs : « Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ». Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures, et il leur dit : « Ainsi était-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour » (Lc 24, 44-46).

Il y a donc une cohérence des Écritures. Les multiples livres de l'Ancien Testament, écrits à des époques différentes, par des auteurs divers, sous des formes variées, sont comme les couleurs de l'arc-en-ciel : nous en voyons le prisme multicolore, mais toutes concourent en fait à une seule lumière qui éclaire de manière unifiée la présence parmi nous du Dieu donateur de vie.

### *« Parler Bible »*

Un jour, un de mes frères dominicains qui était à l'époque aumônier de prison m'a raconté ceci : alors qu'il faisait les préparatifs pour célébrer les jours saints et la fête de Pâques avec les détenus, il leur annonça que le jeudi saint, il leur laverait les

pieds. L'un des détenus se récria alors : « Toi, tu veux nous laver les pieds ? » « Oui, répondit l'aumônier, c'est ce qu'on fait dans l'Église pour répéter les gestes de Jésus. » Son interlocuteur lui répondit mi-sérieux, mi-plaisantant : « Eh bien tant qu'à faire lave-nous aussi la tête, et les mains pendant que tu y es ! »

Bref, c'étaient là presque mot pour mot les paroles échangées entre Jésus et Pierre au moment où le Christ s'avancait pour laver les pieds de son disciple (Jn 13, 6-9).

Parvenus à un certain niveau de souffrance, à une certaine vérité sur eux-mêmes et sur la vie, les hommes ont tendance à « parler Bible », comme on dit parler français ou anglais. C'est une réalité que j'ai moi-même souvent constatée.

Quand le Christ dit qu'il fallait qu'il souffre, meure et ressuscite, il n'évoque donc pas une nécessité coercitive, une fatalité à laquelle il ne pouvait échapper. Il n'accomplit pas un parcours obligé dont il s'acquitterait comme d'un rôle consciencieusement appris. C'est la vérité de l'homme qu'il vient habiter ; ce sont les ressorts de l'humanité, affolée d'avoir perdu l'intime présence de Dieu, qu'il vient faire jouer. Jésus se coule dans l'humain ; il vit lui-même, avec tous ceux qu'il rencontre, les grandes expériences de l'homme, il redit les paroles toujours dites. Il veut remettre cette réalité charnelle de l'homme en union avec Dieu dont l'homme s'est éloigné.

Naître, grandir, marcher, parler, travailler, souffrir, mourir : voilà ce que Jésus vit avec nous, comme nous. On peut vraiment dire en le voyant, en l'écoutant : « Voici l'homme » (Jn 19, 5).

C'est que la Bible met en lumière les situations fondamentales de l'expérience humaine et donne bien souvent comme l'essence même des mots qu'on y prononce alors.

### ***L'exemple d'Emmaüs : deux hommes marchant sur la route'***

Prenons l'exemple des deux pèlerins d'Emmaüs que nous avons croisés plus haut. Ils vivent une expérience très simple et essentielle de notre humanité : la promenade à deux sur la route. Depuis la randonnée meurtrière de Caïn et Abel aux origines de l'histoire (Gn 4, 8), la Bible nous montre bien d'autres allées et venues du même genre : elle y explore de manière continue tout

ce qui apparaît, dans une marche faite à deux, de vérité humaine et divine.

Cain est parti avec son frère « aux champs », préméditant le meurtre. Bien plus tard, Jonathan conviera son ami et « frère » David à une promenade « aux champs », mais cette fois ce ne sera pas pour tuer, mais bien pour sauver David (1 S 20). Ainsi les histoires se reproduisent-elles sans se répéter. Jonathan a compris que, lorsqu'on chemine de conserve, un troisième est présent : « Moi, toi, et YHWH pour toujours entre nous deux », dit-il en une très belle formule (1 S 20, 23).

Gn 4, 1 S 20 : ce pourrait être là certains des textes invoqués par Jésus aux hommes qui marchaient à deux sur la route d'Emmaüs, quand, « commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. »

Caïn partant avec Abel éprouvait une brûlure intérieure et son visage était « tombé » (Gn 4, 6). Les pèlerins d'Emmaüs avaient un visage sombre et quand Jésus leur parlait leur cœur devint brûlant. Les mêmes affections du corps dans la même situation, et pourtant pas les mêmes résultats tragiques. Que s'est-il passé ? C'est que la chaleur cette fois est due à l'obscur pressentiment de la sainte Présence : « Moi, toi et YHWH entre nous ». L'antique promenade de Caïn et Abel est comme revisitée par la sortie de Jonathan et de David. Celui que Caïn n'avait pas convié dans le premier cas, celui dont Jonathan au contraire invoquait la présence, le Seigneur, est bien là sur la route, en « chair et en os » (Lc 24, 39) entre les deux marcheurs qu'il a rejoints.

Les textes de l'Écriture sont accomplis quand j'y reconnais ma propre histoire, quand je vis moi-même la situation évoquée, d'une manière ou d'une autre. Ils sont accomplis quand je découvre que telle expérience séculaire que je reproduis pour ma part était habitée et se trouve habitée aujourd'hui par le Christ. Toutes les promenades à deux se sont toujours faites à trois, que les marcheurs en soient conscients ou non ; toutes mes promenades faites à deux sont semblablement accompagnées par la même Présence.

On ne sait donc pas au juste quels textes Jésus a mentionnés aux deux pèlerins pour expliquer à la lumière des Écritures la cohérence de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Mais la situation toute simple dans laquelle ses amis se trouvent – un périple à deux – est suffisante pour amorcer une « lecture » depuis le commen-

cement jusqu'à ce jour. Celui qui s'est joint aux marcheurs qui parlaient de ce qui s'était passé en cherchant à comprendre (Lc 24, 14-15), c'est « YHWH entre eux ».

## *Le corps présent*

On voit là que le va-et-vient entre l'Ancien Testament et les expériences de Jésus que le Nouveau Testament nous déploie n'est pas un jeu d'esprit, rapprochant des textes d'autres textes, de manière plus ou moins ingénieuse. C'est l'expérience humaine, c'est la chair dont il est question. C'est de la chair souffrante, affectée, esseulée que la Bible parle. Quel avenir y a-t-il pour la chair, depuis que l'homme et la femme trompés par le serpent se sont éloignés de Dieu ?

Jésus ressuscité ne vient pas « appliquer » des textes, répondre à un mode d'emploi consigné depuis longtemps sur des feuillets. Il manifeste dans sa chair l'homme réintégré dans sa vérité, l'homme achevé, dont le corps échappe à la corruption du tombeau, rempli qu'il est désormais de la vie divine.

Dès le début de son évangile, Luc le montre. Jésus revient à Nazareth, le village où il a été élevé. Il entre dans la synagogue et lit un passage du prophète Isaïe dont on lui a présenté le rouleau : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction... » « Il replia le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui » (Lc 4, 20).

Il y a à la fois l'Écriture et celui dont parle l'Écriture, les mots anciennement consignés et le corps présent de celui que ces mots désignent. Par l'Écriture, on reconnaît le Christ dont l'Écriture est pleine ; par le Christ incarné, l'Écriture trouve sa référence, son accomplissement. C'est sur lui qu'il convient de fixer les yeux.

« De qui le prophète parle-t-il ? De lui-même ou d'un autre ? », demande l'eunuque de la reine Candace à Philippe (Ac 8, 34 : encore une belle histoire de deux hommes sur la route). L'eunuque lit, lui aussi, un passage d'Isaïe, présentant le serviteur souffrant. Et il a bien perçu que le « sujet » du texte dépasse une référence unique. Le serviteur souffrant, ce pourrait être le prophète ou un homme mystérieux de son époque ; c'est le Christ, comme la « lecture » des évangiles (cf. par exemple Lc 18, 31-32) ; et c'est

l'eunuque lui-même : dans le passage qu'il lit (« Sa postérité, qui la racontera ? », Ac 8, 33, citant Is 53, 8), il reconnaît obscurément des paroles qui le concernent ; sa postérité à lui, l'homme châtré, qui la racontera ?

Le mouvement pressenti par cet homme sans culture biblique sera déployé par Philippe qui, « partant de ce texte de l'Écriture, lui annonça la bonne nouvelle de Jésus » (Ac 8, 35).

L'Écriture amène au corps du Christ et à notre corps. Notre corps meurtri, souffrant, est en attente de réponse, aspire à une plénitude qu'il ne connaît pas. Cheminer dans la Bible, c'est être dirigé vers le corps sur qui l'Esprit repose et qui nous rejoint enfin.

### « *Les Écritures me rendent témoignage* »

Les études ici présentées tentent de se mettre à l'école du Christ qui ouvre à l'intelligence des Écritures afin que les siens comprennent et accueillent sa résurrection. « Vous scrutez les Écritures, dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle ; or ce sont elles qui me rendent témoignage », dit Jésus (Jn 5, 39).

C'est la source d'une lecture traditionnelle de la Bible dans l'Église que l'on appelle la typologie : lire le Nouveau Testament dans la lumière de l'Ancien ; lire l'Ancien Testament comme le témoignage précurseur du Nouveau. Nous lirons plus précisément certains récits évangéliques de la résurrection selon ce double mouvement.

L'apôtre Paul souligne combien l'Écriture est à la fois lumière et garantie quand on évoque la passion et la résurrection : « Je vous ai donc transmis ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés *selon les Écritures*, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour *selon les Écritures* » (1 Co 15, 3-4).

Il peut paraître aventureux de se lancer dans une lecture si ample concernant un mystère si grand. Faisons-le cependant. La Bible est notre bien commun. Elle fait partie de l'héritage des enfants du Royaume ; arpentons notre domaine, avec cette confiance que l'Esprit Saint qui a inspiré les Écritures sera aussi notre guide pour les lire, les recevoir.

## Revisiter les commencements

Certes, bien des textes de l'Ancien Testament pourraient être invoqués. Les récits de passion et de résurrection citent d'ailleurs explicitement certains passages précis. Mais il y a aussi tous ces textes présents dans le Nouveau qui ne sont pas désignés en tant que tels. Quand la Vierge Marie, selon le début de l'évangile de Luc, entonne son *Magnificat*, elle reprend, sans que cela soit mentionné, le chant d'Anne, la mère de Samuel, au début des *Livres de Samuel* (1 S 2, 1-10), en l'informant de bien d'autres allusions ou citations tirées de l'Ancien Testament (en particulier des textes de la Genèse). Un texte biblique, comme du reste tout texte littéraire, est lourd de réminiscences d'autres passages qui lui donnent sa consistance, son épaisseur, sa richesse.

Pour éclairer les récits de résurrection, nous nous reporterons surtout à trois livres de l'Ancien Testament : la *Genèse* et les deux *Livres de Samuel*. Ces deux corpus sont des histoires de commencement : la *Genèse* raconte le commencement du monde, de l'homme et de la femme, du peuple d'Israël ; les *Livres 1 et 2 de Samuel* évoquent les débuts de la royauté.

Pourquoi privilégier ces textes ? Parce que les récits de résurrection me semblent profondément habités par ces récits anciens ; parce que la résurrection du Christ est un commencement qui renoue avec les commencements que nous venons d'évoquer : « le premier jour de la semaine », Jésus s'est relevé d'entre les morts et inaugure un monde nouveau, un règne sans fin. C'est bien en effet le commencement de l'homme qui est revisité par le Fils de l'Homme, le début d'un peuple nouveau qui est révélé ; ce sont bien les premiers temps de la monarchie qui sont réinvestis par le Christ Roi, vainqueur de la mort.

Les rois d'Israël reçoivent leur investiture en un rite particulier : ils sont marqués par une onction d'huile. Ils sont alors appelés « oints » ; le mot en hébreu est : *mashiah*, qui est adapté en français en messie. Ce mot est traduit en grec par *christos* qui donne christ en français. Les souverains d'Israël sont donc des rois messies ; que Jésus soit le christ ou le messie, cela le rattache donc à cet antique usage, à cette réalité de la monarchie en Israël. L'ange annonciateur le présente d'emblée comme un roi : « Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura pas de fin » (Lc 1, 32-33).

## *Des rois de toutes sortes*

Le tout premier roi d'Israël est Saül. Très vite, il est rejeté par Dieu. Alors même que Saül est encore sur le trône, Dieu choisit à sa place, David, un tout jeune homme de Bethléem. Celui-ci est selon le cœur de Dieu et sa dynastie se maintiendra longtemps.

Mais Saül est le premier : bien qu'il se détourne vite de Dieu, préférant écouter les hommes plutôt que Celui qui l'a investi, il manifeste en sa personne les éléments essentiels de ce qu'est un roi en Israël, un messie que Dieu a choisi.

Saül est comme une forme vide que de plus consistants que lui empliront. David assume dans une certaine mesure ce que Saül n'a pas pu et pas su être. Jésus accomplit et Saül et David et bien d'autres. C'est dire qu'il montre la vérité profonde et consistante de ce que ses prédécesseurs ont inauguré tant bien que mal.

Saül et David sont des types (d'où le nom de lecture typologique) : un type, *tupos* en grec, c'est une marque faite en creux, un moule si l'on veut, qui a besoin d'être rempli pour donner une forme pleine. Or, « accomplir », dans le Nouveau Testament, se rend par des verbes grecs qui indiquent cette idée de remplissage.

Jésus-Christ est bien cette forme pleine, dense, qui s'est coulée dans les « types » de l'Ancien Testament et qui montre désormais en un parfait relief humain et divin le contenu des formes anciennes.

Jésus est l'achèvement de tout et de tous : il s'inscrit dans une attente déjà travaillée, déployée dans les textes anciens. Cela montre la cohérence de l'histoire de Dieu avec les hommes. Dieu ne se révèle pas, ne donne pas la vie par à coups, en des actes épars, selon les circonstances. Il prépare depuis toujours un salut qu'il élabore, qu'il creuse longuement avant de lui donner son contenu définitif.

Jésus accomplit Saül dans la mesure où ce premier roi messie, même s'il n'est pas à la hauteur, exprime par sa personne, par les gestes qu'il pose, les lieux, les modes d'un salut venant de Dieu. Saül dessine en pointillés le visage du messie ; ce visage, complété, coloré, achevé est celui du Christ. Encore doit-il être conjugué avec bien d'autres visages : celui de David, celui de Salomon, parmi les plus glorieux.

## *Mode d'emploi et remerciements*

Je demande au lecteur que sa bienveillance se manifeste de deux façons ! D'abord, il va lire des articles rapidement écrits, qui appartiennent à un ensemble plus vaste que je comptais faire. Les limites d'une revue ne permettraient pas de le déployer davantage. Ce sont donc des sortes des « flashes » qui sont présentés à propos d'aspects précis de la résurrection. Par exemple, que le messie soit à chercher au tombeau, c'est une réalité que la Bible dit depuis longtemps : suit alors un « dossier » de textes médités de l'Ancien Testament. En premier lieu donc, que le lecteur ne soit pas dérouteré par ces éclairages successifs sur des points différents.

Ensuite, qu'il prenne patience ! Nous entrerons dans diverses histoires bibliques qui semblent ne pas avoir de rapport immédiat avec la résurrection. Un vieil adage juif dit que tous les versets de la Bible parlent de la résurrection, mais que nous sommes trop faibles pour le voir. La vie donnée par Dieu, dont la résurrection du Christ est la manifestation éclatante et définitive, n'est pas un « thème » de l'Ancien Testament sur lequel porteraient certains passages précis. C'est l'objet même de la Bible, c'est sa raison d'être : elle ne parle que de cela en tout et de toute manière. Il sera bon de suivre par exemple les histoires de femmes qui scandent l'histoire des rois d'Israël (Rachel, Anne, Riçpa, auxquelles trois articles formant un tout sont consacrés) ; nous pénétrerons dans le mystère de vie qu'elles ont porté et nous verrons resurgir finalement, de façon inattendue, dans les récits de passion et de résurrection, le témoignage qu'elles ont donné, l'héritage vivant qu'elles ont façonné.

Je citerai l'Ancien Testament selon le texte hébreu en partant de la traduction offerte par la *Bible de Jérusalem*. Dans le corps des articles, j'utiliserai aussi d'autres traductions : celle de Dhorme, celle d'Osty et Trinquet, ou encore mes propres adaptations.

Souvent je ferai allusion à la traduction des Septante – appelée communément aujourd'hui *la Septante*. Il s'agit de l'antique traduction en grec de la Bible faite avant notre ère par des Juifs et que les Chrétiens ont largement utilisée. Un des intérêts de cette version ancienne est qu'elle est en grec et permet de souligner, de préciser les rapports du Nouveau Testament (que nous possédons en grec) à l'Ancien<sup>2</sup>.

Je remercie Nicolas-Jean Sed o.p., directeur éditorial des Éditions du Cerf, qui m'a ouvert la *Vie Spirituelle* si largement et avec tant de confiance. Je remercie Janine Feller qui m'a aidé dans l'organisation matérielle de ce dossier tant par son professionnalisme que par son amitié. Je remercie Viviane de Montalembert : sa collaboration n'est évoquée qu'à la fin de l'article d'introduction ; pourtant cette collaboration a été constante pour tous les articles ici proposés, qui sont le fruit de nos nombreuses conversations et de nos recherches faites en commun.

Philippe Lefebvre, o.p.

#### NOTES

1. Cet exemple sera évoqué plus longuement dans l'article « Adam et Ève, Caïn et Abel ».
2. Je renvoie à l'excellente collection *La Bible d'Alexandrie*, sous la direction de M. Harl. Il s'agit d'une traduction en français de la Septante, dont les notes abondantes montrent les disparités du grec par rapport à l'hébreu, l'importance des choix lexicaux grecs, l'intérêt des commentaires de penseurs juifs et chrétiens de langue grecque, spéculant à partir de la Septante. Neuf volumes sont parus à ce jour : les cinq livres du *Pentateuque*, *Josué*, *Juges*, *1 Samuel*, une partie des « Petits Prophètes » (Paris, Cerf, 1986-1999).



## Le fils : un mort impossible

La démarche de lecture que je propose ici – lire les récits de résurrection à la lumière de l'Ancien Testament – est issue d'une question : que signifient les histoires nombreuses, en particulier dans la *Genèse* et *1-2 Samuel*, qui racontent la mort d'un fils qui ne semble pas mort ?

### *Des morts peu évidentes*

Abel est tué par Caïn, mais son sang continue de crier (Gn 4, 10). Ismaël, le fils d'Abraham et d'Agar, va mourir par manque d'eau : pourtant il ne meurt pas, sauvé qu'il est *in extremis* par l'eau d'un puits que sa mère ne voyait pas (Gn 21). Isaac, le fils d'Abraham et de Sarah, va être sacrifié, mais au dernier moment l'ange du Seigneur arrête le bras du père qui brandit le couteau (Gn 22) : Joseph, le fils de Jacob, est menacé de mort par ses frères : il est finalement vendu, mais les frères accèdent à l'histoire qu'il est mort, broyé par une bête féroce (Gn 37, 32-33).

La mort plane plusieurs fois sur Saül, le fils de Quish, qui pourrait légitimement être tué, mais il ne l'est cependant pas : quand il meurt bel et bien au combat, on ne sait pas au juste quand a lieu l'événement et les versions des faits sont discordantes : mis au tombeau, il en est retiré des années plus tard. David, le fils de Jessé, n'en finit pas de ne pas mourir : on annonce ses dernières paroles plusieurs fois et il est toujours là. Jonathan, le fils de Saül, est plusieurs fois menacé de mort et même donné pour mort par son propre père, et il est vivant. Absalom, le fils de

David, est tué au terme de sa rébellion, mais sa mort passe pour une « bonne nouvelle ».

Dans tous ces cas, dans d'autres encore, la mort du fils, en particulier du fils messie, est toujours marquée d'incertitude. Ou bien la situation est renversée (non, en fait il ne meurt pas) ; ou bien des éléments la rendent indéterminée (il est mort à telle heure ou à telle autre, ici et ailleurs, dans telles circonstances ou dans un tout autre contexte) ; ou bien la situation est comme niée malgré son caractère effectif : la mort du fils est présentée comme une heureuse nouvelle.

### *La consolation refusée*

Les fils sont-ils bien morts ? Jacob, recevant la nouvelle que Joseph, son enfant préféré, est mort, ne veut pas être consolé (Gn 37, 36). Il ne refuse pas la version des faits que ses fils lui donnent, mais il rejette les propos habituels qui acclimentent à la mort, qui font de la mort un « donné » auquel il faudrait se résigner. Selon le prophète Jérémie, l'épouse de Jacob, Rachel, aura la même attitude devant les désastres de l'exil : « C'est Rachel qui pleure ses fils et ne veut pas être consolée » (Jr 31, 15).

Jérémie évoque plus loin la mort de Josias, le dernier roi de Juda avant la prise de Jérusalem et la déportation, un des rares « bons » rois. Josias est mort lors d'un combat à Meggido, et Jérémie de proclamer : « Ne pleurez pas celui qui est mort, ne le plaignez pas » (Jr 22, 10). Les lamentations rituelles et tout ce que l'on fait et dit pour un défunt sont donc bannis. Jésus montant au Golgotha aura la même exhortation : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! » (Lc 23, 28). Rien n'est donc fait dans ces cas pour accueillir la mort, pour l'intégrer par des rites au monde des vivants.

Ne pas vouloir être consolé, refuser les habituelles manifestations du deuil, c'est une attitude de contestation. C'est refuser droit de cité à la mort. On ne s'y fait pas ; non pas par un refus aberrant de la réalité, mais au nom d'une mise en cause radicale de la mort elle-même.

Jacob refuse d'être consolé de la disparition de Joseph. Qui est Joseph ? Le fils qu'il a eu de Rachel contre toute espérance. Rachel que Jacob aimait fut longtemps stérile. C'est Dieu qui a

travaillé le long désir d'enfant que Rachel portait, Dieu que Jacob invoquait comme le seul auteur possible de la vie quand sa femme lui demandait des fils à toute force : « Suis-je à la place de Dieu qui t'a refusé le fruit du ventre ? » (Gn 30, 2).

Les patriarches qui inaugurent le peuple de Dieu apprennent à chaque génération que la vie de ce peuple est donnée par Dieu. Abraham est parti dans sa fragilité d'homme déjà vieux, marqué par la mort d'un frère qui n'a jamais quitté le foyer paternel. Son fils Isaac est né contre toute espérance. Les fils d'Isaac, Esau et Jacob, sont venus au monde après une longue stérilité de Rébecca. Les fils que Jacob eut de Rachel ont eux aussi été conçus dans un sein longtemps stérile. Rachel enfantant Benjamin meurt en couches : Benjamin est comme arraché à la mort. Juda ne parvient pas à « lancer » sa tribu : ses deux premiers fils meurent sans avoir voulu devenir pères ; il faudra le stratagème de Tamar pour qu'une descendance soit finalement suscitée (Gn 38).

Sans cesse, la vie des fils s'avère fragile, improbable, parfois désespérée ; et pourtant elle s'affirme, elle triomphe. Dieu agit au cœur même de la vie, là où elle est la plus frêle. La vie impensable, ténue, le Dieu de la vie la maintient et l'assure. Faut-il penser par contraste que la mort qui semble puissante, évidente, inéluctable, n'est en fait qu'une apparence, une ombre terrifiante mais trompeuse ?

### *Dieu donateur de la vie*

C'est Dieu qui donne les enfants ; cela est vrai dans tous les cas, mais il est des circonstances (une longue stérilité par exemple) où cette réalité devient évidente. La naissance d'Isaac est, si l'on peut dire, un classique. Né de parents très âgés, d'une mère stérile, il est bien le fils promis par Dieu. L'épisode du sacrifice, la célèbre ligature d'Isaac (Gn 22), affirme le souci constant de Dieu pour les enfants qu'il a suscités : Isaac échappe à la mort sur une intervention divine.

Même quand la naissance n'est pas évoquée, Dieu apparaît comme le garant, le guide, le défenseur. On rencontre David alors qu'il est un jeune homme, affecté par son père Jessé à la garde des troupeaux. Jessé envoie son fils David auprès de ses frères sur le front de l'armée ; c'est là que David va affronter Goliath, deve-

nir le favori du roi Saül et commencer sa destinée de messie. L'envoi ponctuel par Jessé révèle alors un envoi bien plus fondamental : c'est Dieu qui a dépêché David hors de la maison paternelle pour qu'il accomplisse sa mission. Le père Jessé n'a été que le relais de Dieu, la figure terrestre d'un Père plus essentiel, ce Dieu qui dira un jour à David qu'il est le Père de tous les descendants de sa lignée royale (2 S 7, 12-14).

Si Dieu donne la vie, qu'est-ce alors que cette vie donnée ? Un don temporaire ? Un bien passager ? On ne saurait le croire quand on voit Dieu à l'œuvre d'une façon si personnelle, personnalisée, dans les aléas des familles, à chaque génération. On ne saurait le croire si Dieu est le Dieu de la vie qui donne sans retour.

C'est pourquoi, devant l'évidence de la mort, se multiplient les gestes qui la contestent. La mort perd son caractère de fait précis, clinique. Saül est mort, pas mort en fait, vraiment mort, mis au tombeau, enlevé du tombeau. Absalom est tué d'un coup mortel, mais il doit être retué, on l'enterre ici, mais son tombeau est ailleurs.

Bien des enfants qui naissent sont des enfants impossibles ; bien des hommes qui meurent sont des morts impossibles. Impossibles en ce sens qu'ils ne pouvaient venir au monde et qu'ils y sont néanmoins venus, qu'ils devaient être morts, mais que l'on n'est plus sûr de rien. Impossibles aussi en ce sens qu'ils nous échappent, qu'ils disparaissent ici pour réapparaître ailleurs. Rien de plus louvoyant qu'un corps mort dans la Bible !

Les textes anciens de la Bible n'affirment pas explicitement l'idée d'une résurrection ; mais ils minent consciencieusement, continûment, la notion de mort, la réalité de la mort.

On a plusieurs fois dit ces dernières années que l'expérience de la mort est considérée dans l'Ancien Testament comme un passage normal, qu'il y a peu d'angoisse du trépas comme en ont les Modernes. Je ne suis pas très sûr de telles idées. Mais quoi qu'il en soit, que l'on regarde la mort avec terreur ou qu'on l'ait apprivoisée dans la sérénité, dans ces deux cas on lui donne une place. On accepte de faire avec elle.

Il me semble que les textes bibliques s'attaquent précisément à cette idée que la mort puisse avoir une place. « Philosopher, c'est apprendre à mourir », dit un vieil aphorisme de la sagesse antique que Montaigne emploie comme titre d'un de ses *Essais*. Et si la sagesse biblique consistait justement à refuser de composer avec

la mort ? Et si elle contestait cette manière de « faire un pacte avec elle », comme le dit la *Sagesse de Salomon* (1, 16), dénonçant ceux qui « raisonnent de travers » (Sg 2, 1) ?

Si Dieu est Dieu, quelle est cette mort dont l'évidence envahissante nous abuse depuis longtemps ?

Nous lisons les récits de résurrection dans le sillage de cette question. Les textes de l'Ancien Testament qui seront évoqués me semblent raconter l'effritement de la notion de mort à laquelle la résurrection du Christ donne le coup de grâce.

Philippe Lefebvre, o.p.  
avec la collaboration de Viviane de Montalembert.



## *Évangile de Marc 16, 9-15*

### **Apparitions de Jésus ressuscité**

<sup>9</sup> Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie de Magdala dont il avait chassé sept démons.

<sup>10</sup> Celle-ci alla le rapporter à ceux qui avaient été ses compagnons et qui étaient dans le deuil et les larmes. <sup>11</sup> Et ceux-là, l'entendant dire qu'il vivait et qu'elle l'avait vu, ne la crurent pas.

<sup>12</sup> Après cela, il se manifesta sous d'autres traits à deux d'entre eux qui étaient en chemin et s'en allaient à la campagne. <sup>13</sup> Et ceux-là revinrent l'annoncer aux autres, mais on ne les crut pas non plus.

<sup>14</sup> Enfin il se manifesta aux Onze eux-mêmes pendant qu'ils étaient à table, et il leur reprocha leur incrédulité et leur obstination à ne pas ajouter foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité.

<sup>15</sup> Et il leur dit : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. »

**I. LE RÉCIT DE MARC :  
RÉSURRECTION ET COMMENCEMENT**

# **Adam et Ève, Caïn et Abel**

**(Mc 16, 9-13)**

## ***Premier jour***

Marc 16, 9 : « S'étant levé à la première heure le premier jour de la semaine, il apparut premièrement à Marie la Magdalénienne de chez qui il avait expulsé sept démons ».

Une semaine nouvelle commence, la semaine telle que Dieu l'a établie au commencement. C'est bien un commencement auquel nous assistons, un recommencement de toute la création dans lequel nous vivons désormais.

La résurrection, ce n'est en rien une « bonne nouvelle » finale ; « tout est bien qui finit bien », Non : nous entrons avec le Christ dans une nouvelle réalité, un nouveau registre ; les critères du monde, les repères d'avant la résurrection ne sont plus suffisants. Jésus reprend tout, réhabite tout, réhabilite tout, et tout est trans-figuré.

Le monde commence dans la lumière du premier jour. Quelle insistance met notre texte : la première heure, le premier jour, premièrement ! « Le monde ancien s'en est allé, un nouveau monde est déjà né. »

Le Christ va alors faire toutes choses nouvelles, en commençant par le commencement !

En quelques versets, Marc nous fait parcourir les expériences fondamentales de l'humanité que le premier livre de la Bible, la *Genèse*, a longuement évoquées. Quand j'entends en effet ces versets qui nous relatent les trois apparitions successives – à Marie, aux deux disciples, aux Onze enfin –, j'ai l'impression de voir la *Genèse* défiler en raccourci du début à la fin.

Au commencement, il y avait un homme, Adam, et une femme, Ève, dans un même lieu : « Homme et femme Dieu les fit ». Au matin de la résurrection, en un même lieu, il y a un homme, Jésus, et une femme, Marie. L'homme et la femme se trouvent, se retrouvent enfin comme au commencement, libérés de la peur, de la honte, de la mort.

Adam et Ève eurent d'abord deux fils : Caïn et Abel. Caïn qui regardait son frère d'un mauvais œil, l'invita un jour à venir avec lui sur la route pour s'en aller au champ (Gn 4, 8) ; et là, il se dressa contre son frère et le tua. Jésus ressuscité se laisse rencontrer par deux hommes « qui s'en allaient au champ ». Dans la relation si difficile des deux frères – frères de sang, frères humains qui tentent de cheminer de conserve –, un troisième apparaît qui ouvre soudain le rapport binaire.

Les vicissitudes de la relation des frères, elles courent dans toute la *Genèse* pour culminer en une longue histoire : celle de Joseph et de sa fratrie. Les Onze frères vendent Joseph et ils ne le retrouvent que bien des années plus tard, quand celui-ci, méconnaissable d'abord, est devenu un grand homme, nourricier de l'Égypte. Jésus ressuscité se montre aux Onze, à ceux qu'il nomme ses frères en Jn 20, 17. Joseph que la version officielle tenait pour mort, est en fait vivant ; Jésus qui a traversé la mort est vivant, d'une vie surabondante désormais.

### « Homme et femme il les fit »

Gn 1 situe la création de l'homme et de la femme au sixième jour, la veille du premier sabbat. Jésus le nouvel Adam est mort le sixième jour : « C'était la Parascève, c'est-à-dire la veille du sabbat » (Mc 15, 42). En lui, le vieil Adam, le vieil homme, est mort. Celui qui ressuscite au matin de Pâques, c'est l'homme nouveau, accompli, qui a traversé les ténèbres et l'ombre de la

mort, pendant le Jour de Dieu, le sabbat du grand repos. Et au huitième jour, le premier jour de la nouvelle semaine, Adam se lève.

L'homme est sorti de son repos où Dieu l'avait plongé. « Alors YHWH Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme qui s'endormit » (Gn 2, 21). Et quand il s'éveilla, quelle surprise : « Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os et la chair de ma chair ; celle-ci sera appelée femme, car c'est d'un homme qu'elle a été prise celle-ci » (Gn 2, 23).

Le Christ se lève comme l'époux, de grand matin, rencontre la femme. Le temps où il vit désormais, c'est le temps de Dieu, c'est le Jour du Seigneur. Le Jour où l'homme retrouve son unité avec celle qui est tirée de sa chair et avec laquelle désormais il ne fait qu'une seule chair.

« Marie de Magdala dont il avait chassé sept démons ». On peut lire cette brève mention avec une certaine tristesse : pourquoi rappeler ce passé douloureux ? Pourquoi cette note d'ombre dans un récit lumineux ? Et d'abord pourquoi sept démons ?

Certains ont montré que les sept démons relevaient d'une croyance fort ancienne du Proche-Orient ; on trouve des traces de ces démons qui vont par sept dans un autre passage de l'évangile : un esprit impur que l'on chasse d'une personne peut revenir quelque temps plus tard accompagné de sept esprits plus mauvais que lui et infester à nouveau la demeure humaine d'où il fut expulsé (Mt 12, 43-45).

## *Libres dans le temps de Dieu*

Quoi que l'on pense de cette formule, il me semble qu'elle prend un sens très particulier dans le contexte de ces retrouvailles de l'homme et de la femme. Sept démons et sept jours de la semaine. La semaine vient d'être évoquée au v. 9 : « au premier jour de la semaine ». La semaine, c'est bien la *septmaine*, l'ensemble des sept jours. Sept démons, cela fait un démon par jour, cela évoque le temps que Dieu a aménagé pour les hommes et sur lequel le Prince de ce monde a imposé sa marque quotidienne. Chaque jour est un jour investi par le diable. Que dit l'antique serpent à la femme au Paradis ? « Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Gn 3, 4-5).

« Le jour où vous mangerez du fruit. » Le mot résonne comme un ultimatum ; il peut y avoir un jour, selon le Rusé, où les choses changeront si l'homme et la femme se prennent en main tout seuls, et, continue le Fourbe, Dieu craint ce jour où il trouvera en sa créature un rival en divinité.

Pour le serpent, le jour est ce temps si bref (il n'y a qu'un geste à faire dans un court laps de temps), et si déterminant (ce jour-là changera la face de la création). Seulement un jour, et vous serez comme des dieux. Le diable est le dispensateur des solutions immédiates. Peu importe le jour pourvu qu'il y ait un jour. Chaque jour est pour lui l'occasion d'un traquenard. Y compris le sabbat. Quand Jésus guérit des malades en ce jour béni et sanctifié, il voit aussitôt se lever le vieil ennemi. Rendant à un homme l'usage de sa main desséchée un jour de sabbat, il est entouré d'un cercle meurtrier de Pharisiens : « Ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir le jour du sabbat, afin de pouvoir l'accuser » (Mc 3, 2). Et après la guérison, « les Pharisiens sortirent et aussitôt ils tenaient conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre » (Mc 3, 6). L'ennemi veille : même le sabbat est pour lui, tout jour, un jour de carnage.

La femme qui a écouté le serpent est entrée dans la suite des jours funestes ; elle est devenue esclave avec son homme du prince à la petite semaine, qui n'a d'autre objectif que la séparation et la destruction.

Marie, auparavant servante de démons hebdomadiers, a été délivrée par Jésus avant le Jour de sa résurrection. Cela veut dire qu'elle était prête pour retrouver l'Homme glorieux. Marie avait pris pied dans le temps libéré de l'emprise du serpent. Il n'y aura plus rien du serpent pour encombrer les retrouvailles.

La femme, délivrée dans sa chair qui peut vivre au rythme de Dieu, attend l'Homme. Et l'Homme qui n'a pas connu la corruption de sa chair, dont aucun os n'a été brisé, voit dans cette femme au matin celle qui le révèle dans sa splendeur de nouvel Adam. Oui, voyant Marie qui attendait, Jésus peut s'écrier : « Voici la chair de ma chair et l'os de mes os » (Gn 2, 23). La femme intacte dévoile l'Homme intact. La femme tirée de la chair de l'homme exprime vraiment l'intime beauté de cette chair apparue.

« YHWH Dieu bâtit en femme le côté qu'il avait pris de l'homme » (Gn 2, 22). La femme est tirée de l'homme et bâtie par Dieu. C'est pourquoi elle se dresse : Marie de Magdala, c'est-à-dire, si l'on traduit : « Marie de La Tour ». Elle est la victorieuse qui attend le héros du combat pour la vie : « Comme la Tour de

David est ton cou, chante le Bien-Aimé du *Cantique*, bâtie qu'elle est pour les trophées ; mille boucliers y sont suspendus, tous les écus des braves » (Ct 4, 4).

Il faut qu'à son réveil l'Homme puisse trouver la femme. « Le Seigneur amena la femme à l'homme » (Gn 2, 22). Ils sont de la même chair, ils ne sont qu'une seule chair : celle que l'Esprit vivifie.

### *Le monde incrédule*

Et les rythmes du monde continuent cependant. La femme « se mit en route pour porter la nouvelle à ceux qui avaient été avec lui et qui menaient le deuil et pleuraient » (Mc 16, 10). « Ceux qui avaient été avec lui ». L'expression reprend exactement la définition du disciple chez Marc : « Jésus en prit douze pour qu'ils soient avec lui » (Mc 3, 14). Ainsi donc, ceux qui ont été avec Jésus, qui ont par trois fois entendu l'annonce de la mort et de la résurrection de la bouche même de leur maître, ceux-là sont encore dans le temps de ce monde, dans les jours de malheur.

« Ayant entendu qu'il est vivant et qu'il a été vu par elle, ils ne crurent pas ». La femme du monde nouveau, la Mère des vivants, vient leur annoncer la vie, mais ils gisent encore au pouvoir du monde ancien, là où règnent « les ténèbres et l'ombre de la mort ». Ils ne comprennent pas tout ce que recèle de gloire cette expression : « être avec Jésus ». Celui qui les a choisis un jour pour qu'ils soient avec lui, peut-il être retenu dans les liens de la mort ?

Alors, ils traînent leur deuil et comme on dit dans le monde : « ils font avec ». C'est-à-dire qu'ils se sont résolus à vivre sans Jésus. La nouvelle n'entre pas en eux. Ils ont des oreilles pour ne pas entendre et ils ne se fient pas aux yeux qui ont vu.

Ils témoignent encore de ce temps dominé par l'ennemi où les rythmes du deuil semblent être d'inéluctables phases de la vie.

### *Deux hommes en marche sur la route*

« Après cela, à deux d'entre eux qui circulaient il se manifesta en une autre forme, alors qu'ils s'en allaient au champ ».

Que l'homme et la femme puissent se retrouver et faire entrer le couple humain dans le monde de la vie, cela n'a pas convaincu les disciples ; que deux hommes désormais puissent aller sur la route pour y trouver la vie, cela va-t-il leur ouvrir les yeux ? On verra vite que non : les deux qui racontent leur aventure se heurtent aussi à l'incroyance de leurs compagnons.

Mais ces deux-là, ils ont vécu une expérience mémorable : la situation si fréquente dans la Bible, parce qu'elle est si fréquente dans nos vies, de la promenade à deux, n'est désormais plus comme avant.

Après la rencontre originelle de l'homme et de la femme, Jésus vient rencontrer les frères qui vont côte à côte. Caïn et Abel revisités.

Ce n'est pas seulement la séquence des épisodes évangéliques qui rappelle le passage de Gn 2-3 (Adam et Ève au paradis) à Gn 4 (les premiers frères ennemis). Les formules employées elles-mêmes sont reprises de cette antique récit : « Caïn dit à son frère Abel... Et comme ils étaient au champ, Caïn se leva contre Abel son frère et le tua » (Gn 4, 8).

Le champ, c'est le lieu extérieur à la communauté humaine, qui échappe à la surveillance sociale. À deux dans un champ, on est à la merci l'un de l'autre. Le *Deutéronome* (Dt 22, 25-27) mentionne à nouveau le champ comme lieu de toutes les violences : la jeune fiancée, abordée et violée par un homme au champ, n'est passible d'aucune punition ; bien qu'elle ait manifesté sa résistance par ses cris, personne n'a pu l'entendre dans cet endroit désert. Et le texte de comparer le cas de figure à celui de deux hommes au champ : « de même qu'un homme se dresse contre son frère, ainsi en est-il en cette occurrence » (Dt 22, 26).

Les termes du *Deutéronome* sont repris de l'épisode de Caïn et Abel : « se dresser contre son frère », « mettre à mort », alors qu'on est « au champ ». Deux violences, comme agencées l'une à l'autre, sans cesse reprises, et que la législation tente désormais de sanctionner : l'agression de l'homme contre la femme, celle du frère contre son frère.

Il y a là comme l'amorce de tous les maux, le début tant et tant resurgi des violences des hommes.

## *Deux hommes rejoints par un troisième*

Que s'est-il *passé* entre Jésus et les deux disciples ? Le texte n'en dit rien, pas plus qu'il n'a donné de détails sur la rencontre avec Marie de Magdala. Il ne s'agit pas pour Marc de raconter des faits, mais de dévoiler la présence du Ressuscité dans l'humain. Non pas de dire comment cela se déroule désormais, mais de faire entrer dans la Nouveauté. Raconter, montrer des événements, cela appartiendrait trop encore au monde ancien ; ce monde où il faut prouver, démontrer que quelque chose s'est bien passé et que dorénavant tout marchera mieux.

Nous sommes dans le registre de la vie, dense, investie par Dieu.

Ce qui a eu lieu, dans ce lieu du champ, c'est que deux hommes qui marchent, marchent à trois. Caïn et Abel qui allaient ensemble, c'est une situation de souffrance que les hommes se sont indéfiniment transmise et qu'ils ont tenté indéfiniment de reprendre pour l'explorer et y trouver un possible soulagement.

Un des premiers accomplissements dans l'Ancien Testament, c'est la marche de David et de Jonathan. David est poursuivi par Saül qui en veut à sa vie. Jonathan, le fils de Saül, est l'ami de David. David se réfugie auprès de Jonathan, et celui-ci décide de le protéger, de le sauver de la main meurtrière de son père. Et pour élaborer un plan plus en sécurité, « Jonathan dit à David : Allons ! Sortons au champ, et tous deux sortirent au champ » (1 S 20, 11).

Deux hommes en marche sur la route et qui partent au champ : est-ce inéluctablement pour la mort ? Non. C'est pour la vie que Jonathan, qui devrait en principe succéder à son père comme roi d'Israël, accepte de passer au second plan et de travailler au salut de David qui, lui, deviendra roi : « YHWH sera avec toi, dit Jonathan à celui qui le nommera son frère (2 S 1, 26), comme il a été avec mon père » (1 S 20, 13).

La sortie au champ est pour les deux hommes l'occasion d'une alliance, garantie par cette formule : « C'est YHWH qui est entre moi et toi à jamais » (1 S 20, 23). Admirable évocation de ce que peut être une relation fraternelle, une amitié vraiment humaine : toi, moi et le Seigneur entre nous. Ces mots, c'est à nouveau le fils de Saül qui les prononce, lui « qui aimait David comme lui-même » (1 S 20, 17). C'est le premier homme de la Bible dont on dise cela. Et cet amour, il tire sa lumière non pas d'une bonne dis-

position de Jonathan, mais de cette présence entre David et lui qu'il évoque : « YHWH entre toi et moi ».

N'est-ce pas ce que vont vivre d'une manière parfaite les deux disciples marchant ensemble ? Ils viennent après une longue chaîne de randonneurs allant ensemble, dont nous avons vu le début (Caïn et Abel) et un maillon remarquable (David et Jonathan).

On savait par le fils de Saül et le fils de Jessé que la promenade des deux n'entraînait pas inéluctablement une violence fatale, que la haine meurtrière pouvait être abolie. On sait désormais que c'est le régime nouveau et définitif : il y a bien le Seigneur au milieu des marcheurs, le Seigneur qui a vaincu la mort.

En fait, qui marche sur la route ? C'est le Seigneur avec l'un et le Seigneur avec l'autre. Non pas seulement l'éventuel médiateur dans la violence qui planerait encore entre les deux hommes, mais l'accompagnateur de chacun.

Jésus, rencontrant les deux hommes, renvoie à une promenade plus première encore que celle de Caïn et Abel : « YHWH prit l'homme et l'installa dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder » (Gn 2, 15). Après la création de l'homme, voici la première promenade que l'homme ait faite : en compagnie du Seigneur il fut conduit dans le jardin.

La promenade au champ des deux hommes, incessamment répétée, elle m'apparaît comme un immense effort à travers toute l'histoire pour retrouver cette impression première : le doux et dense compagnonnage avec Dieu pour aller en une campagne magnifique où la vie avec lui sera possible.

C'est maintenant ce qui est rendu à l'homme. Je marche avec Dieu ; je marche avec mon frère qui marche avec Dieu. Je vois en mon frère le visage tangible du Dieu qui s'est fait chair pour m'accompagner.

Les deux qui raconteront leur rencontre sur la route aux autres disciples n'auront pas plus d'audience que Marie.

# Joseph et ses frères

## (Mc 16, 14-15)

### *La résurrection : rudes retrouvailles*

On aurait pu penser que les retrouvailles de Jésus et de ses disciples seraient aussitôt un moment d'inexprimable douceur où tout serait comme suspendu en une muette extase. Et pas du tout ! Jésus ressuscité rabroue les siens, comme il l'a d'ailleurs très souvent fait quand il parcourait les chemins avec les douze.

Quelle surprise de constater que l'expérience du ressuscité est d'abord une pédagogie rude ! C'est que la cause de la vie est en jeu. La vie de Dieu déferle dans le monde, la mort est vaincue, ce que le Christ a annoncé explicitement, sa mort et sa résurrection, a lieu, la vie du Père dont sans cesse il a parlé le remplit de façon définitive. Il n'est pas question d'accueillir tout cela en faisant la fine bouche ou en s'interrogeant avec une amène suspicion. Il faut donc que Jésus brise les carapaces qui se reforment ; le manque de foi, la dureté de cœur que Jésus reproche appartiennent au monde ancien, où Dieu usait de patience en attendant que ses amis cheminent lentement. Maintenant la Vie triomphe, tout converge vers ce corps ressuscité, le premier d'une multitude. Il n'est plus de mise de se recroqueviller sur soi, de retrouver l'antique pénurie de vie à laquelle les hommes se sont trop habitués, de faire comme si rien n'avait été dit et fait qui annonce cet exceptionnel renversement de la puissance de mort.

Jésus est dur. En cela, la scène de la manifestation aux Onze s'apparente d'autant plus à celle de Joseph retrouvant ses frères.

Les onze fils de Jacob ont livré Joseph qui fut vendu en Égypte et ont accredité l'explication dans leur famille que Joseph avait été



## Genèse 45, 1-15

### Joseph se fait connaître à ses frères

<sup>1</sup> Alors Joseph ne put se contenir devant tous les gens de sa suite et il s'écria : « Faites sortir tout le monde d'auprès de moi » ; et personne ne resta auprès de lui pendant que Joseph se faisait connaître à ses frères, <sup>2</sup> mais il pleura tout haut et tous les Égyptiens entendirent, et la nouvelle parvint au palais de Pharaon.

<sup>3</sup> Joseph dit à ses frères : « Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ? » et ses frères ne purent lui répondre, car ils étaient bouleversés de le voir. <sup>4</sup> Alors Joseph dit à ses frères : « Approchez-vous de moi ! » et ils s'approchèrent. Il dit : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Égypte. <sup>5</sup> Mais maintenant ne soyez pas chagrins et ne vous fâchez pas de m'avoir vendu, car c'est pour préserver vos vies que Dieu m'a envoyé au-devant de vous. <sup>6</sup> Voici, en effet, deux ans que la famine est installée dans le pays et il y aura encore cinq années sans labour ni moisson. <sup>7</sup> Dieu m'a envoyé en avant de vous pour assurer la permanence de votre race dans le pays et sauver vos vies pour une grande délivrance.

<sup>8</sup> Ainsi ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu et il m'a établi comme père pour Pharaon, comme maître sur toute sa maison, comme gouverneur dans tout le pays d'Égypte.

<sup>9</sup> Remontez vite chez mon père et dites-lui : « Ainsi parle ton fils Joseph : Dieu m'a établi maître sur toute l'Égypte. Descends auprès de moi sans tarder. <sup>10</sup> Tu habiteras dans le pays de Goshen, et tu seras près de moi, toi-même, tes enfants, tes petits-enfants, ton petit et ton gros bétail, et tout ce qui t'appartient. <sup>11</sup> Là, je pourvoirai à ton entretien, car la famine durera encore cinq années, pour que tu ne sois pas dans l'indigence, toi, ta famille, et tout ce qui est à toi. » <sup>12</sup> Vous voyez de vos propres yeux et mon frère Benjamin voit que c'est ma bouche qui vous parle. <sup>13</sup> Racontez à mon père toute la gloire que j'ai en Égypte et tout ce que vous avez vu, et hâtez-vous de faire descendre ici mon père. »

<sup>14</sup> Alors il se jeta au cou de son frère Benjamin et pleura. Benjamin aussi pleura à son cou. <sup>15</sup> Puis il couvrit tous ses frères de baisers et pleura en les embrassant. Après quoi ses frères s'entretenirent avec lui.

tué par une bête sauvage. Bien des années plus tard, quand ils sont devant Joseph sans le reconnaître alors que lui les reconnaît, les frères donnent la version officielle des faits dont ils furent les instigateurs : « Tes serviteurs étaient douze frères. Nous sommes fils d'un même homme du pays de Canaan. Or voici que le plus petit est avec notre père en ce jour et que l'autre n'est plus » (Gn 42, 13).

Le plus petit, c'est Benjamin, fils de Rachel comme Joseph, qui ne viendra que plus tard avec ses frères en Égypte ; quant à « celui qui n'est plus », c'est Joseph devant qui ils évoquent leur famille !

### *La rudesse comme méthode*

Pendant longtemps, Joseph va faire aller et venir ses frères entre Canaan et l'Égypte et ne va pas les ménager. Les frères, venus chercher de la nourriture en Égypte, sont bien étonnés de cette dureté inattendue.

Cette rudesse est sans doute pédagogique : avant de se faire reconnaître par les siens, Joseph les fait redescendre à ce niveau profond que l'on atteint parfois : la vie menacée, la mort envisagée. Il les ramène exactement là où ils se sont quittés : quand les frères faisaient peu de cas de sa vie, quand la menace de mort planait sur lui, quand la version de son décès devint la thèse qui les rassembla pendant des années.

Court-circuiter ce long processus de reprise des relations là où elles furent laissées, ce serait, par des retrouvailles trop hâtives, perpétuer le mensonge dans lequel une famille a vécu si longtemps : « On se retrouve ; on a oublié ; il ne s'est rien passé. »

Si, il s'est passé quelque chose : onze frères ont décidé la perte de leur frère. Ils ont mangé auprès de la fosse où ils l'avaient jeté (Gn 37, 25).

Ces mêmes frères qui viennent chercher à manger auprès de Joseph, ils parviennent derechef, sans le savoir d'abord, là même où leur coalition s'est un jour scellée. Seulement, aujourd'hui ils ne peuvent plus manger ; le blé manque. Et du blé, Joseph va leur en donner : blé, vivres divers, repas en sa compagnie. Oui, ils vont en avaler, les frères de Joseph !

Une rudesse surprenante alternant avec une libéralité non moins inquiétante. Joseph pose des questions sur la famille

– quelle bonté ! mais c'est pour mieux demander des otages –  
quelle tyrannie !

En un mot, nous voici revenus à la situation de la fratrie bien des années auparavant : quelle belle et grande famille ! Quelle engeance de meurtriers !

La sévérité de Joseph met aussi en lumière deux mondes qui coexistent parmi le groupe fraternel. L'homme poreux à Dieu qu'est Joseph appartient en fait à une autre race que ses frères, plus ou moins engoncés qu'ils sont dans leurs stratégies de pouvoir et de jalousie, et plus profondément dans leur habitude d'un monde où l'on ne sait que pactiser avec la mort.

La rudesse dévoile les rudes ; la douceur révèle les doux.

Joseph leur dit des paroles « *dures* » (Gen 42, 7) ; il met en doute leurs paroles qui doivent être éprouvées pour devenir enfin « *manifestes* » (Gen 42, 20). Il est dans le registre où ses frères ont vécu, eux qui l'ont si durement traité et qui ont caché la vérité jusqu'à ce jour. Joseph n'est ni dur ni menteur : il fait affleurer ce que sont ses frères.

Jésus ressuscité ne procède pas autrement. Il reprend tout d'abord la situation là où elle avait été laissée : « Alors que ces disciples étaient en train de manger », il se montre à eux. Leur dernier moment convivial ensemble fut aussi un repas, où présentant le pain et le vin, Jésus les leur donna comme son corps et son sang.

Et puis, il leur reproche leur « *dureté de cœur* », et il « *se manifeste* » à eux, alors qu'ils n'ont pas cru aux récits de ses précédentes manifestations.

Ce n'est en rien une ombre jetée sur la joie de la rencontre pascale, mais au contraire la lumière de la vérité : on ne peut plus pactiser avec le mensonge, le manque de foi, quand la vraie vie est là, qu'elle a été manifestée par des témoins qui ont vu, entendu, touché.

### ***S'obstiner dans la mort***

Qu'est-ce que le manque ou l'absence de foi dont parle l'évangile ? Cela, je pense, n'a pas grand-chose à voir avec le doute, avec une hésitation rationnelle devant le Ressuscité. Un texte comme l'histoire de Joseph contribue à nous éclairer à ce propos.

Le manque de foi, c'est le nom que l'on peut donner à cette habitude de la mort que les hommes ont contractée. Notre état, c'est d'être attaché à la mort. La mort est de toutes nos solutions de vie. Les frères de Joseph maintiennent leur rassemblement et leur ressemblance en méditant de tuer Joseph, puis en racontant qu'il est mort. Les disciples ont entendu Jésus parler plusieurs fois de sa résurrection, mais ils n'ont rien entendu en fait : la mort de Jésus est certes un drame pour eux, mais un drame qui les ramène à des limites habituelles. Rien de ce qu'il a dit ne les dispose à une autre attente qu'à celle du temps du deuil et du repas funèbre.

Jésus, l'homme rempli de la vie d'en haut, c'était peut-être trop pour eux. Cela les emmenait trop loin. Qu'il soit mort, selon eux, les rapatrie dans leur monde, dans *le monde*, borné par la mort.

Quand on se sent mort, on n'a plus rien à craindre de la mort ; alors on vit tranquillement dans l'ombre de la mort.

Ce que Jésus reproche aux siens, ce n'est pas de ne pas ajouter foi à un article de catéchisme, la résurrection ; c'est de n'être pas davantage entamé dans leur carapace mortifère, après avoir vécu si longtemps avec le maître de la vie. Ils n'ont pas reçu les annonces qui leur ont été faites, par Marie, par les deux disciples, comme l'accomplissement de ce qu'il a pourtant évoqué par sa parole et des actes toute sa vie durant avec eux.

### *La plénitude inaperçue*

L'homme qui apporte la vie, qui est le lieu de la vie venue d'en haut, c'est comme s'il n'existait pas, comme si ses paroles n'étaient jamais entendues. Les récits de résurrection ne font que présenter de manière ramassée ce qui a été très souvent le lot de Jésus. Il n'est pas vu, pas cru, pas reconnu aujourd'hui, mais l'a-t-il vraiment été auparavant ? Lui qui a tant parlé de sa résurrection, de son Père comme du donateur de vie, c'est comme s'il n'avait rien dit. À nouveau, je pense à Joseph.

En fait, Joseph n'a jamais été vu par ses frères, même quand, tout jeune homme, il vivait avec eux. Il n'était, aux dires de ses frères, que « l'homme aux songes ». Ces songes étonnants, la marque même de la vie divine qui l'investissait, étaient tournés en dérision par ses frères : un homme aux songes est lui-même un

songe, une forme transparente que l'on ne voit pas, que l'on peut donc éliminer d'un geste.

Ainsi va la vie : l'homme marqué par Dieu semble n'avoir aucun poids en ce monde. Dieu a choisi le jeune David pour être le messie. Or personne dans sa famille ne pense à lui quand le prophète Samuel vient à Bethléem pour oindre un des fils de Jessé. « Alors Samuel dit à Jessé : Ce sont là tous les jeunes gens ? (Jessé) dit : Il reste encore le plus petit, et voilà qu'il est en train de faire paître le petit bétail » (1 S 16, 11). Ensuite, après son premier fait d'arme contre Goliath, il n'est pas reconnu par Saül qui l'a pourtant rencontré auparavant (1 S 17, 55-58).

Celui ou celle en qui Dieu se complaît, celui ou celle qui accueille Dieu dans sa chair, est un citoyen du Royaume ; il n'appartient plus à ce monde. Est-ce dire qu'il devient vaporeux, désengagé ? C'est l'inverse qui est vrai. Il n'y a pas plus investi dans son métier initial de berger que David ; avant même de devenir roi, il payait de sa personne en combattant les prédateurs du troupeau au risque de sa vie (1 S 17, 34-35). Quant à Joseph, les songes de sa jeunesse ne sont pas le signe d'un esprit rêveur. Une fois engagé dans la société, il fera son chemin jusqu'à devenir le brillant manager de l'approvisionnement égyptien.

Mais tous ces combats, petits ou grands, ils sont menés par eux au nom de Dieu, avec Dieu. C'est ce qu'affirme le jeune David rendant compte de son expérience de pâtre : « C'est YHWH qui me sauvait de la griffe du lion et de la griffe de l'ours » (1 S 17, 37). C'est bien pourquoi il passait inaperçu aux yeux du monde.

### *Le monde qui tourne sur lui-même*

Dès qu'un être tire sa vie d'ailleurs que du monde, dès que les dispositifs mis en place par les hommes ne sont plus seuls utilisés par lui pour vivre, alors il suscite envers lui-même deux réactions : ou bien on ne le remarque plus (il entre au mieux dans la classe des fous, des marginaux de tous poils), ou bien on l'accuse radicalement. Il est accusé de ne pas faire allégeance au monde, et cela d'autant plus qu'il parle avec ingénuité de son expérience de Dieu. Joseph raconte sans ambages ses songes devant ses frères (Gn 37, 5-7, 9-10).

Les récits de résurrection sont, sous un certain rapport, une manière de pousser à l'extrême cette incapacité de voir.

d'entendre, de toucher dont sont affligés si souvent ceux qui ont des yeux, des oreilles, des mains qu'ils utilisent chaque jour. De même que l'innocent a été mis en procès, que le Saint a été accusé de blasphème, que le Vivant a été conduit à la mort, de même aujourd'hui, ressuscité d'entre les morts, annoncé par des témoins irrécusables, Jésus n'est pas reçu. Mais c'est le matin de Pâques, et c'en est fini des fonctionnements qui ont eu leur dernière occasion de s'exprimer impunément lors de la passion.

Jésus n'a pas démasqué le pacte avec la mort avec lequel vit le monde pour continuer à en pâtir. C'est pourquoi il secoue ses disciples : qu'on en finisse désormais avec l'incarcération volontaire, le refus de voir la vie glorieuse.

Joseph donne à ses frères d'immenses quantités de nourriture, eux qui vivent dans la famine (cette famine qui exprime si bien ce monde limité) ; de même Jésus envoie immédiatement les disciples dans « tout l'univers », pour annoncer, baptiser, accomplir des signes surprenants, prendre dans leurs mains des serpents, boire des poisons qui ne leur causeront aucun mal (Mc 16, 15-18).

C'est comme s'il leur disait : cette vie que vous ne reconnaissez pas, allez donc en disposer, en hériter, vous immerger dedans, la manier. Vous y croirez à l'usage, vous verrez qu'il y en aura toujours, vous constaterez que la mort n'a pas le dernier mot, et qu'en vérité il n'y a plus de mort. Jésus ne discute pas avec ses disciples : n'a-t-il pas suffisamment enseigné quand il marchait avec eux ? En les envoyant baptiser, il les plonge eux aussi, eux d'abord, dans le bain de la vie de Dieu qui est désormais notre élément.

Et comme le dit Joseph à ses frères, une fois qu'il s'est fait reconnaître d'eux : « Mais maintenant, ne vous affligez pas, ne vous tourmentez pas de ce que vous m'avez vendu ici ; car c'est pour procurer la vie que Dieu m'a envoyé en avant de vous » (Gn 45, 5).

### ***Tout le cosmos, toute la création***

Jésus vivant n'y va pas de main morte. Il n'est plus question de prendre des précautions, d'aller d'abord chez les enfants d'Israël avant de porter la bonne nouvelle aux nations.

→ SUITE PAGE 263



## *Évangile de Marc 14, 3-9*

### **L'onction à Béthanie**

<sup>3</sup> Comme il se trouvait à Béthanie, chez Simon le lépreux, alors qu'il était à table, une femme vint, avec un flacon d'albâtre contenant un nard pur de grand prix. Brisant le flacon, elle le lui versa sur la tête. <sup>4</sup> Or il y en eut qui s'indignèrent entre eux : « À quoi bon ce gaspillage de parfum ? <sup>5</sup> Ce parfum pouvait être vendu plus de trois cents deniers et donné aux pauvres. » Et ils la rudoyaient. <sup>6</sup> Mais Jésus dit : « Laissez-la ; pourquoi la tracassez-vous ? C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie sur moi. <sup>7</sup> Les pauvres, en effet, vous les aurez toujours avec vous et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. <sup>8</sup> Elle a fait ce qui était en son pouvoir : d'avance elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement. <sup>9</sup> En vérité, je vous le dis, partout où sera proclamé l'Évangile, au monde entier, on redira aussi, à sa mémoire, ce qu'elle vient de faire. »

Le Christ les envoie dans « tout l'univers » porter l'évangile « à toute la création ». « Univers » traduit le mot grec *kosmos* qui désigne d'abord la belle ordonnance du monde ; c'est ce vocable que la Septante emploie en Gn 2, 1 dans le verset qui conclut le premier récit de la création. Les termes « cosmos » et « création » renvoient au début de la *Genèse*, comme si le monde achevé par Dieu au sixième jour attendait désormais, en ce premier jour de la semaine, d'être rempli par la nouvelle de la résurrection : le créateur qui s'est fait créature restaure la création et permet désormais au ciel de se déverser sur la terre.

Comme c'était éminemment le cas en ce qui concerne la rencontre avec Marie de Magdala, la visite chez les Onze renoue avec le commencement. Encore une fois, il ne s'agit pas de conclure une triste histoire par une fin heureuse, mais bien de faire pénétrer dans un monde nouveau dans lequel la vie est la seule réalité.

Quant au contenu de la bonne nouvelle dont les apôtres seront les hérauts<sup>1</sup>, c'est bien sûr la proclamation du mystère du Christ mort et ressuscité ; mais dès avant la passion nous en connaissons un des aspects. Jésus en effet a déjà annoncé qu'il y aurait un évangile à proclamer « dans le cosmos tout entier » : il est alors à Béthanie, et nous sommes à quelques jours de sa passion (Mc 14, 9). Les expressions employées alors, si typiques de l'annonce évangélique, se retrouvent exactement en Mc 16, 15. Il y a donc un lien très fort entre ces deux textes, parce qu'un lien puissant est établi entre ces deux moments « cruciaux ».

Que se passe-t-il au début de Mc 14 ? C'est le célèbre épisode de l'onction à Béthanie.

### *Le mémorial de la femme*

« Une femme vint ». Une tradition, s'appuyant sur certains indices présents dans les autres évangiles, voit dans cette femme Marie de Magdala. Laissons de côté cette assimilation si pleine de sens, et contentons-nous du texte de Mc 14 : cette femme n'est pas nommée ; on ne sait absolument rien d'elle. Pourtant, il est juste de rapprocher sa présence avant la passion auprès de Jésus de celle de Marie au matin de la résurrection.

Cette femme fait un geste essentiel : elle verse sur la tête de Jésus un parfum très précieux. Qu'est-ce qu'un christ ou un mes-

sie ? C'est un homme qui a reçu l'onction d'huile parfumée, marquant son appartenance toute spéciale à Dieu ; « messie » et « christ » viennent respectivement de mots hébreu et grec qui signifient « Oint ». Or, Jésus n'a rien reçu de tel. La femme accomplit donc dans les règles le geste qu'il faut : « Elle lui versa sur la tête. » Souvenons-nous de Samuel, le prophète, qui donna l'onction au premier roi messie d'Israël : « Samuel prit la fiole d'huile et en versa sur la tête de Saül » (1 S 10, 1)<sup>2</sup>.

La femme fait donc un geste religieux, digne d'un prophète ; mais elle dit plus encore par cette onction : c'est « pour l'ensevelissement » à venir qu'elle a versé ce parfum. Les lourds parfums dont on embaume les morts empêchent que la putréfaction ne gagne trop vite. Ils préservent quelque temps les cadavres.

Cette femme signifie déjà que le corps de l'Oint, qu'elle parfume alors qu'il est encore en vie, n'est pas promis au pourrissement. Sa chair, avant même de connaître les affres de la mort, en est comme protégée ; le corps de Jésus, par cette onction, n'est pas seulement marqué d'un signe d'élection ; il est déjà réclamé à la tombe.

Nous étudierons plus longuement ensuite à la lumière de l'Ancien Testament ce rôle des femmes pour qui la vie ne saurait être abandonnée à l'emprise de la mort, tout particulièrement la vie des messies d'Israël.

Pour donner la mesure du geste de cette femme, Jésus dit : « Là où l'évangile sera proclamé à l'univers entier, ce qu'elle a fait sera dit en mémorial d'elle. »

La phrase est extrêmement solennelle. Nous ne sommes pas dans le registre de la mémoire des bienfaiteurs. Jésus met en lumière un geste et une présence – l'onction par cette femme venue en un moment décisif – qui appartiennent désormais à la vérité de l'évangile. On ne peut annoncer l'évangile sans mentionner ce qui s'est passé à Béthanie.

Le terme qui désigne le « mémorial » que l'on fera de cette femme est en grec *mnèmosunon*, terme bien attesté dans la Septante qui appartient au vocabulaire cultuel. Traditionnellement, il traduit l'hébreu *ziqqaron* en plus d'un autre mot grec : *anamnèsis*. Bref, la notion très importante de mémorial (*ziqqaron*) de l'Ancien Testament apparaît tout particulièrement en deux moments-clés de la passion : le mémorial (*mnèmosunon*) que l'on fera de la femme prophétique de Béthanie et le mémorial (*anamnèsis*) que Jésus donne dans l'eucharistie, au soir de sa passion.

Tous deux appartiennent à la proclamation de la foi qui doit se faire dans le *cosmos* tout entier.

Le mémorial issu de Béthanie, ce n'est pas la mémoire d'un geste, mais d'une personne : « en mémorial d'elle ». Comme tout mémorial, ce n'est pas le souvenir d'un haut fait du passé, mais la reconnaissance d'une efficacité actuelle, de la vérité permanente qu'un geste a, un jour, rendue accessible.

C'est donc une femme qui a désigné Jésus, avant sa passion, comme le christ, souffrant, mis à mort et réclamé au tombeau. C'est une femme qui cherchait Jésus au matin du « premier jour de la semaine ».

La proclamation de l'évangile à laquelle Jésus exhorte, elle comporte donc ceci : la mention du Fils de l'homme mort et ressuscité, et la mention de la femme, première à comprendre que cette mort est un passage vers la vie, première à accueillir le corps glorieux de l'homme au sortir de la tombe.

L'annonce de l'évangile, c'est l'annonce que l'homme et la femme ont collaboré à l'œuvre de la vie, qu'ils sont l'un et l'autre restaurés dans la splendeur du commencement, que la femme a revendiqué la vie de l'homme et que l'homme l'a bel et bien reçue de Dieu.

L'évangile dit de Marie de Magdala qu'elle « se mit en route et annonça la nouvelle à ceux qui avaient été avec Jésus » (Mc 16, 10). Jésus demande ensuite à ses disciples qu'ils « se mettent en route et proclament la bonne nouvelle » (Mc 16, 15). Dans l'itinéraire de cette femme, c'est le parcours des apôtres, missionnaires de la résurrection, qui est déjà signifié pour être déployé.

#### NOTES

1 Le verbe employé en Mc 16, 15 est *kèrussô*, proclamer à la manière des hérauts. Un nom appartient à la même famille : *kerugma*, le fameux kérygme, qui désigne le « noyau » de la foi en Jésus-Christ, né, mort, ressuscité.

2 Après avoir donné l'onction, Samuel donne un baiser à Saül. Le baiser, nous l'avons plus tard dans l'évangile : l'embrassement du traître Juda. Ce qui est un signe pour dénoncer Jésus est aussi, mystérieusement, le signe même qui révèle le messie, qui le signale comme Oint du Seigneur. En fait, contre celui qui est la Vie, même les actes mortifères deviennent autant de révélations, de marques glorieuses.



## 1 Samuel 28, 7-20

### Saül et la sorcière d'En-Dor

1 Saül dit alors à ses serviteurs ; « Cherchez-moi une femme qui pratique la divination pour que j'aie chez elle la consulter. » Ses serviteurs lui répondirent : « Il y a une femme qui pratique la divination à En-Dor. » 9 Saül se déguisa et endossa d'autres vêtements, puis il partit avec deux hommes et ils arrivèrent de nuit chez la femme. Il lui dit : « Je t'en prie, pratique pour moi la divination et évoque pour moi celui que je te dirai. » 9 La femme lu dit : « Voyons, tu sais toi-même ce qu'a fait Saül et comment il a supprimé du pays les nécromants et les devins. Pourquoi tends-tu un piège à ma vie pour me faire mourir ? » 10 Alors Saül lui fit ce serment par Yahvé : « Par la vie de Yahvé tu n'encourras aucun blâme pour cette affaire. » 11 La femme demanda : « Qui faut-il évoquer pour toi ?, et il répondit : « Évoque-moi Samuel. »

12 Alors la femme vit Samuel et, poussant un grand cri, elle dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée ? Tu es Saül ! » 13 Le roi lui dit : « N'aie pas peur ! Mais que vois-tu ? » et la femme répondit à Saül : « Je vois un dieu qui monte de la terre. » 14 Saül lui demanda : « Quelle apparence a-t-il ? », et la femme répondit : « C'est un vieillard qui monte, il est drapé dans un manteau. » Alors Saül sut que c'était Samuel et, s'inclinant la face contre terre, il se prosterna.

15 Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu dérangé en me faisant évoquer ? » Saül dit : « Je suis dans une grande angoisse. Les Philistins me font la guerre et Dieu s'est détourné de moi, il ne me répond plus, ni par les prophètes, ni en songe. Alors je t'ai appelé pour que tu m'indiques ce que je dois faire. » 16 Samuel dit : « Pourquoi me consulter quand Yahvé s'est détourné de toi et est devenu ton adversaire ? 17 Yahvé a fait pour un autre comme il t'avait dit par mon entremise : il arraché de ta main la royauté et l'a donnée à ton prochain, David, 18 parce que tu n'as pas écouté la voix de Yahvé, et que tu n'as pas satisfait l'ardeur de sa colère contre Amaleq. C'est pour cela que Yahvé t'a traité de la sorte aujourd'hui. 19 De plus, Yahvé livrera avec toi Israël aux mains des Philistins ; demain, toi et tes fils, vous serez avec moi, l'armée d'Israël aussi ; Yahvé la livrera aux mains des Philistins. »

20 Aussitôt Saül tomba à terre de tout son long. Il était terrifié par les paroles de Samuel ; de plus, il était sans force, n'ayant rien mangé de tout le jour et de toute la nuit.

## **Samuel, Saül, David : le messie devant la mort**

### *Le surcroît du sens dans la personne du messie*

La réalité du messie, de sa vie et de sa mort, est mystérieuse déjà dans l'Ancien Testament. L'émergence de David comme type de messie accompli fait l'objet de toute une mise en scène, d'une longue préparation. David succède à Saül ; Saül est accueilli et accompagné, au moins dans ses premiers temps, par Samuel. Celui-ci donne l'onction successivement aux deux hommes. Il est leur aîné et c'est son histoire qui est d'abord évoquée dans le premier *Livre de Samuel*. Elle s'enracine d'ailleurs dans celle de sa mère, Anne, première mentionnée, qui inaugure le livre.

Avant de mettre en lumière David, nos récits éclairent une longue période qui lui est antérieure et dont il est d'une certaine manière l'aboutissement ; ils manifestent aussi les rapports mutuels des trois hommes. Saül et David ont tous deux reçu l'onction de la main de Samuel ; ils sont longtemps contemporains : Saül comme roi rejeté par Dieu, mais qui continue à exercer le pouvoir. David comme roi à venir sans cesse poursuivi par Saül.

Pour employer un jargon moderne, il y a un phénomène de « tuilage » : un règne germe quand l'autre est encore en action. Et la figure de Samuel broche sur l'ensemble pendant longtemps.



## *1 Samuel 31, 1-13*

### **Mort de Saül**

<sup>1</sup> Les Philistins combattaient contre Israël. Les Israélites s'enfuirent devant les Philistins. Des victimes tombèrent sur le mont Gelboé. <sup>2</sup> Les Philistins serrèrent de près Saül et ses fils. Les Philistins frappèrent Jonathan, Abinadab et Malki-Shua, les fils de Saül. <sup>3</sup> Le poids du combat se porta sur Saül. Les tireurs, hommes armés d'un arc le découvrirent et il trembla fort à la vue des tireurs. <sup>4</sup> Alors Saül dit à son écuyer : « Tire ton épée et transperce-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne se jouent de moi. » Mais son écuyer ne voulut pas, car il avait très peur. Alors Saül prit son épée et se jeta sur elle. <sup>5</sup> Voyant que Saül était mort, l'écuyer se jeta lui aussi sur son épée et mourut avec lui. <sup>6</sup> Saül mourut ainsi que ses trois fils, son écuyer et aussi tous ses hommes, ce jour-là, tous ensemble. <sup>7</sup> Lorsque les Israélites qui étaient de l'autre côté de la vallée et ceux qui étaient de l'autre côté du Jourdain virent que les Israélites avaient fui et que Saül et ses fils étaient morts, ils abandonnèrent les villes et s'enfuirent. Les Philistins arrivèrent et s'y installèrent.

<sup>8</sup> Le lendemain, les Philistins vinrent pour dépouiller les victimes, trouvèrent Saül et ses trois fils gisant sur le mont Gelboé. <sup>9</sup> Ils lui tranchèrent la tête et le dépouillèrent de ses armes. Ils les envoyèrent à la ronde dans le pays des Philistins pour annoncer la nouvelle dans leurs temples et au peuple. <sup>10</sup> Ils déposèrent ses armes dans le temple d'Astarté ; quant à son corps, ils l'attachèrent au rempart de Bet-Shân.

<sup>11</sup> Lorsque les habitants de Yabesh de Galaad apprirent ce que les Philistins avaient fait à Saül, <sup>12</sup> tous les braves se mirent en route et, après avoir marché toute la nuit, ils enlevèrent du rempart de Bet-Shân les corps de Saül et de ses fils. Revenus à Yabesh, il les y brûlèrent. <sup>13</sup> Puis ils prirent leurs ossements, les ensevelirent sous le tamaris de Yabesh et jeûnèrent pendant sept jours.

Bien plus qu'une simple construction dramatique, il s'agit là d'un véritable enseignement sur le messie. On parle couramment du messie, comme d'un personnage unique ; or, on voit que ce sont deux messies qu'il convient à l'origine de contempler. Quand David sera vieux, « avancé en ses jours », il désignera Salomon comme successeur (1 R 1). Le jeune roi recevra alors l'onction du vivant de son père qui ne mourra que quelque temps plus tard. Deux messies à nouveau seront donc contemporains.

Il y a dans la personne du messie un excès de réalité divine et humaine qui ne peut être actualisé que dans une espèce de partage, de répartition de cette réalité « excessive ». Samuel, Saül, David : aux origines, il y a trois hommes à considérer ensemble qui assument, ajustent, orchestrent la réalité messianique en ses débuts.

Le messie Jésus parcourt cette riche réalité qu'ils ont posée pour la récapituler dans sa seule personne. Mais ce n'est pas là une appropriation exclusive. La vérité messianique de Jésus se détache d'un contexte et elle est amenée par toutes sortes de relais humains. À bien des égards, les deux premiers chapitres de Luc reprennent le mouvement des *Livres de Samuel* : avant d'en arriver à David, on présentait Saül, Samuel, les parents de Samuel ; de même, avant de parler de Jésus, on parle de Jean-Baptiste, des parents de celui-ci'. L'hymne inaugural d'Anne, la mère de Samuel, est repris par Marie qui chante son *Magnificat* comme l'hymne liminaire du monde nouveau qui germe. Bref, l'ampleur de ce qu'est un messie se diffracte en plusieurs personnes, se prépare sur diverses générations.

### *Un fils peut en cacher un autre*

Quand Anne la stérile, au commencement de nos livres, demande un fils au Seigneur, elle promet que ce fils demandé sera un jour rendu au Seigneur. Ce qu'en français on traduit par « demander » et « rendre », est en hébreu un seul et même verbe dont le sens varie selon les formes auxquelles il est employé ; un peu comme dans notre langue le verbe « louer » signifie aussi bien « mettre en location » que « prendre en location ».

Bref, ce fameux verbe que le texte emploie de manière insistante, c'est *shaal*. Son utilisation est même si dense que quand

→ SUITE PAGE 271



## ***2 Samuel 22, 1-7 ; 17-20***

### **Psaume de David**

1 David adressa à Yahvé les paroles de ce cantique, quand Yahvé l'eut délivré de tous ses ennemis et de la main de Saül.

2 Il dit :

Yahvé est mon roc, ma forteresse, mon libérateur,  
3 mon Dieu, mon rocher, je m'abrite en lui ;  
mon bouclier, mon arme de salut, ma citadelle,  
mon refuge, mon sauveur, tu me sauves de la violence.

4 Loué soit Dieu ! Quand j'invoque Yahvé,  
je suis sauvé de mes ennemis.

5 Les liens de la mort m'entouraient,  
les torrents de Bélial m'épouvantaient,

6 les liens du Shéol m'étreignaient,  
devant moi les pièges de la mort.

7 Dans mon angoisse j'invoquai Yahvé  
et vers mon Dieu je lançai mon cri ;  
depuis son temple il entend ma voix  
et mon cri parvient à ses oreilles.

(...)

17 D'en haut il envoie me prendre,  
il me retire des grandes eaux.

18 Il me délivre de mon puissant ennemi,  
de mes adversaires plus forts que moi.

19 Ils m'attendaient au jour de mon malheur,  
mais Yahvé fut pour moi un appui.

20 En sortant pour me mettre au large,  
il me libérera, car il s'est complu en moi.

Anne accouche enfin d'un fils, rappelant qu'elle l'a dûment demandé, on s'attend à ce que le nom de ce fils soit *Demandé* (*Désiré*), ce qui se dirait Shaul (Saül), une forme de ce verbe.

C'est un effet attendu parce que la Bible fait souvent dériver le nom de personnages importants d'une circonstance de leur naissance ; elle donne auparavant le mot-clé qui permettra de comprendre le pourquoi de ce nom. On se souvient ainsi du nom donné au fils d'Abraham et de Sarah : Isaac, qui signifie « Il a ri » ; avant la naissance du petit, en effet, l'annonce faite aux parents qu'ils allaient engendrer et concevoir les a fait rire l'un et l'autre, tant cette nouvelle paraissait incongrue aux vieillards usés qu'ils étaient.

Ainsi la répétition « obsessionnelle » de la demande d'Anne suscite une quasi-certitude : son fils à venir sera un Saül, un Demandé. On pourrait aisément transposer en français en parlant du désir d'Anne, de l'enfant qu'elle a tant désiré et qu'elle ne peut appeler que Désiré.

Or, il n'en est rien. Son enfant portera le nom de Samuel. Mais l'attente créée, si elle est pour l'heure déçue (nous n'avons pas eu de Saül comme cela pouvait être conjecturé), aura finalement une réponse inattendue bien plus tard. On verra en effet paraître un Saül, sans aucun lien de parenté avec Anne, mais à qui Samuel, le fils d'Anne, donnera l'onction royale.

Les paroles d'Anne ont une dimension prophétique : elle annonce par son fils un autre fils à venir, Saül, fils de Quish, qui sera le premier messie. C'est d'ailleurs Anne qui parlera de roi et de messie dans son cantique inspiré, à une époque où personne ne réclame de roi, où personne n'a l'idée qu'un messie doit venir (1 S 2, 10).

Samuel, le fils attendu après une longue stérilité, fraie la voie d'un autre. C'est là un autre « tuilage » : pendant le temps de Samuel mûrit un autre temps, une autre ère dans l'histoire d'Israël que Saül inaugurerait.

### *Une réalité en trois personnes*

Juste après son onction par Samuel, Saül rentre chez lui ; il trouve son oncle auquel il se garde bien de raconter l'étrange rencontre qu'il vient d'avoir avec le prophète. Le mot qui désigne

l'oncle, c'est en hébreu *dod*, formé sur la racine et avec les lettres mêmes du nom de David.

Il y a là, me semble-t-il, un procédé du même genre que celui que nous venons de remarquer ; un mot (oncle) annonce, dessine, un autre personnage encore à venir. Ainsi, déjà dans la matière même des mots écrits, dans l'évocation sonore de ces mots proférés, on assiste à ce « chevauchement » suggéré : l'un amène l'autre, la manifestation de l'un est grosse de la venue de l'autre, un autre à venir est déjà là, que d'imperceptibles signes font pressentir.

De nombreux liens unissent les trois personnages. Quand il est jeune desservant du temple de Silo où se trouve l'arche, Samuel porte un pagne de lin « devant YHWH » (1 S 2, 18). C'est vêtu simplement d'un pagne de lin que le jeune David danse « devant YHWH » alors que l'arche entre à Jérusalem (2 S 6, 14).

Samuel laisse espérer un homme du nom de Saül, lui qui aurait dû s'appeler ainsi, mais qu'une étonnante « bifurcation » de dernière minute a conduit à nommer Samuel. Il préfigure aussi, comme type de jeune homme tout donné à Dieu dans la simplicité de sa mise, un jeune homme « selon le cœur de Dieu », David.

On pourrait longuement poursuivre cet entrelacement d'aspects divers que les trois hommes montrent tour à tour ; ils en sont comme les interprètes, soit successifs, soit simultanés, tantôt de manière convergente, tantôt d'une façon contrastée. Samuel comme David accueillent ingénument et sans vaine gloire la Parole du Seigneur. David, à la différence de Saül, consulte Dieu en tout et se conforme à ses appels : leur attitude est divergente, mais elle laisse voir en relief, par les ténèbres de l'un et la lumière de l'autre, que la volonté de Dieu est un des grands lieux où le messie a à s'établir. Samuel, David et Saül donnent comme trois contributions pour situer la réalité messianique dont ils sont les introducteurs.

### *Un visage à l'horizon*

Que les trois hommes considérés ne soient pas sur le même plan, c'est un fait. Mais il n'est pas d'aspect qui ne soit assumé par les trois, à des niveaux et dans des mesures fort différents, et ne soit de ce fait placé sous des lumières spécifiques.

Par exemple, Samuel n'est pas un messie alors que les deux autres le sont ; mais il est l'auteur de leur onction, il accompagne

Saül dans ses premiers temps et soutient David poursuivi par Saül ; il assure ainsi le lancement de l'institution monarchique, bien que les menaces dont elle est porteuse soient clairement annoncées par lui.

De même, Saül est un messie rejeté alors que David ne l'est pas. Pourtant Saül, en tant que premier choisi, manifeste un certain nombre de formes nouvelles qu'il est certes incapable de remplir, d'habiter lui-même, mais dont sa personne sert en tout cas de lieu, de révélateur. David offre un premier « remplissage », un premier accomplissement des formes assumées par Saül<sup>3</sup>. Mais Samuel avant eux donnait un avant-goût d'une « nouvelle donne » institutionnelle en cumulant de manière originale des fonctions liées au sacerdoce, à l'office du juge, au ministère du prophète. Israël est désormais bien implanté sur sa terre, et l'on pourrait s'attendre à ce que les fonctions dans le peuple soient à l'avenir de mieux en mieux définies et délimitées ; or il n'en est rien. Par son activité multiforme qui empiète sur plusieurs domaines, Samuel prépare non pas la spécialisation des fonctions, la bonne marche des rouages institutionnels, mais bien la promotion d'un « homme nouveau », dont le rayonnement personnel confine à différentes sphères de la société. David correspond à ce style lancé par Samuel, lui qui exerce des fonctions de justice, qui prophétise, qui se soucie de bâtir un temple et d'en organiser le service.

Cet ajustement, cette collaboration des trois pour témoigner d'une même réalité restent à démontrer de manière détaillée. Disons que l'on a parfois l'impression, en lisant les *Livres de Samuel*, que si l'on rassemblait nos trois hommes, le prophète et les deux messies, avec la volonté de ne voir « qu'une seule tête », on verrait se dégager une silhouette qui ressemble à Jésus. Jésus récapitule les traits de bien d'autres personnes de l'Ancien Testament : il est le nouveau Moïse, le nouveau Salomon, etc. Mais, comme messie, il me semble particulièrement informé par les trois qui ont « mis sur pied » la réalité messianique.

Cela est particulièrement vrai pour tout ce qui concerne la mort.

### *Samuel, Saül, David et la mort*

Quand David chante la mort de Saül et de son fils Jonathan, il a cette phrase : « Ni dans leur vie ni dans leur mort, ils ne furent

séparés » (2 S 1, 23). Ce propos pourrait illustrer ce que j'essaie de développer ici : la vie et la mort du messie dans l'Ancien Testament excèdent son unique personne, son propre destin. Il est nécessaire qu'un autre au moins qui lui est proche confirme ou corrige ou élargisse ses actes. Saül, le rejeté, meurt avec Jonathan son fils, qui fut toujours fidèle à Dieu sans trahir ni son père ni David. Le fait de cette mort conjugulée devient alors une attente, une espérance. Le messie pécheur n'a pas trépassé seul : son fils porte avec lui jusque dans le shéol la charge que le père a si mal su porter. L'infidèle entre dans la mort en compagnie du fidèle. Le père qui par deux fois voulut tuer son fils est maintenant réuni à ce fils qui est mort le premier au combat où il secondait son père.

La mort du messie donne particulièrement à voir cette réalité vaste et mystérieuse dans laquelle sa vie durant il essaya de se tenir. À propos de Saül, de Samuel et David sont évoqués plusieurs épisodes funèbres dont le rapprochement donne, ma foi, à penser : l'un (Saül) est crucifié, l'autre (Samuel) remonte des enfers, le troisième (David) n'en finit pas de mourir au point que sa fin est plusieurs fois annoncée et qu'il se montre pourtant toujours vivant !

### **Saül : messie crucifié et arraché à la corruption (1 S 31)**

Saül, sur les hauteurs de Guelboé, meurt transpercé et son corps, pris par les Philistins, est crucifié sur le rempart d'une cité. Puis, fait inouï dans toute la Bible, son corps sera emporté par les habitants de Yabesh et brûlé ; du moins brûlera-t-on les chairs, mais les os seront conservés. Que dire de cette unique incinération que relate la Bible, sinon qu'une revendication semble ici affirmée : la chair du messie ne saurait connaître la corruption du tombeau ? Ensuite, ce messie crucifié et préservé du pourrissement est mis au tombeau. Bien plus tard, David décide de l'en faire sortir pour l'inhumer ailleurs, dans la tombe de son père, Quish. Le corps du messie peut donc sortir du tombeau ? C'est ce qu'il semble. Bien sûr aucune idée de résurrection n'est ici suggérée ; il n'empêche : les gestes sont décrits, dramatisés. Le corps du messie fait l'objet de soins et de toute une « affaire » post-mortem.

Peu de mots auraient été nécessaires pour évoquer la disparition de Saül et elle laissait le champ libre désormais pour ne par-

ler que de David. Mais il n'en est rien : nos textes rivent l'attention sur le corps du messie, sur les étapes de son ensevelissement, sur ses ressuscitements posthumes.

### **Samuel : un « dieu » remonté des enfers (1 S 28)**

La mort de Saül avait été annoncée par Samuel la veille. Samuel, au début de l'histoire de Saül, fut prévenu la veille que Saül allait lui être envoyé le lendemain. Bouclant la geste de Saül et terminant son travail prophétique, Samuel annonce d'un jour à l'autre le trépas de Saül.

Il s'agit d'une des scènes les plus étranges de la Bible. De même que l'incinération de Saül est un acte unique, de même la dernière apparition de Samuel se fait dans des circonstances sans pareilles : Samuel est mort et c'est une sorcière qui l'évoque, le faisant revenir des enfers où il est désormais.

La nécromancie est une pratique absolument interdite par le Seigneur, et cette interdiction a été reformulée par Saül lui-même : tous les devins et sorciers ont été supprimés durant son règne (1 S 28, 3 ; 9). Pourtant, pressé par les ennemis philistins, Saül ne recevant plus aucune parole de YHWH décide de consulter Samuel mort par l'intermédiaire d'une « sibylle ».

Il se déguise et se rend à En-Dor chez la sorcière – que, fort étrangement, les serviteurs de Saül semblent connaître, eux qui en indiquent le logis au roi leur maître. Après quelques réticences, la femme accepte d'évoquer Samuel. « Elle voit, dit-elle, un dieu qui monte de la terre » (1 S 28, 13). « Un dieu », un *élohim*, comme dit le texte, c'est là un nom que l'on donne parfois à des êtres surhumains : les anges. L'appliquer à Samuel, c'est souligner qu'un homme – et quel homme, le grand prophète en personne – qui remonte des enfers n'appartient plus tout à fait aux limites de l'humain.

Comment comprendre cette évocation ? Comme un prestige sans réalité ? Il y aurait là une dernière folie de Saül, une dernière illusion fantomatique dont une sorcière de village tire les ficelles ?

Le texte ne présente pas les choses ainsi : rien ne fait penser à une grossière mise en scène. Quant au Samuel qui se montre, il est bien tel qu'on l'a connu de son vivant : son aspect n'a pas

changé et ses propos consonent avec tout ce qu'il pu dire à Saül auparavant. Il confirme que Dieu s'est retiré de Saül et que le lendemain Saül et ses fils viendront le rejoindre au shéol (1 S 28, 19).

Le retour de Samuel signifie-t-il que les morts peuvent revenir, « monter » à nouveau (selon le verbe employé : 1 S 28, 8, 11) ? Il semble bien. C'est une idée dangereuse dans un contexte de nécromancie. Un retour du shéol n'est-il qu'une pratique spirite ? Le texte de 1 S 28 n'est-il pas contaminé par des éléments païens malencontreusement laissés là à l'état de résidus ?

Il me semble qu'il n'était pas vraiment difficile d'éliminer ces restes sacrilèges si vraiment leur teneur était telle. Notre texte essaie bel et bien de nous dire quelque chose ; il s'avance sur l'étroite ligne de crête qu'est la question de la vie après la mort, entre les précipices que représentent les amalgames syncrétistes et les pratiques de la nécromancie.

Le geste de Saül est mauvais puisqu'il va jusqu'à bafouer ses propres édits. En même temps, il pose une situation : le messie, abandonné par Dieu et par les hommes, tente de forcer le séjour des morts. Ce séjour laisse transparaître un peu de son secret en livrant passage à Samuel qui en est l'hôte. Le shéol ne semble pas une terre de total oubli, un pays sans retour ; Samuel parle encore au nom de Dieu : sept fois en quatre versets (1 S 28, 16-20), il mentionne le nom de YHWH. Et il le fait avec une remarquable cohérence par rapport à ses dires antérieurs de prophète en acte. C'est bien la volonté de Dieu qu'énonce Samuel qui désormais ressemble à un dieu.

C'est la seule fois dans l'Ancien Testament où l'on présente un homme revenant du séjour des morts, et cela de manière très circonstanciée. Le texte joue d'ailleurs sur le partage du vivant et du mort. Samuel remonté des enfers est celui qui parle avec le plus de clarté, d'assurance, citant à chaque phrase le nom de Dieu. Il semble beaucoup plus vivant que Saül, gagné par la terreur, qui tombe comme mort d'inanition et qui n'est plus porté par les rythmes vitaux : il n'a plus mangé depuis un jour et une nuit.

Parmi les scènes de l'Ancien Testament qui informent les récits de résurrection, et peut-être aussi dans la réflexion qui a conduit à affirmer que le Christ est descendu aux enfers, il me semble qu'une méditation plus poussée sur cette page pourrait porter des fruits.

## David : la mort différée, la mort désignée

La fin de David est présentée assez étrangement en 2 S et 1 R. Au début de 2 S 23, on lit un « oracle » du roi âgé, annoncé par ces mots : « Voici les dernières paroles de David ». Or, ce beau poème vient à la suite d'un très long chant dont David est l'auteur et qui peut apparaître comme un récapitulatif de sa vie. Ce chant, adapté dans le psautier pour y devenir le psaume 18, est vraiment le bilan d'une vie et d'un règne. Voici les mots qui l'introduisent : « David adressa à YHWH les paroles de ce cantique, quand YHWH l'eut délivré de tous ses ennemis et de la main de Saül » (2 S 22, 1).

Avant le chant répertorié comme « dernières paroles », il y a donc des paroles qui sonnent comme un testament, parce qu'elles méditent sur une existence conduite par Dieu et parce qu'elles ouvrent (ce sont les derniers mots en 2 S 22, 51) sur « la descendance » de David « à jamais ».

Ces deux cantiques de clôture ne ferment pas en fait la geste du roi.

La suite de 2 S 23 poursuit la liste des Preux de David commencée en 2 S 21, avec mentions de leurs exploits. Il semble que ce texte fasse allusion à des faits qui relèvent encore de la jeunesse de David. Le roi y affirme son souci de la vie de ses hommes (2 S 23, 17). Puis on retrouve David, plein d'allant, en 2 S 24, désirant avec obstination faire un recensement du peuple. C'est là une dernière faute du roi qui aboutit à l'achat d'une aire, futur emplacement du temple de Jérusalem.

Suit alors 1 R 1 qui présente David « âgé, avancé en ses jours » (1 R 1, 1). Il n'a pas fait connaître encore le nom de son successeur et ne le proclamera qu'à la suite d'une intrigue de cour : il s'agit de Salomon dont David ordonne l'onction immédiate. Après le récit d'une première étape dans le processus d'éviction d'Adonias, David fait venir Salomon pour lui transmettre des paroles qui sont cette fois effectivement les dernières (1 R 2, 1-9). Il meurt ensuite dans son lit.

On sait que ces derniers mots de David sont composés en deux volets : une partie lumineuse dans laquelle il emprunte les termes deutéronomiques (« Tu suivras, dit-il à son fils, les observances de YHWH ton Dieu... »); une partie sombre : il y a d'anciens amis de la dynastie qu'il conviendra à Salomon de favoriser et deux ennemis dont Salomon « dans sa sagesse » fera « descendre les

cheveux blancs au shéol ». D'un côté, les dix commandements, de l'autre un carnet noir de meurtres politiques.

Il est important de remarquer que le dernier mot prononcé par David avant sa mort, que la Bible nous fasse entendre, c'est le mot shéol (1 R 2, 9). David descend chez les morts et demande à son fils d'y envoyer deux hommes, l'un, Joab, étant son proche parent et son ancien chef d'armée.

Les épisodes de la fin de David, ces « dernières paroles » qui en amènent d'autres agissent comme un « système de freinage ». Bien plus qu'un moment de clôture net et précis, elles font entrer dans une phase, longue, complexe, qui attire l'attention sur la mort, sur la mort du roi.

Plusieurs questions sont posées et restent en suspens : quelles sont les derniers mots, dignes d'être retenus d'un messie ? Quel testament laisse-t-il à ses héritiers après une vie passée dans l'intimité de Dieu ? Est-ce une parole de vie ou une parole de mort ? Est-ce une remise de tout entre les mains de Dieu qui seul juge et conduit (et les « dernières paroles » de 2 S 23 appartiennent à ce registre) ; est-ce au contraire la mise au point d'arrangements humains ? Autrement dit, le messie laisse-t-il après lui un sillage de vie ou bien un enchaînement de meurtres à poursuivre ?

Le shéol est-il le lieu dont Dieu arrache son messie comme le proclamait David dans le grand chant de 2 S 22 : « les flots de la mort m'enveloppaient, les torrents de Bélial m'épouvantaient ; les filets du shéol me cernaient, les pièges de la mort m'attendaient. Dans mon angoisse j'invoquais YHWH » (vv. 5-7a). Alors Dieu entend la plainte de son ami menacé par la mort : « (YHWH) envoie d'en haut et me prend, il me retire des grandes eaux, il me délivre d'un puissant ennemi, d'adversaires plus forts que moi » (vv. 17-18). Ou bien le shéol demeure-t-il ce lieu terne, de la vie exténuée, ce lieu qui est pour les vivants la solution pour tous ceux dont on souhaite se débarrasser ? Le dernier mot de David, « shéol » précisément, engage plutôt vers cette interprétation désolante.

### ***Jésus, vainqueur du shéol***

Jésus vient apporter réponse à ces questions laissées en suspens. Il retrouve les chemins que les trois personnages, instaurateurs de la royauté messianique, ont frayés avant lui.

Dès qu'il est reconnu comme messie, Jésus établit immédiatement que sa réalité de Christ, que le peuple qu'il institue n'ont plus aucun lien avec la mort.

« Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ? Prenant la parole, Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. En réponse, Jésus lui déclara : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien moi je te dis : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les Portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle » (Mt 16, 15-18).

Le dernier mot de David fut le mot shéol, ou Hadès, pour reprendre l'habituelle contrepartie grecque. David demandait à son successeur qu'il y envoyât par la violence les ennemis de la dynastie. Dès que le Fils de David, Jésus, est reconnu comme le messie d'Israël, il reprend les choses là où les avait laissées son ancêtre et prédécesseur : si Jésus est le messie, alors le mot shéol-Hadès n'a plus cours dans la réalité qu'il représente et qu'il établit.

L'assemblée qu'il édifiera, l'*ecclesia*, l'église, n'est plus, en aucune manière, liée à la mort. À peine est-il appelé par son titre de Christ qu'il prend les devants : il n'y aura pas de mort dans le monde nouveau, il n'y aura pas un passif de meurtres que son successeur aura à gérer. L'angoisse qui enveloppait le mot final de David comme un point d'orgue ténébreux est d'emblée anéantie, abrogée.

Il y a dans cette scène de la confession de Pierre un aspect de succession : Pierre est désormais le détenteur des clefs du Royaume, le *primus inter pares* que Jésus institue. C'est là un premier acte du « testament » de Jésus, les dernières paroles du messie avant la lettre.

Jésus donne aussitôt la direction vers laquelle tend le Royaume : non pas vers les profondeurs du shéol mortifère, mais vers les hauteurs du ciel où siège le Maître de la vie. La révélation à Pierre vient du Père qui est aux cieux (Mt 16, 17) ; l'église annoncée s'élèvera ; tout ce qui se fera par Pierre sur cette terre aura sa contrepartie dans les cieux.

Le shéol n'est plus un lieu qui fascine les regards du messie, il n'est plus une solution horrible et commode avec laquelle on pourrait plus ou moins composer.

En Luc, le dernier lieu que mentionne Jésus n'est pas l'Hadès qui aux yeux des hommes va l'engloutir, mais bien le Paradis. Au brigand crucifié à ses côtés il annonce en effet : « Aujourd'hui tu seras avec moi au Paradis » (Lc 23, 43). Souvenons-nous des

paroles de celui qui remontait de l'Hadès, Samuel ; il disait à Saül : « Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi » (1 S 28, 19). Dans cette ultime occasion, Jésus épure à nouveau les antiques paroles : le messie n'est pas venu pour inviter les hommes au shéol où il serait lui-même, mais bien pour les emmener au paradis, dans le lieu de leur vérité première où il entre lui-même.

Jésus fait pénétrer dans un monde consistant où la vie est magnifiée. Il n'est donc pas un échappé temporaire des enfers comme les disciples le crurent quand il leur apparut : « Saisis de stupeur et d'effroi, ils s'imaginaient voir un esprit » (Lc 24, 37).

S'il est sorti du tombeau, c'est bien pour manifester la définitive victoire sur l'Hadès que l'Apocalypse proclamera (Ap 19, 13).

Ainsi, ayant annulé la fascinante terreur du dernier propos de David, ayant promis un lieu de vie là où Samuel prévoyait le traditionnel séjour de la mort, il manifeste la vie définitive. À la différence de Saül qui sortit mort d'un premier tombeau pour être de nouveau inhumé auprès de son père dans la tombe familiale, Jésus sort vivant du sépulcre et part vers son Père pour y vivre sans fin. Son ultime lieu, c'est la demeure paternelle, c'est aussi le monde des hommes en tant qu'il est devenu par sa présence « la terre des vivants ».

Samuel, Saül et David, dans leur vie et dans leur mort, ont posé les questions en attente de réponses, ont délimité des situations qui demeurent en souffrance. Jésus ressuscité investit à nouveau ces situations soit pour déployer les germes de vie qu'elles contenaient et les amener à leur mûrissement, soit pour forcer les limites qui les enfermaient et en retourner pour la vie la force mortifère.

« Mort, où est-elle ta victoire ? »

#### NOTES

1. Il y aurait beaucoup à dire sur Jean-Baptiste, en particulier dans Luc et Jean. Avec Jésus, il récapitule des pans entiers du passé d'Israël. Si l'on se limite aux épisodes évoqués en 1-2 S. Jean assume des traits dont Samuel et Saül furent porteurs. Il fait surgir par contraste, par comparaison, la figure de Jésus comme fils de Dieu et fils de David. Comme Samuel, Jean est le fils longtemps demandé d'un couple dont la femme est stérile. Samuel donna l'onction aux deux messies, Jean confère le baptême à Jésus. Comme Saül, il est une haute figure qui laisse émerger la personne de Jésus en diminuant lui-même. La fameuse formule de Jean (« Il faut que je diminue et que lui grandisse ») vient en écho de certaines expressions des *Livres de Samuel* (par exemple : « David allait se fortifiant, tandis que s'affaiblissait la maison de Saül », 2 S 3, 1).

2. Les éléments de ce paragraphe seront repris dans l'article : « Anne : le messie annoncé ».

3. On sait qu'en grec le vocabulaire de l'accomplissement met en œuvre la racine qui signifie « remplir ».

## Les itinéraires des messies

Que l'on rencontre un messie au tombeau, c'est une chose que l'on sait depuis qu'il y a des messies en Israël. C'est même la première démarche que fera le premier messie, juste après son onction : aller au tombeau. Accompagnons Saül, quand il partit de chez son père, Saül, l'aîné d'une multitude de rois d'Israël.

### *Trois jours pour trouver un messie (1 S 9)*

Quish, de la tribu de Benjamin, envoie Saül son fils, en compagnie d'un serviteur, retrouver des ânesses perdues. Ils cherchent pendant trois jours. En vain. Le troisième jour, voyant la quête infructueuse, Saül décide de rentrer chez son père. Le serviteur, alors, lui conseille de s'arrêter auparavant dans une bourgade toute proche afin d'y consulter le prophète Samuel qui demeure en ces lieux. Les deux hommes bifurquent donc et Saül rencontre Samuel.

Samuel est prophète, et un prophète en ce temps-là s'appelle un Voyant (1 S 9, 9). Non pas un devin de village, mais bien celui-qui-voit, celui qui sait reconnaître dans le fourmillement des faits quotidiens l'action de Dieu et sa présence.

Dieu, la veille, l'avait averti : « Demain, à la même heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin ; tu l'ôindras comme chef sur mon peuple Israël ». Et le lendemain, quand Saül se pré-



## *1<sup>er</sup> Livre de Samuel 10, 1-7*

### **Le sacre de Saül**

**1** Samuel prit la fiole d'huile, la versa sur la tête de Saül, puis il l'embrassa et dit : « N'est-ce pas Yahvé qui t'a oint comme chef sur son héritage ? C'est toi qui jugeras le peuple de Yahvé et le délivreras de la main de ses ennemis d'alentour. Et voici pour toi le signe que Yahvé t'a oint comme chef sur son héritage. **2** Quand tu m'auras quitté aujourd'hui, tu rencontreras deux hommes près du tombeau de Rachel, sur la frontière de Benjamin, à Çelçah, et ils te diront : « Les ânesses que tu étais parti chercher sont retrouvées. Voici que ton père a oublié l'affaire des ânesses et s'inquiète de vous, se disant : Que puis-je faire pour mon fils ? **3** De là, passant outre, tu arriveras au Chêne de Tabor et tu y rencontreras trois hommes montant vers Dieu à Béthel, l'un portant trois chevreaux, l'autre portant trois miches de pain, le dernier portant une outre de vin. **4** Ils te salueront et te donneront deux offrandes de pains, que tu prendras de leur main. **5** Après cela, tu arriveras à Gibéa de Dieu où se trouvent des préfets des Philistins et, à l'entrée de la ville, tu te heurteras à une troupe de prophètes descendant du haut lieu, précédés de la harpe, du tambourin, de la flûte et de la cithare, et ils seront en état de transe prophétique. **6** Alors l'esprit de Yahvé fondra sur toi, tu entreras en transe avec eux et tu seras changé en un autre homme. Lorsque ces signes se produiront pour toi, agis comme l'occasion se présentera, car Dieu est avec toi.

sente dans la ville, Dieu avertit Samuel : « *Ecce homo* : Voici l'homme ». L'homme que le Seigneur, selon ses propres termes, a « envoyé » (1 S 9, 16-17).

Pourtant, n'est-ce pas Quish qui avait envoyé son fils sur les routes afin qu'il lui ramenât le troupeau perdu ? Se dévoile ici un être qui est plus père que le père terrestre, Celui qui a en fait tout conduit : Dieu, le Père. Saül s'est donc perdu trois jours et trois nuits, causant une grande angoisse à son père Quish. Mais à la veille du troisième jour, Saül trouve Samuel et le lendemain se retrouve messie.

Il y aurait beaucoup à dire sur la rencontre de Saül et de Samuel narrée en 1 S 9. Bien des éléments de ces très humbles échanges, de ces commencements qui passent presque inaperçus, sont en fait lourds de sens et posent définitivement des situations, des lieux, des mots, qui évoquent ce qu'est un messie<sup>1</sup>.

Bien des expressions de 1 S 9 vont sans cesse se retrouver dans les récits racontant l'histoire des rois d'Israël, en particulier dans la geste de David ; elles réapparaissent enfin dans les récits évangéliques, chargées de toute une histoire, comme burinées et façonnées par les multiples expériences vécues auxquelles elles ont été appliquées et qu'elles ont servi à exprimer.

Ces expériences sont généralement simples et banales. Elles suffisent à situer la réalité du messie ; bien plus, elles cherchent à la situer là : dans la trame quotidienne de la vie vécue par les hommes depuis que le monde est monde.

## ***Trajectoires messianiques***

Avant de suivre le premier parcours que fait Saül juste après son onction, je voudrais évoquer succinctement quelques faits notés dans le récit de la quête des ânesses (1 S 9). Modestement mais fermement, ces « détails » marquent bien le lieu où s'enracine la réalité messianique.

### **Un fils envoyé par son père**

Saül est un fils envoyé par son père, Quish. On apprendra plus tard que c'est Dieu en fait qui l'a envoyé sur les routes. La même

situation sera vécue par David : son père, Jessé, le mande des champs où il gardait le troupeau. Bientôt il l'enverra auprès du roi Saül, puis auprès de ses frères sur le front de l'armée. Et l'on comprendra que c'est Dieu à nouveau qui conduit ces allées et venues. Ni Saül ni David ne reviennent chez leurs pères respectifs. Peut-être Saül rentre-t-il bel et bien auprès de Quish ; mais le texte, après avoir maintes fois annoncé ces retrouvailles, ne les montre jamais.

Il y a là une véritable trajectoire, qui plonge ses racines dans des récits de la *Genèse*. Pensons en particulier à Joseph : envoyé par son père Jacob auprès de ses frères, il ne revient jamais au logis paternel et la version officielle veut qu'il soit mort. C'est Dieu en fait qui lui trace un chemin et « fait tout tourner pour le bien » (Gn 50, 20).

Les histoires de messie reprennent, intègrent à la réalité nouvelle qu'elles inaugurent des expériences essentielles : sur le plan humain, être envoyé en mission par son père est une expérience connue, fondatrice pour tout un chacun ; elle est parfois le cadre où Dieu se révèle comme le premier Envoyeur, le guide, celui qui trace le sentier de l'homme envoyé et détourné du chemin initialement prévu.

Quand Jésus dit qu'il est le Fils envoyé par son Père, et demande qu'on le suive car il sait quels chemins prendre, à tel point qu'il est lui-même chemin (Jn 14, 6), il s'inscrit dans ces vieilles histoires fondatrices. Il « profite » en quelque manière de toute l'épaisseur humaine qu'elles ont acquise et en révèle plus rapidement, plus immédiatement, l'architecture divine qui les structure.

### **Trois jours de marche et un repas**

Le délai de trois jours pendant lequel Saül et son compagnon cherchent les ânesses sans les trouver mérite d'être remarqué. C'est un laps de temps très biblique, parce que c'est un rythme très humain : un jour pour entrer dans la quête, un jour pour s'y donner à plein, un jour pour conclure. Saül perdu et retrouvé pendant un triduum. Il n'en faut pas plus pour que la nouveauté latente se révèle, que le véritable Père qui conduit un homme soit perçu.

Jésus à douze ans, selon Luc, est ainsi perdu et retrouvé le temps de trois jours. Au terme de cette période, Joseph et Marie le trouvent au temple : « Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? » (Lc 2, 49). C'est pendant trois jours encore qu'il disparaîtra au tombeau pour en surgir vivant. Que ce soit à douze ans ou une vingtaine d'années plus tard, trois jours marquent le temps de tous les grands changements.

Pendant ces trois jours, Saül marche en compagnie de son serviteur. Ces deux hommes en marche sur la route s'arrêteront au soir du troisième jour chez le prophète Samuel. Aussitôt le prophète les emmène dans une « hôtellerie » participer à un repas. De deux marcheurs qu'ils étaient, ils se retrouvent donc trois attablés dans une salle commune, à l'heure où le jour baisse et déjà le soir tombe.

L'hospitalité offerte aux voyageurs par le prophète est là encore une scène-type souvent reprise dans la Bible afin d'en explorer toute la portée. Elle fournit bien sûr la trame de l'épisode des pèlerins d'Emmaüs en Lc 24, ces deux pèlerins qui marchaient le *troisième jour* après la mort de Jésus.

La première démarche « sociale » de Saül qui sera oint le lendemain, c'est donc un repas convivial. Cela mérite encore d'être retenu quand on veut savoir où se trouvent les messies et dans quel genre de circonstances les trouver. Que ce soit en 1 S 9 ou en Lc 24, la scène se resserre en une même configuration : trois hommes sont attablés et l'un d'entre eux est le messie. Dans le cas de Saül, il ignore que c'est lui ! À la fin de l'évangile, ce sont ses deux randonneurs qui ignorent qu'ils sont avec le messie.

C'est aussi une scène de repas qui inaugure l'histoire de David à Bethléem : « Nous ne nous mettrons pas à table avant qu'il (= le dernier fils, David) ne soit venu ici », dit Samuel au vieux Jessé.

### *Le parcours victorieux des chemins frayés*

Il semble que Luc tout particulièrement, dans les débuts de son évangile, reprenne un grand nombre de ces éléments pour situer Jésus dans une réalité messianique que l'Ancien Testament a longuement disposée.

Luc entrelace les éléments qui rappellent les débuts et de Saül et de David. C'est à Bethléem que Jésus naît, la cité de David.

L'arrivée dans la bourgade de Joseph et de sa femme enceinte est marquée par une phrase bien connue : « Il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie ». Cette expression, au commencement de l'histoire de Jésus, est reprise de 1 S 9 où elle marque les débuts conviviaux de Saül. Samuel entraîne en effet Saül et son serviteur et les installe dans la salle commune de la cité car « il y avait de la place pour eux à l'hôtellerie ».

L'arrivée de Jésus se fait bien dans les termes selon lesquels un messie survient : se pose immédiatement la question de son logement parmi les hommes. La situation est donc bien identique, même si les réponses diffèrent. Dans un cas, Saül est immédiatement logé et nourri. Dans l'autre, les parents ne trouvent pas la place dans le lieu attitré.

Qu'à cela ne tienne, ils s'installeront dans un logement de fortune ; mais Jésus devenu grand trouvera lui-même l'hôtellerie qu'il n'a pu avoir à ses débuts. Au moment où la Pâque va être célébrée et où Jésus entrera dans sa passion, il envoie deux disciples trouver et préparer une hôtellerie. Le mot grec qui désigne ce lieu est *kataluma* : il n'est employé que deux fois en Luc : pour la naissance à Bethléem (« pas de place au *kataluma* », Lc 2, 7) et pour le dernier repas (« Où est le *kataluma* où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ? », Lc 22, 11). Ce mot est aussi présent en 1 S 9, 22, dans la Septante, pour désigner le bâtiment où Saül est d'emblée convié.

Ainsi Jésus accomplit-il l'Écriture en cela aussi. Dès sa naissance, la question a été posée : peut-il loger dans une hôtellerie ? Il faut attendre son âge adulte pour qu'il y soit reçu, bien plus, qu'il en dispose avec autorité : c'est lui qui y invite ses disciples.

L'hôtellerie était pour Saül le premier lieu d'un repas en commun. Il est pour Jésus le dernier lieu du dîner de Pâque avec ses amis. À Saül on apporta un mystérieux morceau de chair mis de côté dès avant sa venue. Jésus y présentera le pain comme sa propre chair, préparée pour les siens.

En Luc, les préparatifs du repas pascal reprennent bien des motifs de 1 S 9, tout en faisant « tourner les rôles » : jadis, ce furent deux hommes sur la route (un serviteur et Saül envoyé par son père) qui parvinrent finalement le troisième jour en une hôtellerie. Dans le récit du dernier repas, c'est Jésus, envoyé par son Père, qui envoie deux disciples sur la route afin qu'ils préparent le lieu et le repas. Cela se fera rapidement car Jésus a « retenu » la salle. Aussi les trois jours mentionnés dans l'histoire de Saül

ne redeviennent pas pour Jésus une période de recherche infructueuse ; au contraire, il utilise ce triduum pour traverser la souffrance et la mort et resurgir vivant.

### *L'accomplissement dans tous ses états*

Ainsi l'évangile de Luc agence-t-il des faits connus depuis longtemps pour cerner la personne de Jésus et en manifester la plénitude messianique. Jésus naît dans le lieu où David est né : Bethléem. Nous verrons que ce lieu n'est pas sans rapport avec Saül : dès qu'il est oint, Saül se rend en effet – c'est notre prochaine enquête – au tombeau de Rachel, sis à Bethléem-Éphrata (1 S 10, 2). Ses débuts ressemblent aux débuts de Saül, marqués par cet accueil, effectif ou non, dans une hôtellerie. En envoyant, bien des années plus tard, deux disciples préparer une salle pour le repas pascal, Jésus porte à leur accomplissement des situations inaugurées dans l'Ancien Testament ; mais en outre, il accomplit sa propre vie : le lieu qui lui a été refusé à sa naissance, il va un jour lui-même le trouver, y dépêcher ses amis et les y inviter lors du repas de la Pâque.

Si le messie Jésus récapitule toute réalité en sa personne, il préserve cependant le mouvement que nous évoquions dans l'étude précédente : la plénitude de réalité, de vérité qui l'habite se déverse sur d'autres autour de lui. Jésus envoie deux disciples pour trouver et apprêter une hôtellerie : il les engage dans une expérience de messie, il les lance sur une route pour qu'ils constatent personnellement ce que d'autres ont pu constater avant eux en vivant une situation identique : c'est Dieu qui en fait a envoyé, c'est Dieu comme sauveur qui est découvert. Jésus fait participer les siens à sa réalité messianique.

Cela est vrai dès le début de l'histoire de Jésus. La mention de l'hôtellerie qui n'a plus de place, en Lc 2, 7, reprend la question du logement qui s'était posée pour Saül en 1 S 9, 22. Le texte de Luc continue la réappropriation méthodique des débuts de Saül par la suite.

Après le repas et la nuit chez Samuel, Saül reçoit l'onction le lendemain matin. Samuel lui indique alors quel chemin il prendra au retour ; il lui annonce qu'il fera trois rencontres au long de l'itinéraire du retour. Le fait que ces trois rencontres auront effec-

tivement lieu sera pour Saül un signe qu'il n'a pas rêvé : « Voici pour toi le signe que le Seigneur t'a oint sur son héritage comme chef : quand tu t'éloigneras de moi aujourd'hui, tu trouveras... » (1 S 10, 1), dit Samuel au jeune homme, avant de décrire ceux que, à trois reprises, Saül « trouvera ».

Ce sont précisément les mots employés par l'ange qui annonce aux bergers des environs de Bethléem qu'un sauveur leur est né : « Aujourd'hui a été enfanté pour vous un sauveur qui est le Christ Seigneur dans la cité de David ; et voici pour vous le signe : vous trouverez... » (Lc 2, 11-12).

Les débuts d'un messie sont marqués par un signe, évoqué par un messenger de Dieu (prophète ou ange). Et puisque les rôles tournent, dans un cas le signe s'adresse au messie lui-même qui a besoin d'être rassuré et conforté sur sa nouvelle identité, dans l'autre il s'adresse à des hommes qui iront vérifier le signe et ce qu'il signifie.

Dans les deux cas, la mise en route de ceux à qui le signe est donné fait entrer dans le mystère même qui leur est révélé. L'ange ou le prophète ne sont pas les détenteurs d'un secret qu'ils acceptent de divulguer ; ils envoient sur la route ceux à qui ils s'adressent afin qu'ils pénètrent eux-mêmes dans ce qui leur est dévoilé, qu'ils en soient les acteurs consentants puisqu'aussi bien la révélation est « pour eux ».

Ce qu'un messie a fait jadis (parcourir un itinéraire sur la parole d'un homme de Dieu), des bergers le feront sur la parole d'un ange de Dieu. Deux hommes courant au tombeau du messie le feront encore sur la parole d'une femme. Les chemins du messie sont les chemins des hommes, les situations vécues par l'un sont destinées à être vécues par d'autres. La réalité messianique n'est pas un apanage : c'est un espace ouvert où tous peuvent s'engouffrer à la suite du premier et y trouver une place.

### *Premier itinéraire après l'onction*

Écoutons donc Samuel annonçant à Saül les trois rencontres qu'il fera dans la journée.

Deux hommes auprès d'un tombeau ; puis trois hommes porteurs de pain, de vin, d'animaux de sacrifice et qui, dans l'ambiance sacrificielle d'un pèlerinage à Béthel, partagent le

pain ; enfin l'esprit du Seigneur qui descend, dans un contexte où Israélites et étrangers philistins sont mélangés.

Il n'est pas nécessaire de prendre beaucoup de précautions de méthode pour faire le rapprochement qui vient à l'idée : les deux, anges ou hommes, accourus auprès du tombeau de la résurrection ; le dernier repas du Christ : dans l'ambiance sacrificielle de la Pâque, le pain et le vin sont partagés aux disciples comme corps et sang de Jésus ; enfin l'Esprit exhalé par le Christ (Jn 20, 22-23) ou descendu au milieu d'un grand concours de peuples (Ac 2, 1-13).

L'ordre n'est pas exactement le même dans les deux cas : c'est, dans le Nouveau Testament, le partage du pain qui vient en premier. Mais les trois étapes importantes sont bien là ; elles viennent d'ailleurs, à mon avis, de plus loin que l'histoire de Saül.

Saül en effet est envoyé d'abord près du tombeau de Rachel à laquelle nous consacrerons une étude tant sa haute figure a d'importance pour l'Ancien et pour le Nouveau Testament et permet d'éclairer les récits de résurrection.

Le monument de Rachel nous renvoie en Gn 35 qui évoque la mort de la matriarche. Or cette mort est une étape de tout un itinéraire accompli par Jacob, son époux, qui revient au pays avec toute sa famille.

Jacob, après bien des années d'absence de la terre promise, est donc de retour. Dieu l'envoie d'abord à Béthel, le vieux sanctuaire près duquel Abraham le premier construisit un autel (Gn 12, 8). C'est là que Dieu lui annonce que « des rois sortiront de (ses) reins » (Gn 35, 11). Jacob élève une stèle comme il l'avait fait dans le même lieu alors qu'il quittait sa terre longtemps auparavant (Gn 28, 18). Il renouvelle le geste qu'il avait fait alors : il verse de l'huile sur la pierre qu'il vient de dresser (Gn 35, 14). Puis il part de Béthel et sur la route, non loin de Bethléem-Éphratah, son épouse Rachel est saisie par les douleurs de l'enfantement. Elle accouche avec difficulté d'un garçon, Benjamin, tout en se mourant. Le souffle qu'elle exhale, c'est à la fois la halètement de la femme en travail et les derniers soupirs de la femme en agonie. Jacob élève alors une stèle sur son tombeau afin de rappeler cet événement tout à la fois heureux et funeste, ce côtoiement de la mort et de la vie.

Dans cet antique itinéraire du patriarche, on trouve donc la mention d'un pèlerinage à Béthel, l'annonce des rois à venir, l'onction (donnée là à une pierre), le souffle échappé à Rachel, le tombeau de la matriarche. Ce sont autant d'éléments, dans un

ordre quelque peu différent, qui jalonnent le premier parcours de Saül devenu messie.

Après son onction (et cette fois c'est bien un homme qui la reçoit), Saül qui sera le premier roi d'Israël, part au tombeau de Rachel qui est aussi le lieu de naissance de son ancêtre Benjamin ; il rencontre ensuite des hommes en route pour Béthel où ils vont sacrifier ; enfin un souffle venu d'en haut tombe sur lui. Que le souffle de Rachel puisse être rapproché du souffle divin qui fond sur Saül peut paraître hasardeux : nous verrons en étudiant l'épisode de la mort de Rachel qu'il semble avoir impressionné tel évangéliste pour qui le souffle exhalé de Jésus en croix semble être une réactualisation de cette expiration de mort et de vie. Quant au pain donné par les trois pèlerins à Saül, est-il possible d'en voir une annonce dans le nom même de Bethléem, la Maison du Pain, bourgade auprès de laquelle Rachel s'éteint ? Le rapprochement n'est pas purement formel ; Bethléem, c'est une cité où le pain vint à manquer chez les ancêtres de David, comme le *Livre de Ruth* le raconte<sup>2</sup>.

### *Le parcours comme pédagogie*

L'humble périple de Saül retrouve donc l'itinéraire que fit son ancêtre Jacob. Ce ne sont pas les circonstances des itinéraires ni leur ampleur géographique qui les rendent intéressants et propices à la découverte de Dieu. C'est le fait que Dieu lui-même les dessine peu à peu et y donne à voir quelque chose de lui-même. C'est encore d'accepter de faire ce chemin sous la conduite de Dieu, quel que soit le parcours, petit ou grand, et de découvrir dans le corps, par le corps mis en marche, la compagnie de Dieu qui guide et marche lui aussi.

Les trois rencontres qui scandent le parcours de Saül manifestent des lieux-clés dans lesquels le messie aura à vivre sa vie avec Dieu.

### **Partir sur la parole d'un autre**

Le fait de partir sur la parole d'un homme de Dieu, c'est d'abord une manière d'apprendre que le messie n'est pas là pour

« tenir » quoi que ce soit. Il n'est pas l'organisateur d'une institution, le gardien de rouages politiques ou religieux. Il est un pèlerin qui va où Dieu le mène. Saül reniera bientôt cette attitude de fond ; on le verra pétrifié dans l'attentisme, incapable d'aller et de venir, de prendre des décisions inspirées par Dieu pour que les choses bougent. Il n'empêche que ses premiers pas aident à comprendre d'emblée que le messie est un homme qui circule au rythme de Dieu. Jésus sera un continuel marcheur qui invite à la marche : « marcher à sa suite », telle sera le leitmotiv donné aux disciples. Lors de sa résurrection, il remet ses disciples au seuil de cette vieille expérience : accepter de partir sur la parole d'un témoin informé par Dieu. Les femmes venues au tombeau rencontrent un ange qui leur parle de la Galilée comme lieu de rendez-vous pour les disciples ; puis elles rencontrent Jésus lui-même, « venant à leur rencontre » (Mt 28, 9) ; il les envoie annoncer ce rendez-vous galiléen aux Onze qui ne bougeaient plus. Les disciples consentent, certains en traînant les pieds, à partir pour la Galilée.

### Trois étapes

La première étape de l'itinéraire de Saül est extraordinaire : le tombeau de Rachel, le lieu où Benjamin, le dernier fils de Jacob, fut tiré de la mort (1 S 10, 2). Il me semble que l'on pourrait lire cette première halte du premier messie comme l'inauguration d'une immense histoire qui se clôturerait par les récits de la résurrection du dernier messie : le tombeau d'où la vie est sortie, de manière définitive, où le Fils a été tiré par son Père. C'est la fin d'un itinéraire commencé avec les premiers pas de Saül.

Benjamin, c'est l'ancêtre de Saül. La royauté messianique commence donc par un pèlerinage : que l'Oint de YHWH aille méditer sur ses origines. Qui a donné la vie envers et contre tout ? C'est Dieu qui a rendu féconde la stérile Rachel et puis a donné un fils à celle qui se mourait et qui le lui avait demandé, alors même que la mort semblait dominer.

Décidément oui, les messies, on les trouve au tombeau, ce lieu qui pose fondamentalement la question : Dieu donne-t-il la vie ou non ?

La vie vient de Dieu, c'est lui qui la donne et il ne donne que la vie. C'est ce que les autres rencontres vont aussi montrer. Les trois hommes qui montent à Béthel portant les nourritures destinées à être offertes à Dieu partagent le pain : une part prélevée sur les biens réservés à Dieu sera offerte au messie Saül. Son pain est le pain de Dieu, donné à lui comme viatique. Ensuite, l'esprit du Seigneur fondra sur lui, une fois parvenu à Guibéah. Les hommes peuvent donc être des relais des dons venus de Dieu (les trois pèlerins de Béthel offrent un peu du pain de Dieu) ; mais ces dons viennent aussi directement d'en haut : l'esprit de YHWH descend sur Saül et le transforme.

Échapper à la mort, recevoir son pain, voir reposer sur soi l'esprit qui vient d'en haut, ce sont là autant d'expériences de messie qui sont dignes d'être notées et méditées.

### **Un parcours « personnalisé »**

Et ce ne sont pas là uniquement les étapes d'un itinéraire « standard » dans lequel Saül serait pris à son corps défendant. C'est un parcours qui, à la fois, dépasse la seule personne de Saül (en le faisant rejoindre par exemple l'antique itinéraire de Jacob) et s'adapte à lui, à son histoire.

Ces trois rencontres sur le chemin du retour sont comme trois réponses « en plein » à trois manques vécus les jours précédents par le jeune homme. Saül cheminait sur les routes avec son serviteur, envoyé par son père. Voici qu'il va rencontrer après l'onction deux hommes sur la route, mentionnant les ânesses retrouvées et le père alarmé. Saül remarquait la veille qu'il n'avait plus de pain dans sa besace. Un des trois hommes qu'il croisera ensuite lui donnera du pain. Saül, sur le conseil de son serviteur, bifurqua vers Samuel, le prophète, afin d'avoir des éclaircissements sur son voyage. C'est en rencontrant une bande de prophètes que l'esprit du Seigneur tombera sur lui.

Ainsi les jours de quête vide, de cheminement banal, reçoivent-ils leur sens par les rencontres du retour. Ils sont manifestés comme des jours d'attente cachée, de préparation souterraine, que Dieu habitait déjà, dans lesquels il était aussi à l'œuvre.

De sa naissance à sa résurrection, Jésus suivra de pareils parcours – nous l'avons déjà évoqué. Il met semblablement ses amis

sur les routes afin qu'ils découvrent quels chemins prend la vie qui vient d'en haut.

Je pense en particulier à tout ce qui concerne les allées et venues de la passion à l'ascension. Nous avons vu que Jésus envoyait, selon Luc, deux disciples afin qu'ils trouvent l'hôtellerie de la Pâque et qu'ils l'apprêtent, reprenant ainsi la situation initiale du premier messie.

On pourrait longuement étudier un envoi du même genre selon Mt 21, 1-11 : avant d'entrer à Jérusalem, Jésus envoie deux disciples trouver une ânesse et son ânon. Que le messie cherche une ânesse, on le sait depuis l'origine ! Ce qui change cette fois, c'est qu'il sait où elle se trouve et qu'il délègue deux envoyés, en une quête toute « messianique ». L'ânesse renvoie à Saül (le messie Jésus a enfin trouvé l'animal qu'il lui faut) ; l'ânon renvoie à David : c'est en effet sur la tribu de Juda dont David sortira que Jacob prononça une bénédiction messianique comportant ce verset énigmatique : « (Juda) lie à la vigne son ânon, au cep le petit de son ânesse » (Gn 49, 11). Jésus récapitule donc très concrètement des « marques » attachées respectivement aux deux premiers messies. De plus, son entrée à Jérusalem avec l'ânesse et son petit est évoquée comme celle de Salomon, fils de David, qui entra dans la cité sainte après son onction (1 R 1, 38-40).

Les parcours du messie et des siens ont donc cette signification parmi d'autres de retrouver au fil des chemins parcourus tout ce qui a contribué à définir le messie, à lui donner figure humaine. Le déploiement dans l'espace permet de récapituler le temps.

### *Suivre son parcours : « ma vie, nul ne la prend »*

On pourrait étudier longuement tous les parcours de Jésus pendant sa passion, et en eux-mêmes et dans la lumière des parcours de l'Ancien Testament : arrestation à Gethsémani, allées et venues devant Pilate et le grand-prêtre, montée au calvaire en compagnie de Simon de Cyrène.

Tous ces déplacements, même ceux qu'il est contraint de faire pour des raisons qui ne dépendent pas de lui, regorgent de sens. Bien plus : plus Jésus semble traîné de-ci de-là, plus la vérité messianique qu'il porte apparaît. Le messie, on le sait depuis toujours, se révèle dans des itinéraires. Ses périples, fussent-ils contingents

et sans résultat comme la marche de Saül poursuivant un troupeau, sont en fait conduits, et finalement tous les lieux qu'il foule, même dans la plus complète déréliction, sont autant de théâtres de sa manifestation de plus en plus achevée.

Même quand Jésus est prisonnier, ses itinéraires sont parlants, cohérents. Personne n'arrive finalement à le déposséder de ce qu'il a à dire et à donner. « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne de moi-même » (Jn 10, 18).

#### NOTES

1. Je me permets de renvoyer à mon petit livre : *Saül, le fils envoyé par son père. Lecture de l'S 9*, Lumen Vitae, 1999.
2. Selon la Septante, le *Livre de Ruth* suit immédiatement le *Livre des Juges* (Ruth situe son action au temps des Juges ; cf Rt 1, 1) et précède les *Livres de Samuel*.

#### IV. LE RETOUR VERS LE PÈRE

## Saül et les figures paternelles

### *Où est passé le père de Saül ?*

Saül est envoyé par Quish son père, le Benjaminite, pour retrouver les ânesses enfuies. L'envoi se fait brièvement : « Prends avec toi un des serviteurs et en route ! va à la recherche des ânesses » (1 S 9, 3). Cela laisse attendre un dénouement : qu'est-ce que Saül ramènera à son père ? On attend d'autant plus le retour chez Quish que Saül, d'abord bredouille, rapporte en fait bien plus qu'un troupeau : il revient avec l'onction qui le fait roi d'Israël.

Sans cesse durant le périple le retour chez Quish est évoqué. « Viens, retournons, de peur que mon père cesse de penser aux ânesses et s'inquiète de nous », dit Saül au serviteur qui l'accompagne (1 S 9, 5). Dès que Samuel est abordé par Saül, il informe le jeune homme que les ânesses sont retrouvées, puis que Saül a quelque chose à espérer d'important : « Et pour qui est tout ce qu'il y a de précieux en Israël ? N'est-ce pas pour toi et la maison de ton père ? » (1 S 9, 20). La rencontre avec Samuel est donc une étape avant le retour dans cette maison du père qui a tant à attendre, selon le mot du prophète. Par deux fois, celui-ci rassure Saül : « Je te laisserai partir au matin », « lève-toi que je te laisse partir » (1 S 9, 19, 26).

Ce retour vers le père, Samuel le balise juste après avoir donné l'onction à Saül. Aux dires de Samuel, la première rencontre en repartant que fera Saül sera celle de deux hommes.

→ SUITE PAGE 297



## *1 Samuel 9, 1-6*

### **Saül et les ânesses de son père**

<sup>1</sup> Il y avait un homme de Benjamin qui s'appelait Qish, fils d'Abiel, fils de Çeror, fils de Bekorat, fils d'Aphiah, fils d'un Benjaminite, un homme vaillant. <sup>2</sup> Il avait un fils nommé Saül, homme jeune et beau. Nul parmi les Israélites n'était plus beau que lui : de l'épaule et au-dessus, il dépassait tout le peuple.

<sup>3</sup> Les ânesses appartenant à Qish, père de Saül, s'étant égarées, Qish dit à son fils Saül : « Prends avec toi l'un des jeunes gens. Lève-toi, pars à la recherche des ânesses. » <sup>4</sup> Il traversa la montagne d'Ephraïm, il traversa le pays de Shalisha sans rien trouver ; il traversa le pays de Shaalim et elles n'y étaient pas ; il traversa le pays de Benjamin sans rien trouver. <sup>5</sup> Lorsqu'ils furent arrivés au pays de Çuph, Saül dit au jeune homme qui était avec lui : « Allons ! Retournons, de peur que mon père cesse de penser aux ânesses et qu'il ne s'inquiète pour nous. » <sup>6</sup> Mais celui-ci lui répondit : « Voici qu'un homme de Dieu se trouve dans cette ville. C'est un homme réputé : tout ce qu'il dit arrive sûrement. Allons-y donc, peut-être nous renseignera-t-il sur le voyage que nous avons entrepris. »

près du tombeau de Rachel, qui diront au messie fraîchement oint : « Elles sont retrouvées les ânesses que tu étais allé chercher, et voici que ton père, laissant de côté l'affaire des ânesses, s'inquiète pour vous en disant : Que dois-je faire pour mon fils ? » (1 S 10, 2).

Bref, on est informé régulièrement sur le compte des animaux naguère perdus : ils sont retrouvés ! On pourrait donc croire qu'à plus forte raison on sera renseigné sur les retrouvailles du père et du fils. Nous attendons la scène ; nous imaginons le vieux père passant de l'angoisse de l'attente à la stupéfaction de la nouvelle dont son fils est porteur. Mais nous n'avons rien.

Saül rentre indubitablement dans les lieux d'où il est parti et où il est connu. Mais de son père Quish, pas un mot ! On pourrait dire que cela n'a aucune importance après tout. Mais encore une fois : le dossier des ânesses, bien moins important que les retrouvailles du père et du fils, est, lui, constamment suivi. Et puis, n'est-ce pas la maison de Quish qui doit bénéficier de ce qui arrive à Saül ?

Où Quish est-il passé ?

## Les figures paternelles

Lors de la rencontre avec Samuel, une chose est devenue claire : ce n'est pas le seul Quish qui a envoyé son fils. Dieu, la veille de l'arrivée de Saül, avait averti son prophète : « Demain, à la même heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin ; tu l'oindras... » (1 S 9, 16). Le véritable « envoyeur » est donc Dieu dont Quish a été l'image, la figure ici-bas. Dieu est-il un père qui envoie son fils le messie ? Ce serait beaucoup dire, au tout début de cette histoire, et il convient d'être prudent. Pourtant...

Le prophète Samuel lui-même est un autre relais de la figure paternelle. Saül voulait rentrer chez son père après trois jours de recherches : au lieu de revenir le dernier soir chez Quish, il se retrouve chez Samuel qui le traite avec une autorité toute paternelle, et par ses paroles directives et par le souci du gîte et du couvert. Samuel souligne bien aussi qu'il *enverra* Saül (ce que les traductions rendent par : « je te laisserai partir »).

→ SUITE PAGE 299



## 2 Samuel 19, 9-15

### Retour de David

<sup>9</sup> Le roi se leva et vint s'asseoir à la porte. On l'annonça à toute l'armée : « Voici, dit-on, que le roi est assis à la porte », et toute l'armée se rendit devant le roi. Israël s'était enfui chacun à ses tentes.

<sup>10</sup> Dans toutes les tribus d'Israël, tout le peuple discutait. On disait : « C'est le roi qui nous a délivrés de la main de nos ennemis, c'est lui qui nous a sauvés de la main des Philistins, et maintenant il a dû s'enfuir du pays, loin d'Absalom. <sup>11</sup> Quant à Absalom que nous avions oint pour qu'il régnât sur nous, il est mort dans la bataille. Qu'attendez-vous donc pour faire revenir le roi ?

<sup>12</sup> De son côté le roi David envoya dire aux prêtres Sadoq et Ebyatar : « Parlez ainsi aux anciens de Juda : "Pourquoi seriez-vous les derniers à faire revenir le roi à la maison ? La parole de tout Israël est partout revenue au roi. <sup>13</sup> Vous êtes mes frères. Mes os et ma chair c'est vous. Pourquoi seriez-vous les derniers à faire revenir le roi ?"

<sup>14</sup> Et vous direz à Amasa : "N'es-tu pas mes os et ma chair ? Que Dieu me fasse ce mal et qu'il ajoute cet autre si tu n'es pas chef de l'armée en ma présence pour toujours à la place de Joab" » <sup>15</sup> Il rallia ainsi le cœur de tous les hommes de Juda comme d'un seul homme et ils envoyèrent dire au roi : « Reviens, toi et tous tes serviteurs. »

Ils sont donc trois, ceux qui envoient le jeune homme : le père Quish, Dieu lui-même qui en fait conduisait son oint depuis le début, et Samuel.

La figure paternelle se diffracte en plusieurs figures, en plusieurs registres. Saül est comme détaché du seul enracinement généalogique. Il semble désormais avoir sur terre comme au ciel d'autres « patrons » que le vieux Benjaminite possesseur d'ânesses.

### « Qui est son père ? »

Quand Saül revient dans les endroits où il est connu, il rencontre, comme Samuel le lui avait annoncé, une bande de prophètes. Alors, l'esprit du Seigneur fond sur lui et il prophétise avec eux. « Saül est-il parmi les prophètes ? » se demandent avec étonnement les gens du cru ? Et l'un d'eux ajoute dans la foule : « Mais qui est son père ? » (1 S 10, 12). On notera qu'en cet endroit la Septante fait dire au demandeur : « Mais qui est son père ? ». La question se pose en effet : tout le monde reconnaît bien en Saül le « fils de Quish » (1 S 10, 11). Pourtant, quelque chose semble s'être passé qui le rend différent.

Samuel l'avait spécifié au jeune homme : « Tu seras changé en un autre homme » (1 S 10, 6). Et de fait, immédiatement après avoir quitté Samuel, « Dieu lui changea le cœur » (1 S 10, 9). C'est sans doute ce changement qui lui fait recevoir l'esprit de YHWH et, de manière inaccoutumée, le rend capable de prophétiser avec les prophètes.

La question est donc pertinente : qui est son père ? D'où tire-t-il cette vie nouvelle qui semble se manifester dans ces agissements inhabituels ?

### « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? »

Jésus, au tout début de sa « carrière », revient dans la bourgade de son enfance, Nazareth. Il s'est absenté quelque temps : il a rencontré Jean au bord du Jourdain qui l'a baptisé ; il a passé quarante jours au désert ; il a commencé à enseigner dans les synagogues de sa région, la Galilée.

Voici donc de retour l'enfant du pays. Il assiste au service religieux et fait la lecture ; il s'agit d'un passage d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré par l'onction » etc. Et puis, en guise de sermon, il dit aux assistants : « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture » (Lc 4, 21). Aussitôt, on s'interroge : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » (Lc 4, 22). Le messie qui revient au village, c'est celui que l'on a toujours connu et qui pourtant semble désormais appartenir à un autre monde, vivre d'une autre vie.

Ce que Jésus fait et dit l'arrache aux repères du lignage, au seul enchaînement des générations humaines. Cela pose d'autant plus concrètement la question de son origine. Si c'est le père qui donne la vie, d'où vient donc cette vie qu'il porte et qu'il fait bientôt couler sur d'autres par ses paroles et par ses actes ? Les vieilles histoires de messies dont nous avons donné un exemple (Saül parti et revenu au pays) sont reprises afin d'explorer définitivement de quoi elles étaient porteuses : l'interrogation sur le vrai père du messie. Le messie a d'ailleurs pour rôle de poser plus fondamentalement, plus universellement, la question : qui est le père de l'homme ? D'où vient originellement la vie pour l'homme ? Le Fils de l'Homme rappelle qu'il s'inscrit dans les générations humaines pour redire qu'un fils d'Adam est un fils de Dieu (Lc 3, 38).

## **Retour au père par le tombeau**

Retrouvons notre Saül. Saül ne va pas poursuivre dans la voie commencée. Celui qu'il est au fond va peu à peu apparaître : un homme qui pense tirer sa vie plutôt du monde que de Dieu. Saül préfère « écouter la voix du peuple » (I S 15, 24) que la voix du Seigneur. L'esprit du Seigneur se retire de Saül alors qu'il a investi le jeune David. Saül va s'enfoncer dans une sorte de folie meurtrière contre David.

Finalement Saül mourra sur le champ de bataille, transpercé par sa propre épée. C'est alors que les habitants de Yabèsh, qu'il a jadis sauvés de leurs ennemis, prennent son corps et l'inhument dans leur cité. Bien des années plus tard, marqué par l'initiative de Riçpa (sur laquelle nous nous arrêterons bientôt), David fait exhumer le corps de Saül et celui de Jonathan son fils et les

enterre à nouveau, en compagnie d'autres descendants de Saül exécutés, dans la tombe de Quish.

Voilà le retour vers le Père, tant annoncé d'abord et jamais réalisé. C'est par le tombeau que Saül rejoint son père, bien des années après son trépas. Le messie Saül, sorti d'un premier tombeau, rejoint son père. Cette image mérite de nous habiter.

Certes, tout cela se passe dans le monde de la mort. Saül n'est retiré d'un sépulcre que pour entrer dans un autre. Il n'empêche : un geste est posé.

Jésus en sa mort et sa résurrection vient réinvestir ces gestes prophétiques. Mais cette fois, c'est pour tout convertir en vie. Il sort vivant de la tombe et part vivant vers son Père, le maître de la vie. Comme nous l'avons dit : c'est la présence d'une femme, Marie de Magdala, et la présence plus cachée de bien d'autres femmes (celles qui dans l'Ancien Testament ont travaillé à la vie) qui témoignent que Jésus est bien le Fils de l'Homme vivant.

Le tombeau n'est plus un lieu d'aboutissement où les fils rejoignent les pères indéfiniment, où les morts s'ajoutent aux morts. Une limite a été forcée ; une vérité s'est décidément manifestée : c'est du Père que viennent tous les vivants et c'est vers lui qu'ils retournent.

Le début du périple de Saül était à comprendre ainsi : le père qui l'avait en fait envoyé est Dieu ; c'est Dieu lui-même qui l'atteste à son prophète Samuel. La fin du trajet suggère donc cette question : celui qui a précédé et causé la mise en route du fils Saül, n'est-il pas aussi celui qui ultimement est le but de son trajet ?

Saül a déçu les attentes et sa vie fourvoyée fait davantage apparaître les limites de ce monde auquel il s'est restreint que l'ouverture à un autre Royaume vers lequel convergerait tout vivant. Cependant – et nous étudierons cela de plus près – plusieurs témoins de la vie autour de lui travaillent obscurément pour que les situations posées par Saül soient finalement investies par la vie.

### **Montée à Jérusalem et crucifixion : David et Absalom son fils (2 S 15-19)**

Selon 2 S 18, Absalom, le fils de David, meurt suspendu et transpercé dans un arbre ; après cet épisode, son père, le messie en titre, monte à Jérusalem pour reprendre possession de sa

royauté. Selon l'évangile, Jésus, le Fils de David, monte à Jérusalem ; au terme de ce périple, il sera crucifié. Les évangiles « réagencent » ces deux événements, centrés chacun sur la figure du père et du fils : Jésus se dirige vers la cité sainte comme David le fit, et il y meurt, comme Fils de David et « roi des Juifs » suspendu sur la croix.

Voilà un des exemples de restructuration dans le Nouveau Testament d'épisodes marquants des histoires messianiques. Ce n'est pas que les évangiles « bricolent » des éléments narratifs, les remplaçant à leur guise, pour prouver qu'ils s'inspirent de l'Ancien Testament coûte que coûte. Ils ne papillonnent pas de texte en texte, prenant ici ou là, sans ordre, ce qui leur agréé.

Dans la redistribution qu'ils opèrent, ils articulent autrement ce qui est déjà articulé dans l'Ancien Testament ; en l'occurrence ils inversent les séquences de la mort et de la montée dans la capitale. Ils organisent dans l'ordre de l'accomplissement ce qui a été vécu jadis dans le registre de la quête encore enténébrée, du projet inabouti, du désir mal situé.

Ils dévoilent ce faisant la convergence, dans la personne du Christ, des situations advenues. Jésus est bien ce fils de David que fut en son temps Absalom ; ce que l'on dit du physique d'Absalom, on peut le dire de Jésus dans sa chair : « De la plante des pieds jusqu'au sommet de sa tête, il n'y avait pas en lui de défaut » (2 S 14, 25). Mais à la différence d'Absalom, il n'est pas un fils révolté contre son père. Il obtient absolument ce qu'Absalom voulait obtenir : la royauté, mais pas comme le désirait le bouillant rebelle, au moyen d'une radicale désobéissance.

Bien au contraire, c'est par une totale réception de la vie du Père qu'il montre d'où vient la vie ; il est, comme le disent les *Actes des Apôtres*, « le Prince de la vie »<sup>1</sup>. Il s'est donc coulé dans la forme vide laissée par Absalom : le fils qui voulait être roi, mais en modifiant la tournure d'ensemble. Les choses sont bel et bien tournées différemment ; au sens propre, elles sont converties : le Fils ne s'empare pas de l'héritage contre le Père ; il hérite glorieusement.

Manifestant cette nouvelle version ou conversion des faits, Jésus peut reprendre les formes mêmes de la mort d'Absalom : le bois où il est transpercé. Mais c'est maintenant pour en faire un signe de victoire<sup>2</sup>. L'arbre de la croix n'est pas le symbole menaçant d'une histoire qui se termine par le châtement d'un coupable ; ce bois montre très concrètement que le monde ne donne pas la vie, qu'il est même en dernier ressort meurtrier, et que, si la vie appa-

raît encore, c'est qu'elle vient d'ailleurs. Jésus, le Fils crucifié, manifeste déjà la victoire de la vie qui vient d'en haut, là où, aux yeux des hommes, elle semble exténuée. L'héritage venu du Père devient visible quand toutes les formes mondaines ont sombré.

À la figure d'Absalom revisitée, l'évangile adjoint la figure de David. Si David s'enfuit de Jérusalem pour y revenir une fois son fils mort afin d'y retrouver son trône, Jésus, lui, monte d'emblée vers Jérusalem. Il va directement prendre possession de son trône qui est précisément cette croix royale.

Bien plus qu'un agencement *a posteriori* des matériaux de l'Ancien Testament, les textes évangéliques développent ce que les écrits d'autrefois portaient déjà. Quand David apprend qu'Absalom est mort, il clame : « Absalom, mon fils ! Que ne suis-je mort à ta place ! » (2 S 19, 1). Cette intuition prophétique de David, Jésus en montre toute la portée.

Jésus réunit en sa seule personne la figure du fils Absalom et le désir de son père David qui voudrait donner sa vie pour ce fils bien-aimé. Jésus arrache en quelque manière la situation jadis posée à un stérile dilemme : « Ah ! si Absalom avait été aussi bon que David. Ah ! si David avait pu prendre la place d'Absalom ».

Jésus ouvre l'impasse que cette situation avait créée. Il ne s'agit pas qu'un père prenne la place de son fils pour remédier à la mort par sa mort. Il n'est pas happé par l'appel de mort que le fils a déclenché. Mais David, fils de Jessé, et Absalom, fils de David, sont remis tous deux dans le Christ Jésus en position de fils : si la vie doit venir, elle ne viendra pas en se nourrissant d'une autre vie. Elle viendra du seul Père dont il s'agit désormais de faire mention, le seul Père qui réponde à ce nom : Celui qui donne la vie et qui n'a comme remède que la vie donnée.

L'itinéraire de Jésus à travers le pays vers Jérusalem, puis à travers la mort de la croix vers la vie du Père, c'est en fait le seul agencement possible des parcours commencés dans l'Ancien Testament. Tout y est déjà, mais dévoyé, imparfaitement investi par cette dynamique de vie que le Père fait déferler pour ses enfants.

## ***Retourner chez le Père***

Jésus, comme Saül, part du Père pour revenir chez le Père, parce que la seule réalité, la seule source possible est le Père. Si

les fils des hommes ne reviennent pas toujours chez leurs pères, c'est qu'ils découvrent en route qu'un autre Père les a envoyés, les a engendrés, sans que cela soit imputable « au sang ni à un vouloir de chair ni à un vouloir d'homme » (Jn 1, 13). C'est pourquoi bien des personnages de l'Ancien Testament renoncent au retour dans la maison familiale, puisqu'ils ont compris qu'ils ont ailleurs une autre parenté que celle avec laquelle ils ont vécu jusque-là, une autre patrie. Il ne s'agit donc pas de désertier les attaches familiales pour le plaisir, ou pour trouver au prix d'une rupture nette une autonomie sans cela refusée. Il s'agit tout au contraire de trouver sa véritable famille qui est Dieu et de la rejoindre.

#### NOTES

1. Voir Ac 3, 15 ; cf aussi Ac 5, 31 ; Hb 2, 10 ; 12, 2.

2. De même en Nb, les serpents du désert tuent les Israélites. C'est par une effigie de ce qui tue, le serpent de bronze, que ces mêmes fils d'Israël seront sauvés. La vie qui vient ne s'obtient pas par la fuite des formes mortifères ; ce serait donner valeur de norme à ces formes : « pour être sauvé, je fais l'inverse de ce qui est mal et meurtrier. C'est donc le mal qui me déterminerait ». Les formes mortes remplies de la vie d'en haut, voilà la victoire de la vie, qui ne craint aucune apparence, aucun lieu pour se donner.

## Trois femmes en travail

Je voudrais ici mettre les récits relatant la mort et la résurrection du Christ sous la lumière de textes et de personnages de l'Ancien Testament, que l'on n'invoque pas habituellement pour éclairer lesdits récits du Nouveau.

Dès que, en Israël, un homme reçoit l'onction royale, dès qu'il y a un messie, il est immédiatement envoyé près du tombeau de Rachel. Ce tombeau rappelle qu'un enfant est né quand sa mère se mourait, que la vie a été arrachée de la mort. C'est là d'abord, chez son aïeule Rachel, que Saül va méditer : auprès du tombeau qui donne la vie.

Qui est Rachel et que signifie l'épisode de sa mort féconde ? C'est ce que j'invite à contempler d'abord, en relisant quelques pages de la *Genèse*.

Rachel marque les premiers pas de Saül et forme comme un centre de gravité dans l'histoire du messie. De part et d'autre, deux femmes équilibrent de leur poids de gloire la gloire de cette matriarche. L'une de ces femmes est Anne, quelques années avant la naissance de Saül, au commencement des *Livres de Samuel* ; l'autre est Riçpa, la concubine de Saül, quelques années après la mort du roi, à la fin des *Livres de Samuel*.

Il y a là une structure puissante, destinée à manifester une cohérence inaperçue et pourtant essentielle : la victoire de la vie donnée par Dieu dans un monde déchiré qu'on pourrait croire livré à la mort.



## **Genèse 35, 16-20**

### **Naissance de Benjamin et mort de Rachel**

<sup>16</sup> Ils partirent de Béthel. Il restait un bout de chemin pour arriver à Ephrata quand Rachel accoucha. Ses couches furent pénibles <sup>17</sup> et, comme elle accouchait difficilement, la sage-femme lui dit : « Rasure-toi, c'est encore un fils que tu as ! » <sup>18</sup> Au moment de rendre l'âme, car elle se mourait, elle le nomma Ben-Oni, mais son père l'appela Benjamin. <sup>19</sup> Rachel mourut et fut enterrée sur le chemin d'Ephrata – c'est Bethléem. <sup>20</sup> Jacob dressa une stèle sur son tombeau ; c'est la stèle du tombeau de Rachel qui existe encore aujourd'hui.

Pourquoi mettre tout particulièrement en relief ces deux femmes aux côtés de Rachel ? C'est ce que nous verrons plus précisément dans les chapitres suivants. Disons dès maintenant que toutes deux accomplissent à leur manière ce que Rachel a inauguré : combattre pour la vie, démasquer le mensonge de la mort, faire entrer dans ce monde le Dieu fécond qui ramène des enfers.

Rachel, Anne, Riçpa, elles scandent l'histoire des deux premiers rois messies d'Israël et donnent à cette histoire son orientation : le messie qui se rend tout d'abord près d'une tombe est appelé à sortir de cette tombe avec une multitude de frères.

Dès lors que la présence de ces femmes peut être discernée dans les récits évangéliques centrés sur la croix et le tombeau de Jésus, ces textes apparaissent dans une incomparable densité. Jésus accomplit, tout particulièrement, ce pour quoi ces femmes ont vécu, œuvré et obscurément proclamé : la vie réclamée au tombeau, la gloire de la chair investie par Dieu.

## **1. Rachel :**

### **« Mort, où est-elle ta victoire ? »**

#### *La stérile qui enfante*

Le tombeau de Rachel est donc le premier lieu vers lequel Saül est envoyé après son onction. Arrêtons-nous un instant en ce lieu. Que s'y est-il passé ?

Rachel, on le sait, est une des deux épouses de Jacob, l'autre étant sa sœur Léa. Elle demeura longtemps stérile, alors que sa sœur était féconde. Un jour pourtant, « Dieu se souvint de Rachel, l'exauça et ouvrit son sein » (Gn 30, 22). C'est alors qu'elle conçoit et enfante un fils : Joseph. Ce nom même est un acte de foi : quelle que soit la « véritable » étymologie de Joseph, le texte biblique tire ce nom d'un souhait que fait Rachel dès la naissance du petit : « Que YHWH m'ajoute un autre fils ! » (Gn 30, 24). « Qu'il ajoute », cela se dit *yoseph* en hébreu, et cette forme verbale pleine d'espérance devient le nom du premier-né selon la chair de Rachel. Joseph manifeste donc l'attente d'un autre enfant.

On peut être étonné de l'audace de Rachel : après avoir tellement attendu un fils, pourquoi ne se satisfait-elle pas de celui qu'elle vient de mettre au monde ? Quelle est cette exigence nouvelle alors qu'elle pouvait s'estimer enfin comblée ?

En fait, pendant ses années de stérilité, Rachel a fait l'expérience de Dieu qui donne la fécondité. Ce qu'elle a compris de Dieu, c'est qu'il donne la vie et la redonne. Le don de Dieu est toujours supplémentaire, superlatif, sinon il n'est pas un don divin.

Rachel a trop longtemps veillé aux portes de la vie pour croire que la vie est parcimonieusement donnée. Avant de donner son nom à son premier-né, elle dit : « Dieu a enlevé mon opprobre » (Gn 30, 23). C'est exactement la phrase que reprendra Élisabeth dans le Nouveau Testament (Lc 1, 25). Élisabeth qu'on appelait la stérile eut un fils de son mari Zacharie, et ce fils fut appelé Jean. Or, en redisant les termes mêmes de Rachel : « Dieu a enlevé mon opprobre », Élisabeth nous remet aussi dans la logique divine dont Rachel témoignait. Si vraiment Dieu enlève la honte en donnant un fils contre toute espérance humaine, c'est donc qu'un autre fils est à attendre. En Luc, ce deuxième enfant sera Jésus, le fils de Marie. Les deux femmes, Élisabeth et sa cousine, collaborent ainsi à la profusion de vie donnée par Dieu.

Si Élisabeth se replace dans l'héritage spirituel de Rachel en prononçant à nouveau les mots de la matriarche, elle associe Marie à cet accomplissement en lui appliquant des termes qui furent dans la *Genèse* employés pour Rachel : « Béni le fruit de ton ventre » (Lc 1, 42). « Suis-je à la place de Dieu, disait Jacob à son épouse stérile, lui qui t'a refusé le fruit du ventre ? » (Gn 30, 2). C'était alors que Rachel se lamentait de sa stérilité. Jacob inaugurerait la belle expression « fruit du ventre ». Luc nous fait entrer dans ce mouvement de la vie venue de Dieu dont Rachel fut le témoin : les deux mères s'associent pour annoncer qu'un fils (Jean) en amène un autre (Jésus) et que le fruit du ventre est accordé parfaitement.

### ***La naissance de Benjamin : la vie hors du tombeau***

Rachel est donc la femme qui repousse les limites de la fécondité. Elle refuse de clore son attente sous prétexte qu'on pourrait l'estimer exaucée. La vie donnée ouvre à la vie encore à recevoir.

L'attente a creusé en elle une capacité, une contenance pour la vie ; elle n'est pas détachée des cycles biologiques, et pourtant une logique nouvelle s'est instaurée en elle : « Que YHWH m'ajoute un autre fils ! ».

Cet autre fils, elle l'aura. C'est Benjamin. La naissance de Joseph déclenche chez Jacob le désir de repartir dans son pays dont il est exilé depuis très longtemps : « Lors donc que Rachel eut enfanté Joseph, Jacob dit à Laban : Laisse-moi partir, que j'aille chez moi, dans mon pays » (Gn 30, 25). Et une fois arrivé enfin au pays où Dieu avait guidé Abraham et Isaac, le second fils réclamé par Rachel va naître. L'histoire personnelle de Rachel scande donc l'histoire plus vaste de la lignée d'Abraham : Joseph amène dans son sillage un autre fils, mais aussi la naissance de Joseph entraîne le départ vers la terre promise dont Benjamin sera le premier natif.

La fécondité de Rachel, déployée si tardivement, est liée au retour, à la terre abandonnée et retrouvée. Rachel, femme longtemps en jachère, et soudain en travail.

Après les péripéties du retour, Dieu envoie Jacob à Béthel : « Fais-y un autel au Dieu qui t'est apparu quand tu fuyais de devant Ésaü, ton frère » (Gn 35, 1). À Béthel, Dieu se montre à Jacob comme il s'était montré lors du départ du patriarche ; et à ce moment comme autrefois, Jacob élève une pierre dans ce lieu qu'il oint d'huile (Gn 35, 14).

De là, il part avec femmes et enfants vers le sud. C'est en chemin que Rachel enfantera son second fils.

## *La mort de Rachel*

On peut s'attrister à la lecture de ce passage qui évoque une situation hélas courante dans l'antiquité et aujourd'hui encore dans de nombreux pays : la mort de la femme en couches. Pourtant, cet enfant vivant laissé par la mère qui meurt est un testament signé Rachel : affirmer la vie, la vie donnée par Dieu, même quand la mort vous prend. Rachel qui donne la vie en se mourant porte à son extrême ce qu'elle a toujours connu dans sa chair : de son vivant, son corps stérile fut un tombeau vide que le Seigneur visita longuement et où il suscita une vie venue vraiment de lui. Rachel reconnut que son premier-né était un don de Dieu, et pas

seulement le fruit tardif d'un heureux hasard biologique. Elle manifesta cette reconnaissance en donnant à l'enfant un nom prophétique : Qu'il ajoute ! C'est la vie de Rachel qui témoigne que Dieu donne la vie dans les lieux sans vie ; quand Rachel meurt, la mort est déjà derrière elle, vaincue, et l'on sait désormais que la vie enfantée annonce une autre vie.

« Jacob dressa une stèle sur sa tombe ; c'est la stèle de la tombe de Rachel, jusqu'à ce jour » (Gn 35, 20). C'est un lieu de mémoire que Jacob laisse, un monument au sens propre du terme : un aide-mémoire ; bien plus : c'est un mémorial. Venir aux abords de cette tombe, c'est en effet être remis dans l'actualité de ce que Rachel a vécu : que la vie vient toujours de Dieu, que les morts rencontrées dans une existence sont autant d'occasions de surabondance divine. On ne se rend pas à la tombe de Rachel pour se recueillir, mais pour en recueillir les fruits, c'est-à-dire pour comprendre aussi charnellement qu'elle l'a fait que le « fruit du ventre » donné par Dieu ne meurt pas.

Rachel ancre l'espérance dans la Terre Promise où elle repose désormais. Car ils sont deux dans cet épisode de Gn 35 qui prennent place dans ce pays où ils n'étaient jamais venus auparavant : Benjamin le vivant et Rachel la morte.

### *La vie affirmée, la vie propagée*

J'aime l'encouragement de l'accoucheuse : c'est le cri triomphant de la prophétie accomplie. Le fils que tu avais souhaité, le voilà qui vient. Le nom de Joseph porte bien ses promesses.

Il y a dans tout le chapitre une atmosphère féminine qui unit la naissance et la mort. Juste avant le trépas de Rachel, on a appris que Déborah, la nourrice de Rébecca, est morte elle aussi et qu'elle fut enterrée sous le Chêne des Pleurs. C'est un rappel de la génération précédente des femmes : Rébecca, la mère de Jacob, et la nourrice de celle-ci qui renvoie à la génération encore antérieure. Et puis, c'est Rachel et son accoucheuse. Le texte s'ingénie à mettre en lumière toutes ces femmes qui ont donné la vie, l'ont attendue, l'ont accueillie, l'ont entretenue. La mort plane et la vie est affirmée. Une très vieille mère-grand, comme Déborah, est présentée encore dans son rôle de femme maternante. C'est la vie, la chair fragile et précieuse, qui est ici évoquée et doucement exaltée.

L'accouchement de Rachel est pénible. Son souffle s'en va : son dernier soupir est aussi le dernier halètement de la gésine. Le fils qui naît, elle le nomme Ben-Oni, Fils de ma Douleur. Comme elle est belle alors l'intervention de Jacob : il l'appelle Benjamin. C'est un acte de père : ne pas faire porter désormais à un enfant la douleur de sa mère, mais le situer, lui dire qu'il est un fils et qu'il a une place : Benjamin, Fils de la Droite.

Quand Saül est envoyé au tombeau de Rachel, c'est donc aux sources de la vie qu'il se rend. Et ce n'est pas un enseignement abstrait, mais très charnel : sache d'où tu es sorti, toi le descendant de Benjamin. Rappelle-toi qui est ta source toi qui as dit la veille : « Ne suis-je pas un Benjaminite, d'une des plus petites tribus d'Israël, et ma famille n'est-elle pas la plus infime d'entre toutes les familles de la tribu de Benjamin ? » (1 S 9, 21). Médite en allant à la stèle de ton aïeule : Celui qui a donné la vie ne la donnera-t-il pas encore ?

L'ère des rois messies commence auprès d'un tombeau d'où la vie est sortie.

### « *C'est Rachel qui pleure ses enfants* »

Rachel, nous la retrouvons chez le prophète Jérémie. En un célèbre passage, Jérémie évoque la déportation des fils d'Israël : « Ainsi parle YHWH : A Rama, une voix se fait entendre... » (Jr 31, 15-17)

Rachel que l'on a laissée pour morte en Gn 35 est cette fois bien vivante et c'est elle qui pleure ses fils. La situation semble s'être inversée, mais c'est toujours en fait la même question qu'elle porte : la vie des fils ; les fils mis au monde sont-ils promis à la mort, que cette mort soit un décès physique ou un exil ?

Rachel est devenue la grande mère : elle pleure ses fils, c'est-à-dire les descendants de Joseph, les grandes tribus d'Éphraïm et de Manassé. Mais Éphraïm, c'est aussi le nom donné à tout le royaume du Nord, comprenant bien d'autres tribus que celle de Joseph (dix tribus en tout). Sa maternité ne cesse de s'élargir. Rachel, porche d'un mouvement vital qui vient de Dieu, est celle qui traverse la stérilité pour enfanter un fils, puis deux, puis une multitude. Ancrée dans son expérience personnelle, elle devient un jour la mère de son peuple. Elle s'affirme comme celle qui revendique la vie des enfants

d'Israël, qui refuse, une fois de plus, que la stérilité et la mort de l'exil soient une conclusion possible à l'histoire d'un peuple que Dieu a fait naître. Rachel travaille, d'un travail d'enfantement : elle attend la vie quand aucune solution humaine ne peut plus la donner. Elle est sur la brèche ; et ce travail n'est pas fait en vain, il aura son salaire : le retour des déportés.

Son refus de consolation est un déni des lieux communs d'une humanité qui ne connaît pas Dieu et s'habitue à la mort. Si Dieu donne un fils, c'est qu'il en donnera un autre et une multitude d'autres ; et s'il les donne, ce n'est pas pour les reprendre. C'est aussitôt ce que Dieu dit : « Ils reviendront du pays de l'ennemi. » « Les fils reviendront sur leur terre. » (Jr 15, 16, 17) C'est là l'expérience même de Rachel : ses grossesses sanctionnent le retour en terre promise. Rachel a parcouru un itinéraire ; c'est un itinéraire que Dieu propose à son peuple : « Dresse pour toi des jalons, pose pour toi des signaux, fais attention à la chaussée... » (Jr 31, 21).

Le tombeau de Rachel, c'est vraiment un lieu-clé : il ouvre à cette connaissance du Dieu qui n'a pas créé la mort, qui suscite les enfants et les fait revenir. C'est le lieu qui ouvre, géographiquement, la longue histoire des rois d'Israël.

Nous avons vu que Rachel était une des figures en filigrane dans les débuts de Luc, reprise par les femmes attentives à la vie qui vient. Elle réapparaîtra lors de la passion. Nous le verrons plus loin. Elle apparaît aussi dans les commencements de Matthieu : c'est Jr 31, 15 qui sert d'éclairage à la tragique histoire du massacre des Innocents. Faire entendre à ce moment la voix de Rachel, c'est affirmer que ces vies-là sont revendiquées à juste titre, qu'elles ne sont en fait pas perdues : « Les fils reviendront sur leur terre. » Rachel au commencement et à la fin est exactement au lieu où Gn 35 l'a laissée, déposée en terre : attestant que la fin de la vie n'en est pas la fin et qu'on ne saurait la penser sans la baigner dans la lumière de la naissance.

### ***Le tombeau de Rachel : un lieu mouvant qui vient à moi***

Où se trouve le tombeau de Rachel ? Gn 35 nous dit qu'il est aux abords de Bethléem-Éphrata, sur le territoire de la tribu de Juda, bien qu'il y ait une légère indécision locale. « Il y avait

encore un bout de chemin pour arriver à Éphrata », dit Gn 35, 16 ; or, ce que l'on traduit par « bout de chemin » ou toute autre équivalent est en fait une manière de rendre comme on peut un mot inconnu en hébreu. Ce mot semble désigner un lieu, une aire géographique, mais sans que l'on sache exactement à quoi il renvoie. La mention d'une mesure de distance a donc paru la meilleure solution pour que le début de ce passage soit lisible.

1 S 10, 2 situe, lui, la tombe de la matriarche sur le territoire de Benjamin. Et cela est compréhensible : le lieu où Benjamin, l'ancêtre éponyme est né, ne peut se trouver que dans un endroit qui appartient à sa tribu ! Peut-on le situer mieux ? Non ! Comme en Gn 35, il y a un nom de lieu inconnu : « dans le territoire de Benjamin, à Selçah ». Selçah n'est pas mentionné ailleurs et fait partie de cet effet que j'appellerais : le faux éclaircissement. On donne un toponyme, mais qui égare le lecteur plus qu'il ne le renseigne.

Il y a donc une double tradition concernant le tombeau de Rachel, chacune marquée d'ailleurs par une incertitude géographique. Cela est-il le signe de traditions différentes, porteuses d'informations diverses ? Peut-être. Mais ce n'est pas là un fait inouï. Beaucoup de lieux importants dans l'histoire d'Israël sont en fait des « lieux voyageurs » quand on lit les textes. Ils sont ici et là. Cela n'est pas le signe d'un dédain ou d'une ignorance topographique. C'est la marque d'une méditation sur la géographie. Il est important de savoir que Dieu s'est montré ou a agi ici plutôt que là, mais pas toujours de délimiter ce lieu. Sinon, on risque d'honorer l'endroit pour lui-même et on perd cette conception si biblique qu'un lieu de Dieu est un mémorial, c'est-à-dire non pas une entité géographique, mais une actualité. De même que Dieu a agi ici, de même il le fait maintenant.

Les endroits importants de la Bible sont ainsi très souvent arrachés à un ancrage définitif et au souci cadastral. Il suffit de savoir qu'ils se trouvent dans le secteur.

Jérémie nous montre Rachel présente non pas à Bethléem ni en Benjamin, mais à Ramah. Il y a plusieurs Ramah dans la Bible. Mais on peut penser plus précisément à la cité de Samuel et de ses parents. Ce serait là un autre lieu qui lierait Rachel à une autre femme que nous allons découvrir : Anne. Toujours est-il que Rachel, la femme dont les fils ont jalonné le retour dans la terre, prend en quelque manière possession de cette terre au fil des textes ; de même que sa maternité s'élargit, de même son implantation dans le pays où elle a fait retour.

Notons enfin que si Rachel meurt à Bethléem, elle illumine de sa présence le berceau de David et bien plus tard de Jésus. Si elle est en Benjamin, elle est sur la terre même de son descendant, Saül le Benjaminite. Cette alliance des lieux, qui restent par ailleurs entourés d'un halo d'incertitude (où exactement près de Bethléem ? Où se trouve Selçah en Benjamin ?), unit aussi les deux sources de la monarchie israélite : Saül et David son successeur.

Rachel est donc à toutes les frontières. Celle de la vie et de la mort, celle de Juda et de Benjamin, celle d'Israël et des nations (là où les déportés ont été emmenés). Elle réclame la vie à la mort, elle réclame ses fils dispersés.

### « *Qui nous roulera la pierre ?* »

La pierre du tombeau de Rachel, élevée par Jacob, répond mystérieusement à la pierre mentionnée au début de son histoire, auprès de laquelle elle rencontra Jacob. Quand Jacob, en effet, enfui de sa terre, arriva au « pays des fils de l'Orient », « il vit un puits dans la campagne » (Gn 29, 2). Sur ce puits, une pierre était mise : « Et quand tous les troupeaux étaient rassemblés là, on roulait la pierre de dessus la bouche du puits et on faisait boire le petit bétail, puis on ramenait la pierre sur la bouche du puits, à sa place » (Gn 29, 3).

Jacob s'entretenait avec les bergers qui gardaient trois troupeaux couchés aux alentours, quand survint Rachel, la bergère, « avec le petit bétail de son père ». « Or, dès que Jacob vit Rachel, la fille de Laban, frère de sa mère, et le petit bétail de Laban, frère de sa mère, Jacob s'avança, roula la pierre de dessus la bouche du puits et fit boire le petit bétail... » (Gn 29, 10).

Rachel est dès le commencement occupée à la vie : elle vient abreuver le troupeau dont elle est la gardienne. C'est un homme, qui deviendra son époux bien aimé, qui roule pour elle la grosse pierre : et la vie peut couler.

L'histoire commence par une pierre qu'on roule ; elle se termine par une pierre dressée sur un monument. Mais on a compris, si l'on est entré dans le mystère de Rachel, que cette pierre n'est pas la marque d'une fermeture, d'un destin scellé. C'est le mémorial d'une naissance arrachée à la mort et c'est, très concrètement, une pierre d'attente : qui viendra révéler le secret sur la vie que Rachel a perçue ? Qui nous roulera la pierre ? C'est ce que se demanderont des femmes au matin de la grande Naissance (Mc 16, 3).

## 2. Anne : le Messie annoncé (1 S 1-2)

### *Anne et Rachel*

Anne est un personnage exceptionnel. Elle apparaît au tout début des *Livres de Samuel* et disparaît. On pourrait pour cette raison ne voir en elle qu'une silhouette dans une anecdote liminaire, tout juste destinée à nous faire entrer par la petite porte dans une nouvelle ère de l'histoire d'Israël : l'établissement de la royauté.

Mais non ! Anne est une grande figure qui nous convie par un porche à pénétrer dans le mystère du roi messie.

Qui est Anne ? Elle a de grands points communs avec Rachel. Comme Rachel en effet elle « partage » son mari avec une autre femme, Pennina. Comme Rachel, elle est stérile tandis que l'autre est féconde et l'humilie sans cesse. Comme Rachel, elle est la préférée de son époux, Elqanah. Elle appartient d'ailleurs à une tribu qui descend de Rachel : la tribu d'Ephraïm, issue d'un des fils de Joseph.

Chaque année, avec son mari et l'autre épouse, elle monte en pèlerinage à Silo, la cité où se trouve à cette époque le temple du Seigneur.

C'est là qu'un jour Anne va être aux prises avec Dieu, lui demandant instamment un fils qu'elle lui redonnera. Est-ce une initiative totalement imprévue de la part de cette femme ? D'une certaine manière, oui. Mais plus profondément, c'est l'aboutissement de toute une vie avec Dieu qu'Anne mène depuis longtemps dans la nuit.

Certes, ici comme en bien des cas, le texte biblique ne nous dit pas grand-chose. La Bible n'a rien à voir avec la presse à sensation où on se targue de tout savoir sur un être. Ce qu'elle nous dévoile d'Anne, nous fait entrer dans le mystère d'une relation intense avec Dieu. Par deux fois, on nous dit en effet que « YHWH avait fermé le sein d'Anne » (1 S 1, 6-7). La répétition en deux phrases successives de cette expression peu courante est une alerte.

D'abord, elle nous rappelle une fois de plus Rachel pour qui ce genre de formule est employé : quand Rachel conçoit pour la première fois, on dit que c'est Dieu qui « ouvre son sein » (Gn 30,



## *1 Samuel 1, 12-18*

### **La prière d'Anne**

<sup>12</sup> Comme elle prolongeait sa prière devant Yahvé, Eli observait sa bouche. <sup>13</sup> Anne parlait tout bas : ses lèvres remuaient mais on n'entendait pas sa voix, et Eli pensa qu'elle était ivre. <sup>14</sup> Alors Eli lui dit : « Jusques à quand vas-tu rester ivre ? Fais passer ton vin ! » <sup>15</sup> Mais Anne répondit ainsi : « Non, Monseigneur, je ne suis qu'une femme éprouvée, je n'ai bu ni vin ni boisson fermentée, j'épanche mon âme devant Yahvé. <sup>16</sup> Ne juge pas ta servante comme une vaurienne : c'est par excès de peine et d'affronts que j'ai parlé jusqu'à maintenant. » <sup>17</sup> Eli lui répondit : « Va en paix et que le Dieu d'Israël t'accorde ce que tu lui as demandé. » <sup>18</sup> Elle dit : « Puisse ta servante trouver grâce à tes yeux », et la femme alla son chemin ; elle mangea et son visage ne fut plus le même.

22). Et puis surtout, cela indique une relation. La stérilité d'Anne n'est pas expliquée uniquement par un dysfonctionnement d'ordre biologique. C'est Dieu qui agit en semblant ne pas agir.

### *« Dieu avait fermé son sein »*

Et voilà, à mon sens, un des cas où il convient de critiquer sa propre compréhension des mots pour mieux critiquer le préjugé sur Dieu que cette compréhension exprime. « Dieu avait fermé son sein » : on comprend que Dieu, à l'extérieur d'Anne, la met à l'épreuve, prend un certain plaisir à la voir se morfondre, lui fait payer un droit de péage onéreux avant de lui octroyer quelque chose.

C'est là l'image d'un Dieu-tyran que toute une part de nous-mêmes recèle. Au commencement, bien souvent, est l'idolâtrie : on se fait une idée humaine, « mondaine », de Dieu, et il faut une femme rivée à la vie pour nous redire que Dieu ne se trouve que dans la vie donnée et que toute autre idée de Dieu, d'un Dieu qui refuserait la vie, est nulle et non avenue. Nous retrouverons ce même mouvement de sortie de l'idolâtrie meurtrière avec Riçpa au chapitre suivant.

Pourquoi donc Dieu avait-il fermé le sein d'Anne ?

Ce n'est pas parce qu'il est extérieur à cette femme, mais parce qu'il est lui-même dans le sein d'Anne. Fermé pour cause d'occupation. Fermé pour cause de travaux. Dieu travaille Anne au ventre. C'est là son lieu favori.

Quand Dieu travaille aussi intérieurement, aussi obscurément, aussi vitalement, on ne le voit pas tout de suite. Il se confond avec la chair. Les mouvements de Dieu à l'intérieur du corps sont intimement mêlés avec les mouvements des cycles naturels du corps, avec les réactions ou les manques corporels.

Dieu est chevillé au corps d'Anne et on ne voit que le corps d'Anne. Le Puissant est dans la chair et on ne voit que la chair impuissante. Le Vivant est descendu dans les sources mêmes de la vie humaine et on ne voit qu'une pauvre humaine qui ne peut donner la vie.

Le corps d'Anne est un chantier. Regardez aujourd'hui, vous verrez un chaos douloureux. Regardez un peu plus tard, vous y verrez l'œuvre de Dieu. Cela, on le sait depuis le commencement :

Dieu prit un côté d'Adam et « il le bâtit en femme » (Gn 2, 22). Dieu aujourd'hui construit Anne ; il la met aux normes, il l'ajuste à sa mesure.

On a parfois remarqué le parallèle que le texte établit entre Anne, qui contiendra un jour un enfant, et le temple où elle se tient et qui contient l'arche d'alliance, porteuse elle-même des paroles du Seigneur et marchepied de son trône invisible. Anne a d'abord le sein fermé pendant le long temps de sa nuit, puis un enfant lui ouvre la matrice. Le temple est fermé pendant la nuit, et ce même enfant, Samuel, en ouvrira les portes le matin (1 S 3, 15). Oui, Anne, comme Rachel, ne vit pas une stérilité absurde à laquelle Dieu remédiera enfin. Elle vit avec Dieu qui va révéler en elle qui il est.

Ce n'est pas là une manière d'édulcorer les choses. C'est dur de vivre avec Dieu et de faire cette expérience que la vie ne vient pas des hommes, mais premièrement et ultimement de Dieu seul. Quand Anne prie au temple, elle dit au prêtre Éli qu'elle est une femme « au souffle difficile » (1 S 1, 15). Cette expression un peu étrange qui ne se rencontre que là apparente une fois de plus Anne à Rachel. On disait en effet de Rachel qui enfantait Benjamin en se mourant que son accouchement était « difficile » et qu'elle exhalait son « souffle » : les mêmes mots rapprochés, dans un cas pour désigner la parturition douloureuse, dans l'autre pour souligner ce combat pour la vie que mène Anne.

Car c'est bien cela la vérité de cette femme. Elle ne fait pas de sa souffrance de stérile humiliée une affaire personnelle. Comme Rachel, sa vie est le condensé ou le miroir de la vie du peuple. Anne est stérile et attend la vie, parce qu'en son temps « la parole de YHWH était rare et la vision n'était pas fréquente » (1 S 3, 1). La vie manque à la terre et au peuple ; la vie manque en Anne. Si Anne attend de Dieu la vie et annonce qu'elle la rendra à Dieu, c'est qu'elle incarne un destin qui la dépasse, un désir qui habite son peuple, que tant de textes présentent comme l'épouse de YHWH.

### *La naissance de Samuel*

Anne vit une période difficile en Israël. Le temps des Juges touche à sa fin. La tribu de Benjamin est en perdition, ce qui

entame la belle organisation tribale que le *Livre de Josué* avait exaltée. Les prêtres, fils d'Éli, bafouent le sacerdoce. Comment vivre en peuple de Dieu ? Qu'espérer de l'avenir ?

Anne comprend que si le Dieu en qui elle se confie lui donne un fils, c'est qu'il est capable de susciter la vie alors même que tout s'embourbe et stagne.

Relisons la demande d'Anne au Seigneur : « Si tu donnes à ta servante un enfant mâle, je le donnerai à YHWH pour tous les jours de sa vie » (1 S 1, 11). En fait, en hébreu, c'est un seul et même verbe que nous traduisons alternativement par « demander » et par « donner ». Selon les formes auxquelles il est employé, ce verbe se charge de ces deux acceptions. C'est un peu comme en français pour le verbe « louer » qui signifie ou bien « mettre en location », ou bien « payer une location ». Ce genre de verbes indique une relation dont chacun des deux termes peut être mis en lumière.

Bref, Anne utilise ce verbe ; ici et en d'autres passages, il est aussi employé par le prêtre Éli et par le narrateur du texte. Ce verbe en hébreu, c'est *shaal*. Si bien que quand l'enfant naît, on s'attend à ce qu'elle lui donne un nom qui évoque cette racine de la demande ou du don. Cela est très fréquent dans la Bible : le nom d'un enfant est souvent porteur d'une circonstance précise qui a présidé à sa naissance. Et comme Anne, accueillant enfin l'enfant qu'elle a tant espéré, souligne qu'elle l'a demandé (*shaal*) au Seigneur (1 S 1, 20), on s'attend à ce que le nom soit *Shaul* (Saül), le Demandé. Or il n'en est rien ; son nom est Samuel.

On pourrait transposer en français : la mère désire un enfant, le prêtre espère qu'elle aura ce qu'elle désire ; quand l'enfant désiré arrive enfin, on souligne qu'il a été vraiment désiré et que pour cette raison on va l'appeler... Désiré ? Non ! Georges ou François !

Il y a un effet de surprise. Cet effet est d'autant plus fort que la lecture des chapitres suivants nous entraînera dans une assemblée du peuple d'Israël qui, avec insistance, demande (*shaal*) un roi. Et ce roi demandé s'appellera Demandé, c'est-à-dire Saül.

Notre texte de 1 S 1 est comme un dispositif d'anticipation. Un fils attendu (Samuel) peut en cacher un autre (Saül) ! La destinée particulière d'Anne et de son fils déborde les limites de cette famille. Comme nous l'avons dit plus haut, dans l'enfant Samuel qui arrive, c'est déjà tout un ordre nouveau qui se profile, c'est une personne encore à venir qui est évoquée. D'une tout autre manière

que Rachel, mais selon le même mouvement vital, un fils reçu est l'amorce d'un autre fils et de bien d'autres en fait.

Anne vit cela pour elle-même. Elle qui confie Samuel encore enfant au Seigneur en le plaçant au temple de Silo où elle l'a demandé, elle aura « en compensation » cinq autres enfants.

Et cette fécondité déclenchée par un fils dans sa famille, elle est vraie aussi pour le peuple tout entier. Samuel va devenir un homme de Dieu, à la fois prophète du Seigneur et juge d'Israël ; mais il va aussi être un faiseur de rois : c'est lui qui donnera l'onction à Saül, puis à David.

C'est cet enchaînement vital dont Anne témoigne, dont ces apparents ratés chronologiques sont le signe annonciateur.

Et de fait, dans un magnifique cantique qui suit son accouchement Anne va exalter le Seigneur qui donne la vie à long terme et qui en connaît les chemins.

### *Le cantique d'Anne*

Il n'est pas question de commenter ce chant dans son entier. Il est entre autres célèbre parce qu'il est une des sources les plus évidentes du Magnificat. Anne, comme Rachel, est une femme dont la postérité spirituelle est riche et persistante.

Au commencement de l'histoire des rois messies d'Israël, dans les tout premiers récits de l'unité constituée par les *Livres de Samuel* et des *Rois*, il y a une femme, Anne, qui chante la force du Seigneur qui « fait mourir et vivre », qui « appauvrit et enrichit » (1 S 2, 6 et 7). Au commencement de l'histoire du messie définitif, le Christ Jésus, il y a une femme, Marie, qui chante la force du Seigneur qui « renverse les puissants de leur trône et élève les humbles » (Lc 1, 52). Anne, la parturiente d'une ère nouvelle, fait retentir des paroles qui résonnent encore dans la bouche de Marie, enceinte du Seigneur des temps nouveaux. Mais Anne, la stérile qui enfante et marque le destin de son peuple, trouve aussi écho en Élisabeth, la cousine de Marie : longtemps stérile, elle enfante Jean « qui préparera au Seigneur un peuple bien disposé » (Lc 1, 17). Enfin l'héritage d'Anne qui va annoncer à la fin de son chant la venue d'un messie, est repris par Anne, la prophétesse (Lc 2, 36-38) qui parle de l'enfant Jésus à tous ceux qui attendent « la délivrance de Jérusalem ».

Anne, mère de Samuel, est en effet le premier être humain qui dans la Bible prononce le mot mystérieux de « messie » : « YHWH juge les confins de la terre, il donne la force à son roi, il relève le front de son messie » (c'est la fin de son cantique : 1 S 2, 10).

Alors que personne dans le peuple n'a massivement demandé un roi, alors que la réalité même d'un messie est encore ignorée, Anne l'annonce.

On verra en 1 S 8, puis dans toutes les interventions de Samuel, que la demande d'un roi de la part du peuple est un grand péché. Le peuple a voulu un roi comme les autres nations ; il a voulu faire ce que le monde fait en reniant celui qui était jusque-là son roi, c'est-à-dire le Seigneur. Et pourtant Dieu va « faire avec » cette demande. Non pas pour en amoindrir les aspects ténébreux, mais pour, peu à peu, établir un roi messie qui soit selon son cœur.

C'est cette réalité-là qui est visée par Anne. La demande d'un roi sera un péché, dans les conditions de rébellion contre Dieu que l'on vient d'évoquer. Il n'empêche. Un roi juste, un roi accordé à Dieu, pourra quand même un jour surgir : celui, comme dit Anne, à qui le Seigneur donnera sa force, dont il relèvera le front.

Anne, par son annonce prophétique, fait que la réalité à venir, la demande d'un roi, ne soit pas que péché, ne soit pas d'abord péché. Elle affirme avant tout et avant tous que les égarements futurs dans la quête d'un roi, que les fourvoiements de Saül ne sont pas l'ultime réalité ni l'inaugurale entrée en matière de la monarchie messianique. Au commencement, il y a eu l'expérience et le cantique d'Anne pour ouvrir l'espace véritable où le temps des rois s'instaurerait.

## *Dieu en pointillés*

Plus profondément, l'anticipation, consciente ou non que fait Anne, que le texte lui prête en tout cas (ce fameux nom de Saül attendu pour son fils et remis à plus tard), l'annonce d'un temps que personne ne voit ni ne demande encore (l'époque du roi, du messie) sont des indicateurs de la présence de Dieu.

À chaque génération et de manière toujours plus concrète, Dieu n'a qu'un désir : habiter parmi les siens ; être vraiment compris et accueilli comme la source de vie pour son peuple. Anne proclame donc à l'orée de cette nouvelle période que Dieu va demeu-

rer d'une manière nouvelle : il donnera la force à son roi et relèvera son messie. Il y aura un nouvel ancrage de Dieu dans son peuple par ce messie mystérieux qui rassemblera autour de lui les tribus d'Israël ; et cela se fera nonobstant les ratages personnels. Saül sera vite rejeté par Dieu, lui qui s'écarte immédiatement de la présence, de la conduite divines, et pourtant sa personne dessine une attente, montre les formes dans lesquelles Dieu veut se couler désormais pour être au cœur de son peuple. Même quand le Choisi n'est pas à la hauteur, Dieu montre cependant quelque chose de sa présence par lui ; Dieu est en pointillé, dans une forme encore vide, mais qu'il emplira de sa présence peu à peu.

Anne évoquant le messie que Dieu soutient et exalte annonce déjà David, et bien plus que David. Au début des *Livres de Samuel* le cantique d'Anne l'accouchée (1 S 2) inaugure un temps en gestation ; à la fin de ces livres, les cantiques de David (2 S 22-23), tirés de la même veine, lui répondent, comme un premier jalon dans l'accomplissement de ce qu'Anne annonçait. « Le Seigneur donnera sa force à son roi », chante la femme. « Tu me gardes à la tête des nations, un peuple inconnu de moi m'est asservi » (2 S 22, 44), chante le roi. « Il relèvera le front de son messie », clame la mère de Samuel. « Le Seigneur témoigne fidélité à son messie » (2 S 22, 51), reprend David.

### 3. Riçpa : *Stabat mater* (2 Samuel 21, 1-14)

#### *Une sale histoire*

Une sombre histoire, avec beaucoup d'incertitudes. On a l'impression d'ouvrir un dossier dans lequel manquent des pièces. Une vieille histoire de violence dont le passif court d'un règne à l'autre. On ne sait plus très bien qui a fait quoi et quand. Les responsables sont-ils encore coupables ? Et puis des Gabaonites... Le texte rappelle qu'ils forment un îlot de non-Israélites dans le royaume d'Israël (ce que l'on sait depuis Josué 10). Alors doit-on encore se soucier d'une tragédie obscure dont des citoyens de deuxième zone ont été les victimes ?

Mais la terre abreuvée de trop de sang innocent vaut un ciel sec. Qu'est-ce que le Seigneur veut ? Bien que la réponse du Seigneur soit énigmatique et engage donc à davantage de questions, David n'en demande pas plus. Il prend en main les choses. Il replace dans la justice de ce monde, dans la vendetta des hommes, une affaire à laquelle Dieu est intéressé et qui a désormais des répercussions cosmiques : trois ans de sécheresse. Dieu, qui prend le parti de l'étranger bafoué (les Gabaonites mis à mal), n'est finalement invoqué que comme expert : consulté avec retard, il suggère mystérieusement les causes de la sécheresse, et puis, il est renvoyé.

David instruit le dossier lui-même. Le vocabulaire religieux qu'il emploie d'abord (« Par quoi expierai-je pour que vous bénissiez l'héritage de YHWH ? »), les exigences apparemment mesurées des Gabaonites ne donnent pas le change longtemps. Ils veulent des têtes : les descendants de Saül.

David ne sourcille pas : « Je vous les livrerai ». Que penser ? Assurément que le Bon Dieu a bon dos. Il n'a rien demandé d'aussi terrible, lui qui dénonçait plutôt trop de sang répandu. Et puis pour David, l'élimination de la maison de Saül n'est-elle pas une aubaine politique ? Ce serait l'éradication de la race royale rivale. Il vaut mieux que sept meurent et que le peuple soit en paix. La sécheresse s'arrêtera bien un jour et la raison d'État imputera cette remise en ordre météorologique à la satisfaction de la divinité.

→ SUITE PAGE 325



## 2 Samuel 21, 8-14

### Exécution des descendants de Saül

<sup>8</sup> Le roi prit les deux fils que Riçpa, fille d'Ayya, avait donnés à Saül, Armoni et Mephibaal, et les cinq fils que Mikal, fille de Saül avait donnés à Adriel fils de Barzillai, de Mehola. <sup>9</sup> Il les livra aux mains des Gabaonites et ceux-ci les démembrèrent sur la montagne devant Yahvé. Les sept succombèrent ensemble ; ils furent mis à mort aux premiers jours de la moisson, au début de la moisson des orges. <sup>10</sup> Riçpa, fille d'Ayya, prit le sac et l'étendit pour elle sur le rocher, depuis la moisson des orges jusqu'à ce que l'eau tombât du ciel sur eux, et elle ne laissa pas s'abattre sur eux les oiseaux du ciel pendant le jour ni les bêtes sauvages pendant la nuit. <sup>11</sup> On informa David de ce qu'avait fait Riçpa, fille d'Ayya, la concubine de Saül. <sup>12</sup> Alors David alla réclamer les ossements de Saül et ceux de son fils Jonathan aux notables de Yabesh de Galaad. Ceux-ci les avaient enlevés de l'esplanade de Bet-Shân, où les Philistins les avaient suspendus, quand les Philistins avaient vaincu Saül à Gelboé. <sup>13</sup> David emporta de là les ossements de Saül et ceux de son fils Jonathan et les réunit aux ossements des suppliciés. <sup>14</sup> On ensevelit les ossements de Saül et ceux de son fils Jonathan au pays de Benjamin, à Çéla, dans le tombeau de Qish, père de Saül. On fit tout ce que le roi avait ordonné et après cela, Dieu eut pitié du pays.

David livre les deux fils que Saül eut de sa concubine Riçpa, ainsi que les cinq fils d'une fille de Saül. Il épargne le fils de Jonathan, son ami défunt, à qui il avait juré de protéger la lignée pour toujours. C'est un moment ténébreux dans la geste de David.

Nous sommes bien dans l'ambiance de la passion du Christ Jésus : la mort d'un homme, fût-il innocent, peut éviter bien des remous. Les pouvoirs politique et religieux s'accordent à le reconnaître et agissent en conséquence. Exécutons-le, tout le monde y trouvera son compte et l'on dira que l'on a apaisé de Dieu « le céleste courroux ». Pour Jésus comme dans l'affaire des Gabaonites, il y a aussi une mystérieuse dette à payer, un péché que l'on s'est obscurément transmis et qui réclame justice. Et dans l'un et l'autre cas, la justice humaine s'affole, tente de récupérer dans des procédures d'hommes un règlement qui n'appartient qu'à Dieu.

Que font les Gabaonites une fois que les sept descendants de Saül leur sont livrés ? Ils leur font subir un supplice mortel que l'on a du mal à comprendre. Le verbe hébreu qui l'exprime évoque l'empalement, la pendaison ou le démembrement. La Septante le traduit d'une manière qui laisse comprendre que les sept furent « exposés au soleil ». En tout cas, il semble bien que les sept hommes exécutés sont placés sur une structure surélevée pour y trouver la mort sur les hauteurs de Gabaon, « sur la montagne devant YHWH ».

Qui réagit à cette affaire ? Personne. Quelle voix s'élève pour mettre en cause les cruelles modalités adoptées ? Aucune.

## *La concubine*

« Alors Riçpa, fille d'Ayah... »

Une femme prend une initiative ; c'est la seule qui manifeste quelque chose dans un monde satisfait. Riçpa ne dit rien ; elle n'a rien pu empêcher dans l'inexorable mouvement de la machine politique et religieuse qui lui a broyé deux fils. Mais elle est là : il ne sera pas dit que les corps morts resteront sans veille et sans soin. Elle est la *Mater dolorosa* qui reste debout au sommet de la douleur, « sur la montagne devant YHWH ».

Qui est Riçpa ? Elle fut la concubine de Saül, et comme le sont parfois ces femmes de second rang, elle fut utilisée après la mort du roi. Le puissant Abner, le cousin de Saül, alors que David

s'affermissait, tenta de placer sur un trône rival un fils de Saül, Ishbaal. Protecteur du faible Ishbaal, Abner afficha aussi ses prétentions : il prit Riçpa chez lui (2 S 3, 7). S'approcher des concubines du roi – vivant ou défunt – c'est une manière de dire que l'on en prend aussi la succession (2 S 16, 21-22).

La concubine ne vaut ainsi que pour ce qu'elle représente. Elle est un signe extérieur de richesse, de puissance, pour celui qui la détient. Dans les bouleversements politiques sanglants qui suivront, il ne sera plus question de Riçpa.

Notons-le au passage. Quand Jean-Baptiste dira un jour qu'il est l'ami de l'époux et que l'épouse appartient à l'époux (Jn 3, 29 ; entendons : que l'Église est au Christ), il fait sans doute allusion à ce genre de tractations, de négociations par lesquelles les proches du pouvoir cherchent à tirer d'une manière ou d'une autre leur épingle du jeu. Jean est grand et les foules viennent à lui. Mais il n'est pas le messie et ne prétend pas lui faire de l'ombre ou encourager la confusion entre lui et Jésus. Jésus est bien le Christ, l'époux, le roi ; et cette « épouse » que Jésus vient chercher, Jean la lui laisse, et c'est sa joie qu'elle lui appartienne.

Luc, quant à lui, présente Jean comme un cousin de Jésus : c'est une autre manière de reprendre ces mêmes histoires de rois de l'Ancien Testament. Un messie a un cousin qui peut devenir un rival. Le mystère des deux hommes dans le NT, c'est que le cousin, puissant et connu, laisse place au Christ, lui prépare même la route. C'est une des manières de faire ressortir Jésus par Jean ; de montrer aussi que du nouveau se passe dans le monde. À situation analogue, déroulement différent. Jésus et Jean ont connu les situations de tous les meneurs d'hommes : être deux sur le même terrain, devoir passer la main à un autre. Or l'un n'a pas cherché à prendre ce que l'autre avait, ni à accaparer les signes du pouvoir.

### *La femme debout*

Ainsi donc, Riçpa la concubine arrive sur les lieux du crime. Et que fait-elle ? Pendant des mois, elle veille pour que les corps suppliciés ne deviennent pas la proie des bêtes. Riçpa affirme à contretemps le respect dû aux hommes, aux corps. Elle prend soin de la chair, cette chair sacrifiée aux idoles jumelles que sont la raison d'État et le dieu sanguinaire.

Riçpa affirme sans dire un mot la noblesse de la chair des princes assassinés. La mort de l'innocent immolé sans raison, c'est une abomination aux yeux de Dieu ; c'est pourquoi Riçpa manifeste le deuil cosmique que cet acte injuste a déclenché. « Elle prit un sac et l'étendit pour elle sur le rocher ». On peut certes voir là l'aménagement d'un grossier bivouac, quelque peu protégé de l'humidité du sol ; mais le sac, qui habituellement recouvre les endeuillés et les pénitents, comme il montre en ce cas la terre doufoureuse ! La terre gémit et pleure, et Riçpa debout incarne la clameur maternelle qui monte vers Dieu.

On a vu dans l'attitude de Riçpa les reliquats de quelque rituel cananéen, lié au culte de fécondité. On a cru déceler en elle un symbole de la Terre-Mère, et voir dans sa faction sur les hauteurs de Gabaon une confusion animiste des éléments et de la femme. Mais non ! Riçpa est au contraire celle qui fait sortir de la confusion.

### *La femme prophétique*

Elle se trouve à l'endroit des grandes articulations du monde créé. Debout sur le sol « jusqu'à ce que du ciel l'eau se déversât sur eux », elle rappelle qu'il y a une terre où sont les hommes et un ciel où demeure Dieu. Les hommes ne devraient pas l'oublier, eux qui souvent limitent le monde à leurs intrigues horizontales d'ici-bas où ils se croient des dieux, détenteurs de la vie et de la mort des autres.

Elle marque encore la séparation de l'homme et des animaux : « Elle ne laissa pas les oiseaux du ciel se poser sur eux le jour ni les bêtes des champs la nuit ». Et l'on comprend ainsi que les plus terribles prédateurs ne sont pas les bêtes des champs que l'on peut repousser, mais bien les hommes qui se laissent dominer par la bête aux milles visages qui cherche à défigurer l'homme créé à l'image de Dieu. « Le péché n'est-il point tapi à ta porte ? » (Gn 4, 7), demandait Dieu à Caïn, décrivant le péché comme un animal prêt à bondir. Et le Seigneur ajoutait : « Mais à toi de dominer sur lui ». C'est là la vérité de l'homme, appelé par Dieu dès sa création à dominer sur toute bête. Dès que la bête prend le dessus, dès que le péché reçoit licence de bondir, alors c'en est fini de l'homme royal créé au commencement. « Et Caïn se dressa contre son frère Abel et le tua. » « Et David livra aux Gabaonites les fils du roi. »

La longue veillée de Riçpa n'est certes pas l'ombre de quelque rite païen mal digéré par les auteurs bibliques. C'est un geste prophétique.

En vérité, quand on parle d'un culte de fécondité, on ne se trompe pas complètement. Il y a bien une exigence de fécondité dans ce qu'elle fait et manifeste : elle ne donne pas seulement des soins à des cadavres, elle intègre les corps des suppliciés dans le mouvement de la vie et elle attend que quelque chose se passe.

« Au temps de la moisson des orges », ils furent mis à mort ; et après un long deuil de la terre et du ciel, elle atteint avec eux la saison où, enfin, l'eau se déverse d'en haut.

N'oublions pas que nous sommes en période de famine et que la famine est due à l'absence de pluie. La terre infécondée ne donne plus son fruit : c'est ce que vivra Israël aux jours d'Élie le prophète. Pendant trois ans à nouveau, le ciel restera fermé et la terre sans récolte (1 R 17, 1 ; 18, 1).

### *Rendez-vous au tombeau*

La longue faction de Riçpa déclenche des réactions en chaîne. David, apprenant ce qu'elle a fait, décide non seulement de mettre au tombeau les ossements des sept morts de Gabaon, mais avant cela, il fait rapatrier les restes de Saül et de son fils Jonathan enterrés, bien longtemps auparavant, à Yabesh de Galaad.

Bref, c'est tout un ensemble d'honneurs funèbres qui sont rendus : et à Saül, le roi messie défunt, et à ses enfants et petits-enfants. Il y a soudain comme une ouverture. Riçpa entraîne dans un noble repos tous les membres d'une famille. Sa revendication tout à la fois muette et éloquente porte son fruit : les corps sont enfin traités comme ils doivent l'être.

Les fils et petits-fils assassinés valent à leur père et grand-père d'être décemment enterré. Il y a dans ces versets comme une récapitulation, dans la mort il est vrai, de toute une lignée. Les descendants de Saül « méritent » à ce dernier le retour dans sa terre natale et l'ensevelissement dans le tombeau idoine. Saül lui-même rejoint son père Quish, celui-là même qui l'avait un jour envoyé à la recherche des ânesses, et dont nos textes n'avaient plus jamais parlé. Le messie retrouve son père par le tombeau, de même que sa progéniture rejoint le messie au même endroit.

C'est vers un tombeau que Saül a commencé sa carrière de messie, tombeau dont il est parti pour aller vers son destin. C'est vers un tombeau qu'il revient. Certes la première tombe où il s'est rendu était la célèbre stèle de Rachel, commémorant la mort et la vie ; et le tombeau final, celui de Quish, semble, lui, n'accueillir que des morts.

Et pourtant... C'est ici que Riçpa apparaît dans toute sa grandeur. Elle a d'abord déclenché une série de funérailles convenables pour des êtres que la mort avait frappés de manière injuste et violente. Après son intervention en effet, « Dieu se montra favorable au pays » (2 S 21, 14). Cette faveur, nous l'avons apprise plus tôt : c'est la pluie enfin revenue qui ramène la vie sur la terre craquelée.

Riçpa, très profondément, a travaillé au retour de la fécondité. Dans la grande sobriété du texte biblique, il convient de lire la suite des événements à leur juste place : Dieu ne donne pas la pluie parce que des victimes expiatoires lui ont été offertes ; il féconde le sol après que Riçpa a douloureusement célébré la gloire des corps suppliciés, après qu'elle a revendiqué silencieusement des honneurs dus à une famille.

Riçpa, dans un monde de mort et de violence, a travaillé pour que la chair naguère vivante ne soit pas oubliée. C'est lors de la moisson des orges que les sept furent fauchés ; c'est dans les pluies fécondantes qu'ils sont mis au tombeau avec deux autres morts. Il faut s'étonner de cet entrelacement, si marqué dans le texte, entre les destins tragiques de ces hommes et les rythmes de la vie. Ce n'est pas une récupération dans des forces cosmiques de la fragilité humaine, mais bien, « devant YHWH » (2 S 21, 9) « qui fait mourir et vivre » (1 S 2, 6), une méditation poussée très loin. Et si la vie, la vie au-delà de la mort était possible ? « YHWH fait descendre au shéol et en fait remonter » : c'était dans le grand chant inaugural des *Livres de Samuel*, dans ces paroles prophétiques par lesquelles s'ouvre l'histoire des messies d'Israël, l'affirmation d'une autre femme, Anne.

### *La maternité élargie*

Restons encore avec Riçpa car elle a des secrets de vie. Revoyons-la aux pieds des suppliciés. Pour qui est-elle là ? Pour

ses deux fils : qu'elle « avait enfantés à Saül, Armoni et Meribbaal » (2 S 21, 8). Mais les cinq autres, livrés et trépassés avec ses deux enfants, que lui étaient-ils ? Rien. Elle n'avait aucun lien charnel avec eux : ils étaient fils d'une fille de Saül, légitimement née de l'épouse légitime du roi. Riçpa pouvait même avoir des raisons de laisser de côté les représentants de cette lignée légale, prenant ainsi une sorte de revanche, elle, la concubine, en n'honorant que ses enfants.

Mais non ! Riçpa est une figure magnifique de maternité élargie. Elle entoure les sept hommes d'un soin égal. Sur les hauteurs de Gabaon, aux pieds des fils morts, elle anticipe très précisément la croix du Christ. « Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voici ton fils. Puis il dit au disciple : Voici ta mère. À partir de cette heure, le disciple la prit chez lui » (Jn 19, 26-27).

On croit Marie privée de son fils ; mais en vérité, il entre dans la vie du Père et bientôt il apparaîtra vivant. Bien plus, elle reçoit un autre fils à qui elle n'est pas liée par des liens biologiques. Marie au pied de la croix, c'est la figure accomplie de la maternité élargie. En dépit de toutes les apparences, elle devient, en cet endroit, mère plus que jamais. Aux yeux des hommes, elle n'a plus d'enfant, mais « devant YHWH » elle en acquiert deux et inaugure un mouvement de vie qui fera d'elle LA mère.

Riçpa prend place dans une lignée de femmes qui, d'une manière ou d'une autre, ont vécu cette maternité agrandie. Mais, peut-on dire, Riçpa n'ajoute que des morts à des morts : outre ses deux fils, elle prend soin de cinq autres hommes et entraîne le rapatriement de deux défunts : Saül et Jonathan. N'y a-t-il pas quelque chose de morbide à parler dans son cas de maternité si le mouvement qu'elle provoque ne concerne que des cadavres ?

Cette interrogation extrême pose la question à la bonne hauteur. Il ne s'agit pas dans la Bible seulement d'affaires de vie et de mort, mais bien plus profondément d'affaires de vie *ou* de mort. Ou bien Riçpa, la mère, travaille pour la vie lorsqu'elle s'avance, seule, pour prendre soin des hommes tués ; ou bien elle n'est occupée que d'œuvres de mort et alors elle n'est pas une mère, mais une attentive pleureuse.

Si Riçpa n'est occupée que de rites funèbres, son histoire est touchante, sans plus. Elle est une Niobé de plus parmi – hélas – bien d'autres mères infortunées. Mais si Riçpa a fait œuvre de vie,

cela transfigure tout : c'est la vie qu'elle affirme en ouvrant sa piété maternelle à toute une lignée. Et si c'est la vie qu'elle proclame, cela signifie que la mort n'est pas finalement le dernier mot de l'histoire.

Retrouvons Rachel, la mère qui, dès qu'elle a enfin un fils en demande un autre ; Rachel qui meurt en donnant la vie et dont le tombeau témoigne de ce combat qui s'est achevé dans une naissance ; Rachel qui devient la mère d'Israël ; Rachel dont la tombe est le premier jalon de l'itinéraire messianique.

Retrouvons Anne, la stérile, qui accouchant de Samuel inaugure une longue suite d'enfants et voit poindre toute une lignée de rois. Ces deux femmes, si intimement présentes aux *Livres de Samuel*, donnent le sens et le poids désormais de tout acte qui s'apparente à ce qu'elles ont vécu.

Riçpa, ajoutant des fils à ses fils, honorant les corps, déclenchant la récapitulation d'une lignée, appartient bien au monde où Rachel et Anne ont œuvré. C'est pour la vie qu'elle a agi. Au commencement des *Livres de Samuel*, il y a le chant d'Anne qui proclame : « La stérile enfante sept fois » (1 S 2, 5). Comment ne pas penser à Riçpa, à l'autre bout de ces Livres, qui acquiert sept fils à Gabaon, de deux qu'elle avait « naturellement » ? « YHWH fait mourir et vivre, il fait descendre au shéol et en fait remonter », chante encore Anne (1 S 2, 6) : comment ne pas prendre ces propos étonnants dans toute leur force en voyant Riçpa conduire enfin dans la tombe le messie, ses fils et petits-fils, au moment où la terre renaît sous la pluie vivifiante qui vient d'en haut ?

→ SUITE PAGE 333



## ***Evangile de Jean 19, 12-30 ; 38-42***

### **La condamnation à mort**

<sup>12</sup> Dès lors Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs vociféraient, disant : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi, s'oppose à César. » <sup>13</sup> Pilate, entendant ces paroles, amena Jésus dehors et alla siéger au tribunal en un lieu dit le Dallage, en hébreu Gabbatha. <sup>14</sup> Or c'était la Préparation de la Pâque ; c'était vers la sixième heure. Il dit aux Juifs : « Voici votre roi. » <sup>15</sup> Eux vociférèrent : « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Crucifierai-je votre roi ? » Les grands prêtres répondirent : « Nous n'avons de roi que César ! »

<sup>16</sup> Alors il le leur livra pour être crucifié.

### **Le crucifiement**

Ils prirent donc Jésus. <sup>17</sup> Et il sortit, portant sa croix, et vint au lieu dit du Crâne – ce qui se dit en hébreu Golgotha – <sup>18</sup> où ils le crucifièrent et avec lui deux autres : un de chaque côté et, au milieu, Jésus. <sup>19</sup> Pilate rédigea aussi un écriteau et le fit placer sur la croix. Il y était écrit : « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs. » <sup>20</sup> Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix était proche de la ville, et c'était écrit en hébreu, en latin et en grec. <sup>21</sup> Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « N'écris pas : "Le roi des Juifs", mais : "Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs." » <sup>22</sup> Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

### **Le partage des vêtements**

<sup>23</sup> Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique. Or la tunique était sans couture, tissée d'une pièce à partir du haut : <sup>24</sup> ils se dirent donc entre eux : « Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura » : afin que l'Écriture fût accomplie :

*Ils se sont partagé mes habits, et mon vêtement, ils l'ont tiré au sort.*  
Voilà donc ce que firent les soldats.



## Jésus et sa mère

<sup>25</sup> Or près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. <sup>26</sup> Jésus donc voyant sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » <sup>27</sup> Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui.

## La mort de Jésus

<sup>28</sup> Après quoi, sachant que désormais tout était achevé, pour que l'Écriture fût parfaitement accomplie, Jésus dit :

« *J'ai soif.* »

<sup>29</sup> Un vase était là, rempli de vinaigre. On mit autour d'une branche d'hysope une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche. <sup>30</sup> Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « C'est achevé » et, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

(...)

## L'ensevelissement

<sup>38</sup> Après ces événements, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Pilate le permit. Ils vinrent donc et enlevèrent son corps. <sup>39</sup> Nicodème – celui qui précédemment était venu, de nuit, trouver Jésus – vint aussi, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres. <sup>40</sup> Ils prirent donc le corps de Jésus et le lièrent de linges, avec les aromates, selon le mode de sépulture en usage chez les Juifs. <sup>41</sup> Or il y avait un jardin, au lieu où il avait été crucifié, et, dans ce jardin, un tombeau neuf, dans lequel personne n'avait encore été mis. <sup>42</sup> A cause de la Préparation des Juifs, comme le tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

# La croix, le tombeau, les femmes (Jn 19)

## *Riçpa, Lithostrôton*

J'ai laissé de côté un point important : le nom même Riçpa ? Le nom est suffisamment étonnant en hébreu pour qu'on s'intéresse. Il désigne le sol et apparaît par ailleurs comme un nom commun. Dans ce cas, la Septante le traduit par *lithostroton*, le « dallage ». Riçpa, dans sa faction sur le rocher, au milieu du deuil de la terre, accomplit ce que porte son nom.

Mais aussi le terme « dallage » apparaît précisément dans le récit qui précède la crucifixion, dans l'évangile selon saint Jean : « Pilate, à ces mots, fit amener Jésus dehors et s'assit à son tribunal, au lieu appelé le Dallage (*lithostroton*), en hébreu Gabbatha » (Jn 19, 13).

Le nom grec de *lithostroton* n'est pas une traduction de l'hébreu Gabbatha ; ce dernier terme vient de la racine qui désigne une hauteur, une colline. Le lieu-dit a donc deux noms qui évoquent chacun une particularité de l'endroit : c'est un lieu éminent (hébreu) ; c'est un lieu dallé (grec).

Il est étonnant de retrouver là deux éléments de l'histoire des suppliciés dont nous parle 2 S 21 : un nom parent de la montagne de Gabaon (qui signifie justement « hauteur »), et le nom *lithostrotos*, nom d'un lieu en Jn 19, 13, nom d'une personne (Riçpa) en 2 S 21. C'est comme une signature, un rappel de la part de l'évangile ; on s'exprimerait plus justement peut-être en parlant d'aiguillage. Jean oriente notre chemin avant que nous ne parvenions à la scène même de la crucifixion, où la mère sera aux pieds de son fils sur le Golgotha.

Que signifie ce rappel linguistique de l'épisode de Gabaon en Jn 19, 13 ?

D'abord Jn 19, 13 est une scène de présentation royale, certes ironique, dans laquelle tout est inversé, mais où Jésus est cependant manifesté au peuple comme roi. « Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi ! » Le messie est bien un roi, même si son « royaume n'est pas de ce monde » (Jn 18, 36). Cette phrase de Jésus subvertit le malentendu originel sur la royauté : « Donne-nous un roi comme les autres peuples », demandaient les fils d'Israël à Samuel (1 S 8, 5). C'est donc un roi qui est aujourd'hui présenté, mais pas comme ceux des autres nations.

Enfin si le procès évoque fugitivement les suppliciés de Gabaon, cela indique que c'est là que la mort a lieu pour Jésus : dans le rejet, l'appel au meurtre contre sa personne. Quand il sera crucifié, la mort sera déjà derrière lui ; elle aura déjà été mentionnée. Au point de vue de l'image, la scène du Golgotha est certes proche de celle de Gabaon (la mère et le fils injustement exposé) ; mais on n'en retient plus alors que la part de vie dont était porteuse l'antique scène. Il ne reste de Riçpa et de ses fils que l'appel à la vie dont elle fut la silencieuse proclamatrice.

### *L'héritage d'Anne, Rachel et Riçpa*

Le passage de Gabbatha au Golgotha selon Jn 19 reprend l'héritage des trois femmes qui ont marqué les débuts de la royauté en Israël. Il y a d'ailleurs plusieurs femmes au pied de la croix (trois ou quatre). Une fois de plus, un parcours géographique permet de récapituler un parcours historique.

Nous sommes bien dans la réalité du roi messie qu'Anne avait annoncée : « (Le Seigneur) donne la force à son roi, il relève la corne de son messie » (1 S 2, 10). Nous sommes dans l'appel de vie que Rachel a si puissamment vécu. Ce n'est pas seulement le tombeau d'où sort la vie qui rappelle la matriarche ; sur la croix déjà, le mystère de Gn 35 s'accomplit.

Rachel, enfantant Joseph après des années de stérilité, espérait un autre fils : elle accouchera de Benjamin. L'accoucheuse lui dit, alors qu'elle était dans les douleurs de l'enfantement : « Ne crains pas, car c'est encore un fils pour toi » (Gn 35, 17). C'est à peu près cette formule que Jésus emploie à l'adresse de sa mère, sans plus faire mention désormais d'une peur éventuelle : « Femme, voici ton fils » (Jn 19, 26). Jésus, en bon accoucheur, aide à faire appa-

raître le fils ; en véritable Joseph (« Celui qui ajoute »), il ajoute un fils à sa mère.

Cela relève de l'accomplissement entre Ancien et Nouveau Testament, mais aussi à l'intérieur même de l'évangile de Jean. Une des toutes premières paroles de Marie en Jn 2, dans la scène des noces de Cana, présentait Jésus comme un nouveau Joseph : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le », disait-elle aux serviteurs de la noce, reprenant étonnamment les mots de Pharaon adressés aux Égyptiens : « Allez à Joseph. Tout ce qu'il vous dira, faites-le » (Gn 41, 55). Joseph, comme Jésus à Cana, est le grand pourvoyeur de la vie. Jésus en croix se comporte donc bien comme le Joseph annoncé par sa mère. Il a donné la nourriture, « le pain descendu du ciel » (Jn 6, 58) ; il amène le frère prévu.

Marie n'a pas à souffrir l'enfantement : elle accueille ce nouveau fils. Et puisque le vivant amène le vivant, Jésus s'affirme bien comme un vivant occupé à l'œuvre de la vie. La maternité de Marie qui s'élargit ici ne s'agrandit pas seulement quantitativement ; elle accueille les enfants du monde nouveau qui naissent à ce moment. Elle devient mère de ressuscités, d'hommes sur qui la mort n'a plus de prise.

Marie au pied de la croix reprend la figure de Riçpa : comme elle, elle est debout sur le sol en ce temps de la Pâque où les récoltes poussent. Elle donne désormais le sens lumineux de l'antique faction de Riçpa : c'était bien pour la vie, dans l'espérance de la vie qu'agissait la concubine de Saül. Cette espérance, cachée jadis dans l'atmosphère de mort, apparaît clairement aujourd'hui.

Rachel, Anne, Riçpa : trois femmes qui ont « milité » pour la vie qui vient de Dieu ; trois femmes qui ont ajouté des fils à leurs fils ; trois femmes qui ont vu poindre la vie sans fin. Marie se dresse dans leur sillage et inaugure la réalité qu'elles annonçaient : la vie du monde nouveau, celle que le Père donne.

## **Le Fils de l'homme élevé de terre**

Dès que l'on parle de roi messie dans l'Ancien Testament, on s'intéresse à son corps. Le corps est un lieu que Dieu vient habiter ou dont il s'écarte : ce sera le cas pour Saül, abandonné par l'esprit du Seigneur qui l'avait investi. Le corps manifeste un certain nombre de gestes et de situations fondamentales, dans lesquelles Dieu est concerné. Même si le messie ne parvient pas à incarner pleinement les gestes qu'il faut aux moments opportuns, du moins rend-il visible, dans le déploiement corporel, ce que ces gestes pourraient être, ce qu'il y aurait à vivre au cœur de la chair. Il pose une attente : ce qu'un messie n'a pas pu assumer charnellement, un autre le fera.

### *Regarder aux apparences*

Aussitôt que Saül est évoqué, c'est dans une description de son corps : « (Quish) avait un fils du nom de Saül, remarquable et beau. Il n'y avait pas un des fils d'Israël qui fût plus beau que lui : il dépassait tout le peuple de l'épaule » (1 S 9, 2).

On pourrait immédiatement comprendre que l'homme choisi pour être roi est le plus beau, et que c'est là un motif littéraire, fréquent dans les contes : les beaux jeunes gens de qualité épousent

les belles princesses et ils ont beaucoup de beaux enfants, après avoir été en butte aux assauts de méchants qui sont très laids.

Cela ne semble pas s'appliquer tel quel à notre récit. On constatera, dans la scène de l'onction de David (1 S 16), que celui-ci a sept frères, tous beaux et bien bâtis, qui pourraient faire des messies très plausibles, comme le prophète Samuel lui-même le pense ; ils seraient de nouveaux Saül, recrutés selon le même canon de beauté masculine que le fils de Quish. Or, Dieu spécifie à son prophète qu'il ne choisit pas ses sauveurs selon les apparences, comme le monde le fait. Est-ce à dire que David sera contrefait ou d'un physique indifférent ? Pas du tout : « Il était roux, il avait de beaux yeux et belle apparence » (1 S 16, 12). Dieu ne juge pas sur l'extérieur ; cela ne signifie pas que l'extérieur n'a aucune importance.

Nos textes évoquent le physique des messies, et parfois des membres de leur entourage, sans en faire un critère simpliste. Pour être messie, il n'y a pas de stature spéciale à arborer obligatoirement, il n'y a pas à avoir la tête de l'emploi ; le messie a cependant une silhouette et un visage particulier. Bref, il n'est pas le revêtement stéréotypé d'une idée (le messianisme, le salut, etc) ; c'est une personne, appréhendée dans la globalité de son être, dans son corps, qui est chaque fois pris en compte et chaque fois différent.

Ceci me semble très important pour cerner mieux la notion de personne dans la Bible ; c'est vrai que l'Écriture n'élabore pas de développement philosophique sur cette notion. Mais sa manière complexe de parler du corps fournit des matériaux que l'on peut théoriser : le corps y est présenté comme la réalité définie de l'être auquel on s'intéresse, sans qu'une grammaire des valeurs se superpose aux éléments descriptifs retenus. On n'est pas bon et désigné pour la royauté parce qu'on est grand et beau. Le superbe Absalom donnera bientôt un démenti à ce préjugé.

Il y a toujours à s'étonner, quand un nouveau personnage apparaît, à accueillir ce qu'on nous dit de son allure, sans que cela nous amène à juger *a priori* ce personnage ou à déduire sa psychologie de son apparence. Nos textes nous éduquent à la rencontre personnelle. Cette rencontre est essentielle quand il s'agit du messie. Désirer voir le corps du messie, chercher son corps, constituent finalement la quête fondamentale qui apprend vraiment qui il est.

## *Ce que dit le corps*

Le corps n'est pas une réalité neutre. Il dit quelque chose, soit qu'il exprime une vérité profonde de l'être incarné, soit qu'il manifeste une vérité divine. C'est ce que nous dit Gn 1, 27, parlant de la création de l'homme et de la femme : « à l'image d'Élohim il le créa. Il les créa mâle et femelle. »

Le corps est un révélateur. Quand les silences ou les paroles voilent ce qui est fondamentalement vécu, le corps, lui, parle. « Parle-moi de ton corps, dis-moi ce qu'il ressent et la vérité affleurerait » ; c'est ainsi que l'on pourrait éclairer les premières questions de Dieu après le péché. « Adam, où es-tu ? », c'est-à-dire : situe ton corps que tu as caché. Et Adam répond qu'il a eu peur, qu'il a vu avec honte son corps nu et que pour cette raison il a décidé de le cacher.

De même, quand Caïn voit d'un mauvais œil que l'offrande de son frère a été agréée et pas la sienne, il garde un silence paralysé. Dieu s'approche alors de lui, lui demandant de parler de son corps : « Pourquoi est-ce que ça te brûle et pourquoi es-tu tombé du visage ? » (Gn 4, 6). Mais Caïn reste silencieux. Ah ! s'il avait parlé de son corps, de cet effondrement et de cette chaleur qui l'affectent ! S'il avait accepté d'entrer dans cette vérité que son corps disait, de la mettre en mots ! Il se serait mis à distance de lui-même, et aurait trouvé la juste distance avec son frère.

### *Saül : un homme de haute taille qui n'est pas de taille*

Saül est un homme grand : « de l'épaule et au-dessus il dépassait tout le peuple » (1 S 9, 2). L'expression est étrange : elle se retrouve en 1 S 10, 23 : c'est le moment où Samuel va présenter publiquement Saül que le sort cette fois a désigné. Saül est parti se cacher au milieu des bagages ; il ne faut pas moins qu'un oracle du Seigneur pour qu'on le retrouve : « On courut l'y prendre et il se présenta au milieu du peuple ; il dépassait tout le peuple de l'épaule et au-dessus. »

Qu'y a-t-il au-dessus des épaules ? La tête, bien sûr ! Pourquoi ne pas le dire, tout simplement ? Peut-être parce que l'auteur du texte ne tient pas précisément ou pas seulement à parler de la tête. Il se réfère à ce qu'il y a au-dessus des épaules de Saül. D'emblée

le messie dirige vers le haut, vers sa propre hauteur, vers ses épaules et sa tête, mais aussi vers ce qu'il y a au-dessus. Et au-dessus d'un homme, il y a Dieu.

Depuis 1 S 8 où le peuple demande un roi, une certaine confusion s'instaure à ce propos. Le peuple aura un roi, pourtant, c'est YHWH le roi. Le roi sera *au-dessus* du peuple (1 S 8, 11) ; n'est-ce pas là la place du Seigneur ?

Alors faudrait-il vivre les yeux rivés sur le sol ? Non ! C'est bien d'en haut que le secours et la vie doivent arriver. Mais vont-ils venir désormais du roi, qui est au-dessus de tous et dépasse tout le monde de sa stature ?

En regardant Saül, une question est très concrètement posée à tout un chacun en Israël : vers qui désormais dirigeras-tu tes regards ? Vers l'homme qui te dépasse par la taille et par le pouvoir dont il est investi ? La prestance de Saül sera dans ce cas le signe de sa puissance et de ta sujétion. Ou bien continueras-tu à regarder vers Dieu ? La stature de Saül sera alors le signe d'un plus grand que lui vers lequel il se dirige et dirige tout le monde ; ce sera l'indication de la direction à suivre.

En quelque sorte, il y a deux moyens de trouver le plafond : ou bien par la tour de Babel, par les moyens des hommes livrés à eux-mêmes qui ont congédié leur Seigneur, pensant se hisser à sa hauteur ; ou bien par l'échelle de Jacob : Dieu qui se communique, qui ouvre « la porte du ciel » et montre que ciel et terre se correspondent.

La haute taille de Saül me fait penser à l'apologue de la sagesse asiatique. Quand le sage montre la lune de son doigt, le fou regarde le doigt. S'arrêtera-t-on à la puissance humaine d'un roi que les humains ont réclamé ou sera-t-on sensible au « symbolisme ascensionnel » que le roi manifeste par sa personne ? Le royaume et le maître que tu attends sont-ils de ce monde ou bien sont-ils d'ailleurs ?

S'élever par des moyens seulement humains, c'est à vrai dire ne pas s'élever du tout. Samuel, qui décrit le droit du roi « qui régnera *au-dessus de vous* », évoque en fait un monde de biens limités uniquement horizontal : « le roi prendra vos filles, vos fils, vos champs, vos vignes ; il donnera à ses amis ce qu'il prélèvera sur vous ». Un cadastre, des richesses, un potentiel humain qui sera désormais distribué autrement ; en fait rien de nouveau sous le soleil : il s'agit toujours d'un ensemble d'hommes et d'objets dont seule la répartition est modifiée. La grandeur du roi n'est alors qu'une platitude.

Ce qui est d'emblée visé par nos textes dès que l'on parle de messie, c'est le ciel : comment l'atteindre ?

Quelle est la bonne hauteur pour le messie ? C'est le messie élevé de terre.

### *Le messie élevé de terre*

Dans la traduction de la Septante, la présentation qui est faite de Saül pourrait ainsi se rendre : « au-dessus des épaules et plus haut (il était) élevé au-dessus de toute la terre » (1 S 9, 2)<sup>1</sup>. Les différences sont minimales avec le texte hébreu dont la traduction a été citée plus haut (« de l'épaule et au-dessus il dépassait tout le peuple »). Je retiendrai cependant cette formulation : « élevé au-dessus de toute la terre », appliquée au messie.

Dans l'évangile de saint Jean, une expression très proche revient pour évoquer l'élévation du messie Jésus. Or, cette élévation, c'est la croix qu'il annonce ; c'est déjà aussi son ascension.

On trouve la première mention du Christ élevé en Jn 3, 14 ; c'est Jésus qui parle : « Et de même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que soit élevé le fils de l'homme ». Le verbe « élever » (*hupsô*) appartient à la même racine grecque que l'adjectif qui désignait dans la Septante la haute taille de Saül (*hupsètos*).

L'allusion est claire à Nb 21, 4-9 : le serpent de bronze au désert. En même temps, elle est aussitôt enrichie. Ce n'est plus seulement un serpent qui doit être érigé, mais le Fils de l'homme. Les versets auparavant font bien sentir ce mouvement d'élévation que ce Fils doit connaître et la difficulté qu'il y a à le faire comprendre : « (Jn 3, 12) Si je vous parle des choses terrestres et que vous ne croyez pas, comment pourrais-je vous parler des choses célestes et que vous croyiez ? (Jn 3, 13) Et personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme. »

Le Père est dûment mentionné lors de la deuxième évocation de l'élévation à venir. Mais les auditeurs de Jésus ne comprennent pas qu'il s'agit du Père (Jn 8, 28). Jésus continue pourtant : « Quand vous aurez élevé (*hupsô*) le fils de l'homme, alors vous saurez que je suis, et que de moi-même je ne fais rien, mais comme le Père m'a enseigné, je parle ».

La troisième mention est plus explicite et plus personnelle ; elle vient en effet à la suite d'une prière de Jésus à son Père à laquelle celui-ci répond par une voix venant du ciel. C'est alors que Jésus annonce à la foule (Jn 12, 32-33) : « Et moi, quand je serai élevé (*hypsô*) de terre, j'attirerai tout à moi. (33) Il disait cela signifiant de quel genre de mort il s'apprêtait à mourir. » La foule reprend alors ses propos en s'interrogeant : le Christ doit-il demeurer toujours ? Pourquoi dès lors dire qu'il doit être élevé de terre ? Et qui est le Fils de l'homme ?

Dans ces trois passages, Jésus prend parti dans le débat que nous avons noté dès l'institution de la monarchie : le messie ne sera pas comme un roi des nations ; son élévation ne peut être comprise d'une manière terrestre. Il sera très concrètement élevé : aussi concrètement que l'effigie de bronze jadis hissée au sommet d'une hampe. Mais cette grandeur est le signe de son appartenance au monde d'en haut. C'est du Père qu'il vient et vers le Père qu'il va. Jésus établit bien un rapport vertical qui emmène vers le Père et aimante à lui tous ceux qui reconnaissent Dieu comme leur Père (Jn 8, 42, 47).

Le corps du messie est donc présenté dès le début comme ce point de rencontre possible du ciel et de la terre. Le messie monte de terre et reçoit d'en haut. C'est ce que manifeste le corps dressé de Saül sur lequel descend l'esprit du Seigneur. « Alors fonda sur toi l'esprit de YHWH » (1 S 10, 6), annonce Samuel à Saül après lui avoir conféré l'onction. « Alors fondit sur lui l'esprit de Dieu et il prophétisa au milieu (des prophètes) » (1 S 10, 10). Le geste de l'onction a d'ailleurs montré l'investissement par le haut de la personne du messie : « Samuel prit la fiole d'huile et la versa sur la tête de (Saül) » (1 S 10, 1).

La très belle scène de l'onction de David ramasse en un instant ce double mouvement d'élévation (les corps sont debout) et de descente : « YHWH dit : "Debout ! Oins-le : c'est lui !" Samuel prit la corne d'huile et oignit (David) au milieu de ses frères. Alors fondit vers David l'esprit de YHWH, dès ce jour et dans la suite » (1 S 16, 13).

Bref, regarder le corps du messie nous habitue à la physique divine. Ce corps n'est pas celui du Titan à l'assaut du ciel ; ce n'est pas non plus un instrument passif, simple réceptacle de la force d'en haut. C'est l'expression d'un être attiré vers le haut et qui reçoit d'en haut ; la manifestation d'un passage possible entre la terre qui porte et le ciel qui s'ouvre. « Amen, amen, je vous le dis,

proclame Jésus, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » (Jn 1, 51).

### *Marcher sur les hauteurs*

Les lieux que fréquente Saül soulignent cette hauteur que son corps manifeste déjà. Saül foule surtout les endroits élevés. La cité qu'il aura comme capitale s'appelle Guibéah ; ce nom signifie : « colline, éminence ». La ville où il se rend pour rencontrer Samuel après ses trois jours de quête est sans doute Ramah, que l'on pourrait traduire par « La Haute ».

On le verra encore avec deux mille hommes dans la montagne de Béthel (1 S 13, 2). Il apparaît assis « sous le grenadier de Migrôn », à la limite de Guibéah la Colline (1 S 14, 2) ; on le trouve encore « assis à Guibéah, sous le tamaris du haut-lieu, sa lance à la main, et tous ses serviteurs se tenaient debout autour de lui » (1 S 22, 6). Sa mort (1 S 31 ; 2 S 1) a lieu sur les hauteurs du mont Guelboé.

Ce sont là de belles icônes<sup>2</sup> qui peuvent évoquer notre saint Louis siégeant sous son chêne. En fait, le roi sur les hauteurs est paralysé par la peur et gelé dans l'attentisme. Son élévation ne correspond à aucune grandeur intérieure. Saül va vivre « comme si ». Pourtant dès ses premières démarches, le sens de son élévation pouvait être perçu. Relisons le récit de ses pas vers Samuel et avec lui.

Dans cet épisode du détour par Ramah (1 S 9), on voit Saül et son serviteur sans cesse en train de monter : « Comme ils montaient par la montée de la ville, ils rencontrèrent des jeunes filles » (1 S 9, 11). Ces femmes renseignent les deux visiteurs : « Vous trouverez (le prophète) avant qu'il ne monte au haut lieu pour manger » (1 S 9, 13) ; elles ajoutent : « "Maintenant donc, montez : vous le trouverez tout de suite". Ils montèrent à la ville » (1 S 9, 13-14). Ils voient alors Samuel qui s'apprête à monter vers le haut-lieu (v. 14) et qui invite Saül à monter devant lui (v. 19). Ils redescendent après le repas dans la ville, mais Saül monte sur la terrasse de la maison du prophète afin d'y passer la nuit (v. 25).

Dès les commencements, le grand Saül, le fils de Quish, est invité à monter. Les grands commencements sont marqués par un mouvement vers le haut : monter, c'est s'offrir à Dieu.

s'exposer à ce Seigneur qui d'en haut baisse son regard et fait descendre sa vie.

### *La montée du fils*

« Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : "Abraham !". Celui-ci dit : "Me voici". (Dieu) dit : "Prends ton fils, ton unique, que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya ; là fais-le monter en montée sur l'une des montagnes que je te dirai" » (Gn 22, 1-2). Abraham, on le sait, comprend qu'il lui faut sacrifier son fils. C'est que le vocabulaire qui désigne la montée désigne aussi l'holocauste : faire monter un animal sur l'autel et le brûler complètement afin que la fumée s'élève vers le ciel.

Isaac ne sera pas mis à mort. Dieu ne veut pas la mort, mais la vie. Sur les hauteurs du Moriyya, Isaac a été présenté à celui qui parle « du ciel » (Gn 22, 11). Le sacrifice que Dieu souhaite ultimement, ce ne sont pas des bêtes en combustion, c'est un homme qui s'avance vers lui. Et cet homme apprend qu'il y a un Dieu là-haut qui veut sa vie, qui le met en possession de cette vie reçue. Cet homme apprend qu'il a un Père donateur de vie dont son père terrestre est l'image ou le signe.

Pour éclairer ce qu'est un messie de Dieu, il convient que le premier d'entre eux, avant même son onction, monte vers Dieu. Car c'est bien vers Dieu que l'on va quand on se rend chez un prophète : « Autrefois, en Israël, quand un homme allait consulter Dieu, voici ce qu'il disait : "Venez, et allons chez le voyant" ; car le prophète d'aujourd'hui on l'appelait autrefois le voyant » (1 S 9, 9). C'est bien vers Dieu que l'on va, quand on est convié à un sacrifice et au repas qui lui fait suite. Saül, mystérieusement guidé par Dieu (1 S 9, 16), monte vers Dieu pour être présenté à lui et en recevoir sa vie.

On sait que ce parcours, que tous les gestes lourds de sens exécutés par Samuel seront sans effet à long terme. Saül « retombera ». Il n'empêche : les gestes sont posés, la direction est donnée. Le messie qui plaît à Dieu est celui qui accepte de monter, d'être élevé de terre pour recevoir la vie du Père. C'est celui pour qui le sacrifice est vraiment la montée par excellence : l'offrande complète de sa personne pour recevoir dans sa chair la vie d'en haut.

## *Crucifié, relevé, monté vers le Père*

Notre enquête se limite à un aperçu sur Saül, mais nous avons vu à quel point le Christ Jésus se coule à nouveau dans les gestes, les apparences signifiantes que le premier roi a inaugurées.

De même que Jésus est le Fils envoyé par son Père qui retourne chez son Père, comme Saül, de même il est, à l'instar du fils de Quish, celui qui est « élevé au-dessus de toute la terre ». Cette élévation n'est pas moins concrète que la haute prestance de Saül ; c'est même plutôt l'inverse qui est vrai : Jésus dressé sur la croix manifeste enfin en quoi la hauteur d'un homme consiste. Il dévoile à quel point cet exhaussement dont il est l'objet dirige vers le Père. Il donne à la hauteur qu'il a acquise son sens pleinement humain et divin.

Sur la croix, dans sa résurrection et par son ascension, Jésus rassemble en sa personne tous les moyens d'être élevé. Autrement dit, il fraie les chemins qui conduisent au Père. La croix, c'est ce moment où toutes les solutions pour vivre que le monde offre s'avèrent impuissantes, inutiles ; ces solutions sont même dévoilées comme nocives : elles conduisent finalement à la mort. Être sur la croix, c'est « trouser » le plafond du monde et affirmer que si la vie doit venir, elle viendra d'en haut, et non pas du cercle horizontal où l'on a vécu jusqu'ici. La résurrection, c'est la vie du Père qui déferle : il est incontestablement révélé comme Père, c'est-à-dire Donateur de vie, là où la mort, aux yeux du monde, a paru triompher. L'ascension, c'est l'expérience de la mission achevée ; l'homme et la femme sont rétablis dans leur intégrité, la vie avec les frères est possible ; un même Père est source de tout et de tous qu'il s'agit maintenant de retrouver dans le Royaume de la vie.

### NOTES

1. Cette traduction est faite à partir d'un texte hébreu légèrement différent de celui que nous connaissons actuellement (et qui est le texte massorétique). Si l'on veut, il y avait en fait des états divers du texte hébreu : la Septante traduit l'un d'eux.

2. Cf. La prophétesse Déborah, assise sous un palmier dans la montagne d'Éphraïm (Jg 4, 5).



## 2 Samuel 18, 9-15

### Mort d'Absalom

<sup>9</sup> Absalom se heurta par hasard à des serviteurs de David. Absalom montait un mulet et le mulet s'engagea sous la ramure d'un grand chêne. La tête d'Absalom se prit dans le chêne et il resta suspendu entre ciel et terre tandis que continuait le mulet qui était sous lui. <sup>10</sup> Quelqu'un l'aperçut et prévint Joab : « Je viens de voir, dit-il, Absalom suspendu à un chêne. » <sup>11</sup> Joab répondit à l'homme qui portait cette nouvelle : « Puisque tu l'as vu, pourquoi ne l'as-tu pas abattu sur place ? J'aurais pris sur moi de te donner dix sicles d'argent et une ceinture ! » <sup>12</sup> Mais l'homme répondit à Joab : « Quand même je soupèserais dans mes paumes milles sicles d'argent, je ne porterais pas la main sur le fils du roi ! C'est à nos oreilles que le roi t'a donné cet ordre ainsi qu'à Abishaï et à Ittaï : "Surveillez quiconque s'en prendrait au jeune Absalom." <sup>13</sup> Que si je m'étais menti à moi-même, rien ne reste caché au roi, et toi, tu te serais tenu à distance. » <sup>14</sup> Alors Joab dit : « Je ne vais pas ainsi perdre mon temps avec toi. » Il prit en main trois épieux et les planta dans le cœur d'Absalom encore vivant au milieu du chêne. <sup>15</sup> Dix jeunes gens, les écuyers de Joab, se disposèrent en cercle, frappèrent Absalom et le mirent à mort.

# **Crucifié, transpercé, enseveli**

## **ou comment on traite un corps**

### **de messie**

*« Ne fallait-il pas que le Christ souffre cela ? »*

Que Jésus soit mort et ressuscité pour accomplir l'Écriture, cela peut paraître étrange. Pourtant, les récits de l'Ancien Testament montrent à plusieurs reprises les messies crucifiés, transpercés ou menacés de l'être, ensevelis sous des pierres qu'il paraît impossible de rouler dorénavant.

Il y a dans la mort de Jésus des faits objectifs. On a rappelé récemment que sa condamnation à la mort sur une croix était parfaitement plausible au point de vue de l'histoire. Ce genre de mort rencontre également nombre d'histoires déjà vécues et consignées dans l'Ancien Testament, qui sont comme autant de lieux d'attente, de situations posées dont l'Écriture a éprouvé le besoin de faire mémoire.

Il en va de la mort de Jésus comme des circonstances de sa naissance. On sait par le prophète Michée qu'un libérateur, un berger du peuple, doit naître dans la cité de David, Bethléem-Éphratah (Mc 5, 1). Or, qu'est-ce qui permet à cette annonce prophétique d'advenir ? Une décision de l'administration romaine : le recensement ! Joseph, qui est de la maison de David, vient se faire recenser en compagnie de sa femme enceinte dans sa cité d'origine, Bethléem. Et ainsi s'accomplit l'Écriture : non pas selon des chemins aménagés par la piété de fidèles soucieux que Dieu s'y retrouve, mais bien de manière apparemment contingente, selon des décisions qui relèvent d'un tout autre registre que celui de l'histoire sainte.

De la même manière, les outrages infligés au corps de Jésus, la crucifixion, l'ensevelissement sont historiquement situés et datables ; ils sont le fait de groupes différents, d'hommes qui agissent sans concertation, parfois sous le coup d'impulsions immédiates. En même temps, ce sont des gestes qui correspondent profondément à ce que l'on sait du messie ; ils renouent et accomplissent des gestes posés depuis des siècles et qui restent en attente de leur sens plénier.

Je voudrais dans cette étude souligner quelques évocations de l'Ancien Testament : des actes ont été posés concernant les corps de messies ; ils situent toute réflexion future : c'est bien le corps qui est à considérer, c'est le devenir de ces corps qui parle, le plus clairement peut-être, de ce qu'est un messie. Évoquant le sang répandu de Jésus, la *Lettre aux Hébreux* (Hb 12, 24) dira que ce sang parle, et qu'il parle plus fort que celui d'Abel.

## *Crucifixion : le roi cloué*

### **Saül cloué au rempart**

Deux chapitres successifs, 1 S 31 et 2 S 1, évoquent la mort de Saül : la première fois, il s'agit d'un récit ; la seconde fois, de la narration faite par un témoin et acteur de cette mort. Les deux versions ne concordent pas exactement. Cette absence d'ajustement total entre les deux relève du sens profond de nos textes : quand un messie meurt-il exactement ? Peut-on savoir avec exactitude les circonstances de la mort d'un messie ? Un messie meurt-il effectivement ? Il semble que oui puisque Saül sera inhumé bientôt, mais son trépas, placé dans une sorte de halo temporel, échappe à une description clinique qui en ferait un fait répertorié et classé.

En 1 S 31, les détails abondent sur le devenir du corps de Saül. Citons-en quelques-uns qui nous intéressent plus particulièrement ici. Saül est mort ; il s'est jeté sur son épée d'après la version de 1 S 31, 4.

« Or, le lendemain, quand les Philistins vinrent pour dépouiller les morts, ils trouvèrent Saül et ses trois fils gisant sur le mont de Guelboé. Ils lui coupèrent la tête et le dépouillèrent de ses armes. Puis ils envoyèrent (des messagers) dans le pays des Philistins, à la ronde, pour annoncer la bonne nouvelle à leurs idoles et au

peuple. Ils placèrent ses armes dans le temple d'Astarté et ils clouèrent son corps à la muraille de Beth-Shan » (1 S 31, 8-10).

Tout se passe ici *post-mortem*, mais il me semble qu'il y a des motifs à retenir pour éclairer la passion de Jésus : le dépouillement, la crucifixion et la bonne nouvelle annoncée.

Ce dernier thème est important : dans la Septante, le verbe qui signifie « annoncer une bonne nouvelle », à savoir *euaggelizein*, « évangéliser », apparaît ici pour la première fois. Le mot qui se spécialisera avec le sens que l'on sait dans le Nouveau Testament inaugure ses emplois ultérieurs pour désigner l'annonce de la mort du premier messie.

Cette annonce est bien entendue pour les ennemis une « bonne nouvelle ». C'est un des retournements majeurs dans le Nouveau Testament que d'utiliser ce même terme en une glorieuse subversion. La mort du messie sera un jour une réelle bonne nouvelle pour tous les hommes : Jésus-Christ a connu la mort pour vaincre la mort, pour en montrer le mensonge.

Quant au corps exposé de Saül, il inaugure aussi une certaine manière de manifester le corps du messie. Nous avons noté auparavant que ces multiples opérations sur le corps du roi s'achèvent par les soins que lui donnent enfin les habitants de Yabèsh. Ils viennent dépendre Saül et prennent les corps de ses fils ; puis ils brûlent les chairs du messie tout en préservant les os. Ils mettent alors les ossements au tombeau. Nous verrons ensuite que le corps du messie, préservé de la corruption par l'incinération préalable, sortira du tombeau bien des années plus tard afin d'être enterré dans la tombe familiale.

Tous ces gestes posés créent une sorte d'espace prophétique dans lequel le corps du messie devient le lieu d'une question : ce corps est-il voué à la dégradation de la mort ?

## Les descendants de Saül exposés sur une colline

L'intérêt pour le corps s'étend aux enfants de Saül. C'est comme si dans nos textes la personne du fils était sans cesse envisagée. Saül reste le fils de Quish (et il retrouvera à la fin son père dans le tombeau : 2 S 21) ; mais il est lui-même devenu père, et ce sont ses enfants désormais qui relancent en quelque manière l'interrogation sur le fils : les fils meurent-ils ? Que leur arrive-t-il ?

Nous étudierons plus en détail la mort des enfants de Saül. Contentons-nous ici d'évoquer la scène. Lors d'une dramatique famine, on décide un jour d'offrir à Dieu des victimes propitiatoires. Deux fils que Saül eut avec sa concubine Riçpa et cinq petits-fils du roi défunt sont alors choisis. Ces innocents seront exposés sur les hauteurs de Gabaon jusqu'à ce que mort s'ensuive (2 S 21, 8-9). On ne comprend pas exactement la nature de leur supplice. Le verbe hébreu qui le désigne ressemble beaucoup à celui qui évoque la fixation du corps de Saül sur la muraille de Beth-Shan. Ils sont donc cloués comme Saül, ou bien empalés. La traduction grecque spécifie qu'ils furent « exposés au soleil ».

Bref, sur une colline les corps de sept hommes sont exhibés et meurent lentement. Riçpa, la mère de deux d'entre eux, demeure à leurs pieds et protège des prédateurs les sept corps. C'est une image très forte de Mère des douleurs dont l'évangile de Jean tout particulièrement se souviendra.

### **Absalom crucifié dans un arbre**

Absalom : encore un fils de messie ! On connaît l'histoire tragique de ce fils de David qui se révolte contre son père. Le bel et ambitieux Absalom s'installe à Jérusalem et cause l'exil temporaire de son père. Affrontant l'armée régulière, il entre dans une forêt sur sa mule. Là, sa tête se coince dans les ramures enchevêtrées d'un chêne : « Il resta suspendu entre ciel et terre, tandis que le mulet qui était sous lui passa outre » (2 S 19, 9).

Un homme le voit et va en porter la nouvelle à Joab, chef de l'armée de David et cousin d'Absalom. Joab décide alors d'aller lui-même mettre à mort le jeune homme, bien que David ait demandé que l'on épargnât son fils. « Prenant en main trois épieux, il les enfonça dans le cœur d'Absalom qui était encore vivant sur le cœur du chêne » (2 S 19, 14). Viennent alors dix porteurs d'armes de Joab qui achèvent le jeune homme.

On apprend ensuite que les tribus d'Israël avaient donné l'onction à Absalom (2 S 19, 11). Cela rend cette scène d'autant plus mystérieuse : pourquoi cette figure de fils, oint, crucifié et mis à mort, sur laquelle le texte s'arrête longuement ?

Absalom sera jeté dans une grande fosse sur laquelle de grosses pierres sont amoncelées.

## ***Transpercement : le roi troué***

La menace d'être transpercé plane sans cesse sur les messies et sur leurs enfants. Saül tient toujours sa lance à la main, comme un signe de son pouvoir, et plusieurs fois il s'en sert contre ses proches.

Sa jalousie s'allume rapidement contre David qui remporte des succès et devient adulé de tous. Un jour qu'il est plongé dans une de ses crises ténébreuses, il voit David en train de jouer comme chaque jour de la harpe pour l'apaiser. « Alors Saül brandit sa lance et dit : Je vais clouer David au mur ; mais David esquiva le coup par deux fois » (1 S 18, 11).

La scène se reproduit plus tard. David vient de vaincre les Philistins. Il est comme d'habitude auprès de lui, tentant de soulager l'angoisse du roi par la musique. « Saül chercha à clouer David au mur avec la lance, mais celui-ci évita le coup de Saül, qui planta la lance dans le mur. David s'enfuit et s'échappa » (1 S 19, 10).

Quelque temps après, alors que David s'est abstenu de paraître lors d'un repas qu'il devait prendre à la table de Saül, Jonathan, le fils de Saül, défend son ami David. « Saül brandit sa lance contre (Jonathan) pour le frapper, et Jonathan connut que c'était chose décidée de la part de son père, que de faire mourir David » (1 S 20, 33). Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Saül décrète la mort de son propre fils (voir 1 S 14, 39-44).

Afin d'échapper aux Philistins qui le talonnent, Saül demande à son porteur d'armes de l'achever. Selon la Septante, Saül a reçu des ennemis un coup « aux hypocondres », c'est-à-dire au côté, sous les côtes (1 S 31, 3). Frappé mortellement, il ne veut donc pas être totalement abattu par ses adversaires. Son porteur d'armes refuse de lui donner le coup de grâce. Alors « Saül prit le glaive et se jeta dessus » (1 S 31, 4). On apprend au chapitre suivant que Saül, appuyé sur sa lance, aurait en fait demandé la mort à un jeune Amalécite.

Nous avons vu qu'Absalom avait été transpercé par trois épieux fichés dans son cœur par Joab.

On pourrait citer d'autres scènes de ce genre, jusqu'à l'épisode de la mort de Josias, le dernier « bon » roi de Juda. Ce descendant de David sera lui aussi transpercé à la bataille par les archers égyptiens et ramené dans son char à Jérusalem où il mourra (2 R 23, 29-30 ; 2 Chr 36, 23-24).

## ***Ensevelissement : le roi empierré***

### **Le chaos d'Absalom**

Absalom mort est enterré sur place dans une immense fosse ; la Septante traduit le terme par *chasma* : une « béance », on pourrait presque dire : un « chaos ». Absalom qui s'est révolté contre son père, qui a pris pour lui les concubines paternelles, a bouleversé l'ordre politique et l'ordre naturel des générations. Les circonstances de sa mort marquent ce chaos dans lequel il est entré : c'est un enchevêtrement de branches qui le retiennent prisonnier et c'est un chaos qui l'absorbe finalement, recouvert d'une accumulation de grosses pierres. La confusion des éléments mime la confusion générale où sa vie s'était empêtrée.

Il rejoint alors une série d'antiques rois païens, dont l'arrogance précipita la chute. Ainsi en fut-il du roi de Aï que les fils d'Israël durent combattre à leur entrée en Canaan. « Le roi de Aï, (Josué) le pendit à un arbre jusqu'au soir, mais au coucher du soleil Josué ordonna de descendre son cadavre de l'arbre. On le jeta à l'entrée de la Porte de la ville, et on érigea sur lui un grand monceau de pierres qui existe jusqu'à ce jour » (Jos 8, 29).

Il en alla de même pour les cinq rois coalisés un peu plus tard contre Israël. Alors qu'ils s'étaient réfugiés dans la grotte de Maqqéda, Josué ordonna : « Roulez de grandes pierres à l'entrée de la grotte et postez-y des hommes pour les garder » (Jos 10, 18). Il fit ensuite ouvrir la grotte et sortir les souverains. Ceux-ci furent alors mis à mort et pendus à des arbres. « Au coucher du soleil, Josué commanda de les descendre des arbres : on les jeta dans la grotte où ils s'étaient mis à l'abri et l'on plaça de grandes pierres contre l'entrée de la grotte : elles y sont jusqu'à ce jour même » (Jos 10, 27).

### **La caverne de Saül**

Saül lui-même avant sa mort a vécu ce genre de menace. Alors qu'il poursuivait David, il entra dans une grotte « pour se couvrir les pieds » (I S 24, 4). On ne saurait mieux présenter un homme dans son corps ! Ce que Saül ignore, c'est que David et ses hommes sont réfugiés au fond de cette caverne. Les serviteurs de David pressent le roi au nom du Seigneur de se venger de Saül qui semble si providentiellement tombé entre les mains de David. Les

serviteurs royaux se font souvent l'écho d'une parole de Dieu lui-même. On peut parfaitement croire que Saül a été conduit là par YHWH et que David ne fera que justice en abattant le roi impie.

Or, David refuse et se contente de couper subrepticement un pan du manteau de Saül. Saül, qui ne s'est aperçu de rien, sort de la grotte vivant et David, peu après, le hèle pour lui dire ce qui vient de se passer et lui prouver qu'il n'a contre Saül aucune intention mauvaise.

On pourrait étudier longuement ce texte. Il me semble en tout cas que cette compréhension prophétique en constitue le fond : on apprend dans cette page qu'un messie, placé au creux de la terre, et que l'on peut raisonnablement penser mort, sort cependant vivant. Le messie Saül, que l'on pouvait tuer au nom du Dieu qui fait mourir, est épargné par le messie David au nom du Dieu qui fait vivre. « Le Seigneur fait mourir et vivre ; il conduit au shéol et en ramène » (1 S 2, 6), chantait Anne, à l'orée de l'histoire des rois messies.

La scène de la caverne illustre cette expérience de Dieu. Elle est comme une quête encore tâtonnante, une expérimentation en attente de réalisation parfaite.

De même, Saül mort sera inhumé une première fois, puis exhumé pour être enterré dans le caveau familial. Le corps d'un messie peut donc sortir du tombeau ? On peut dire certes que Saül est mort, qu'il s'agit là des soins *post-mortem* donnés à un cadavre. Mais des gestes sont posés ; le souci du corps du messie est particulièrement mis en relief. Que nous signifie-t-on dans les allées et venues de ce corps dont les chairs ont été préservées de la corruption ?

### *La Cité de David : où est le roi défunt ?*

Même en ce qui concerne le corps de David, il me semble qu'une question reste en suspens. David paraît, parmi tous les personnages dont nous parlons, celui dont le trépas et les funérailles posent le moins de problèmes. Il meurt « de sa belle mort », dans son lit, et il est enterré dans un endroit répertorié : « David se coucha avec ses pères, et il fut enseveli dans la Cité de David » (1 R 2, 10).

« Il se coucha avec ses pères », qu'est-ce à dire ? On peut comprendre cette expression d'une manière concrète : il fut enterré là où ses pères étaient déjà couchés, dans la tombe familiale. Dans ce cas, c'est à Bethléem qu'il a été mis au tombeau. Mais la suite

du verset signale que c'est « dans la Cité de David ». Cette formule désigne une partie de Jérusalem, la ville que David lui-même a conquise des années auparavant : « David s'installa dans la forteresse et l'appela Cité de David » (2 S 5, 9). Alors le fait de « se coucher avec ses pères » doit être pris dans un sens large, comme un euphémisme : il a rejoint dans la mort les défunts de sa lignée et on l'a mis au tombeau à Jérusalem. Pourtant une ambiguïté subsiste : la Cité de David désigne aussi Bethléem. C'est ce que 1 S 20 dit de manière soulignée : « David m'a demandé avec insistance la permission de courir à Bethléem, sa cité », dira Jonathan à Saül ; l'expression est répétée.

On peut dire que la Cité de David, c'est Bethléem avant que David ne prenne Jérusalem, et que c'est Jérusalem une fois qu'il s'est rendu maître de cette ville. Or, ce n'est pas si clair. La tradition subsiste d'appeler Bethléem la Cité de David. L'ange de la nuit de Noël dit aux bergers : « Il vous est né aujourd'hui dans la Cité de David un sauveur » (Lc 2, 11) ; et les bergers, après avoir entendu cette nouvelle, se disent : « Allons donc jusqu'à Bethléem » (Lc 2, 15).

Alors finalement, où David est-il enterré ? Avec ses pères à Bethléem ? Loin de ses pères à Jérusalem ? Le corps du messie mort nous a une fois de plus échappé : il est en transit entre deux lieux. Un corps qui voyage est-il mort ? La question est posée.

C'est l'antique forteresse de Jérusalem que David a nommée Cité de David. C'est un fait géographique assuré. À la fin de sa vie, David nous renseigne sur ce qu'il entend par « forteresse » : « C'est le Seigneur qui est mon roc et ma forteresse. » Voici ce que le roi proclame en 2 S 22, 2, au début d'un grand chant qui deviendra le psaume 18. La Cité de David, c'est en fait tout endroit où Dieu se tient et accueille son messie.

Ce n'est pas là une manière de spiritualiser indûment des données topographiques, de « récupérer » les incertitudes géographiques. C'est au contraire la seule façon de les incarner vraiment et de rendre compte du « travail » de nos textes : ma cité, c'est là où se trouve le Dieu de la vie. C'est ce que David a appris depuis sa jeunesse et plus tard quand il fuyait devant Saül : tous les lieux de cette terre où je fais l'expérience de la vie qui l'emporte sur la mort, c'est la Cité sainte où Dieu sauve, « la Cité du grand Roi ». Qu'un lieu l'incarne et le dise mieux que d'autres, qu'un endroit précis en soit l'attestation pour tous, soit. Mais cet endroit donne

alors son nom à tous les endroits où pareille victoire de la vie s'est affirmée un jour.

Jésus qui est né à Bethléem, la Cité de David, et qui fut enterré à Jérusalem, la Cité de David, montre la présence de Dieu, partout agissante pour la vie. Il fait aussi coïncider la terre de la naissance et celle de la mort, pour donner à la mort sa vérité : naître et mourir dans la forteresse de Dieu, c'est toujours vivre.

La première mention de Bethléem dans la Bible est faite en Gn 35 : c'est là que meurt Rachel tout en donnant naissance à Benjamin. La stèle de Rachel à Bethléem fait donc mémoire d'un lieu de mort d'où la vie est sortie. C'est à ce tombeau que Saül est immédiatement envoyé après son onction. Et le lieu de cette tombe est aussi un lieu voyageur : situé à Bethléem de Juda par la Genèse, il est placé dans le territoire de la tribu de Benjamin par 1 S 10. Les lieux bougent pour attester que tout lieu où la vie d'en haut a déferlé est un Bethléem et une Jérusalem.

Quand les mages parviennent à Jérusalem selon le début de l'évangile de Matthieu, ils demandent où se trouve le roi des Juifs qui vient de naître (Mt 2, 1-2). Ils sauront bientôt que c'est à Bethléem qu'il leur faut se rendre. Mais leur parole est prophétique : c'est bien à Jérusalem que le roi des Juifs finira de naître, de manière plénière, en sortant vivant du tombeau.

Les versets du psaume de David, cités par les apôtres au moment de la Pentecôte, prennent alors tout leur sens : « Ma chair même s'abritera dans l'espérance. Car tu n'abandonneras pas mon âme à l'Hadès et tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption » (Ps 16, 9-10 ; cité en Ac 2, 26-27). Le messie vit et meurt dans la forteresse qui est Dieu ; c'est dire que la vie divine jaillit toujours pour lui.

## *Jésus crucifié, transpercé, enseveli, ressuscité*

### **Rejouer les rôles anciens**

Jésus le messie va vivre en sa passion les différents traitements infligés « traditionnellement » au corps d'un messie.

Peut-être avez-vous lu le roman de Nikos Kazantzaki, *Le Christ recrucifié*. Dans un village de Grèce, un petit groupe de

paysans s'apprête à jouer la passion pendant la Semaine Sainte, un peu à la manière des mystères du moyen âge. Or, tout le roman montre combien ces comédiens amateurs se prennent au jeu ; bien plus, les rôles qu'ils sont censés jouer vont révéler en fait leur vie la plus profonde, leur vérité personnelle. La préparation de ce jeu scénique, au cœur du village, se confond peu à peu avec les intrigues, les conflits de ce petit monde : l'occupant turc, le prêtre, l'aristocrate, l'avare, apparaissent au fil des jours comme un Pilate, un grand-prêtre de Jérusalem, un Pharisien, un Judas. La femme légère de la bourgade va véritablement se comporter comme la Marie de Magdala dont elle assume le personnage ; le jeune Manolios (*Emmanuel*) qui fait Jésus va être bel et bien accusé, bafoué et mis à mort. Que les gens de la localité soient les acteurs en titre ou pas, tous ils vont reconstituer l'ambiance de la Jérusalem au temps de Pâques, telle que Jésus a pu la connaître.

Le roman souligne ce va-et-vient permanent entre le modèle évangélique et la vie quotidienne qui se met à lui ressembler. À moins que ce ne soit l'inverse : la vie d'un village, quel qu'il soit, comporte tous les ingrédients d'amour et de haine, d'ouverture à Dieu et de fermeture radicale dont Bethléem ou Jérusalem ou Jéricho ont fait montre d'après l'un et l'autre Testament. La Bible, les récits évangéliques de la passion en particulier, sont donc les révélateurs de la vie des hommes et de ses ressorts.

Dans le roman, les gens du village rejouent, revivent le grand drame de la passion d'une manière vitale et réelle. Jésus accomplit exactement cela dans sa passion et sa mort. Il rejoue, il revit, les multiples histoires qui amènent à la mort d'un messie.

Et Jésus n'interprète pas cela comme un déroulement prévu auquel il demeure étranger, mais bien comme une vérité vitale, fondamentale, de l'humanité. Ce qu'il revisite, ce sont les mouvements essentiels, les gestes inévitables d'un homme investi par Dieu quand il est plongé dans ce monde.

## **Rejouer pour répondre**

Ce que la Bible a toujours raconté parce que c'est ce que les hommes vivent depuis toujours, Jésus va le vivre en sa personne, de manière concentrée et consentie.

Il va descendre dans les histoires humaines, en particulier dans les histoires de messies en ce qu'elles sont exemplaires de l'humanité. Que devient un homme que Dieu a choisi ? Quel sens sa mort peut-elle avoir ? Si Saül, le roi impie, meurt transpercé, si Josias, le roi juste, meurt lui aussi transpercé, que peut-on dire de Dieu qui a choisi l'un et l'autre ? Quelle vérité sur l'homme apparaît-elle dans la personne du messie vivant et mis à mort ? Quel est l'avenir de sa chair qui a reçu l'onction divine ?

Jésus va investir, de manière aussi vitale que méthodique, toutes les histoires que nous avons évoquées. Il va entrer dans toutes les formes qui nous sont apparues. En Fils obéissant au Père, il va prendre les apparences du révolté Absalom. Il va mourir cloué et visible à tous comme le fut Saül ; il va être enseveli dans une tombe sur laquelle une grosse pierre va être roulée, comme ces rois d'autrefois, comme Absalom lui-même, furent enterrés et recouverts de rocs.

Il reprend les expériences là où on les a laissées. J'emploie le mot *expérience* au sens scientifique du terme. Des gestes ont été maintes fois répétés dans l'Ancien Testament : crucifixion, transpercement, inhumation, empièchement. Ces gestes, ce sont autant de questions qui restent posées « jusqu'à ce jour », comme nos textes le disent en parlant des tumulus des rois de Canaan, du tombeau d'Absalom, du tombeau de David (Ac 2, 29). Que devient le corps d'un roi ? Cela vaut-il la peine de remuer les pierres qui l'enferment jusqu'à maintenant ?

En même temps, à ces gestes qui questionnent, correspondent des gestes qui amorcent des réponses. On incinère le messie qui ne peut être corrompu ; on l'enlève de sa tombe comme d'un lieu provisoire ; on proclame sa mort comme une bonne nouvelle : le verbe « porter la bonne nouvelle », « évangéliser », est inauguré pour la mort de Saül et les utilisateurs ensuite du nom « bonne nouvelle », « évangile », selon la Septante, évoquent presque exclusivement la mort d'Absalom (2 S 18, 19-32).

Ces faits et beaucoup d'autres, comment les comprendre sinon comme les tâtonnements d'une quête ? Dans leurs répétitions incessantes, dans l'insistance que mettent nos textes à les décrire, voici ce que j'entends : Y a-t-il un moyen pour que le corps du messie demeure imputrescible ? Y a-t-il un tombeau dont la pierre ne demeurera pas scellée « jusqu'à ce jour » ? Y a-t-il une situation où la mort du messie et du fils sera véritablement une bonne nouvelle ?

## *Le mensonge de la mort*

En vérité, Jésus réinvestit tout pour montrer enfin, définitivement, sur exemple, que la vie triomphe en tout. Accusez-le : son innocence s'impose ; transpercez-le : il en sort encore de la vie ; crucifiez-le : il manifeste déjà à tous que la vie d'en haut l'investit ; mettez-le au tombeau : la pierre en roule trois jours plus tard ; apportez pour lui des aromates : il est déjà dans sa chair glorieuse ; annoncez sa mort : c'est une « bonne nouvelle », c'est l'annonce que le Père donne la vie. C'est bien là le fond de tout : si Dieu est le Dieu de la vie, la mort « existe »-t-elle vraiment ? La mort peut-elle arrêter la vie ?

On dirait que les histoires de l'ancien Israël s'acharnent à accumuler tous les moyens possibles qui prouvent la mort du messie, sans être pourtant convaincues de cette mort. La croyance au trépas est depuis longtemps fissurée. Le Christ Jésus se glisse dans cette lézarde, l'agrandit et fait soudain s'écrouler tout l'édifice de la mort. Y a-t-on en fait jamais cru ?

La victoire sur la mort, ce n'est pas une sorte de coup de théâtre final, complètement inattendu. Le penser, ce serait affirmer que la mort est à armes égales avec la vie qui vient de Dieu, et même qu'elle lui tient tête d'une manière plausible. Or, il n'y a de réalité que la vie donnée par Dieu. La mort peut bien enténébrer notre regard, éclipser le rayonnement de la vie, offusquer l'horizon, mais elle ne convainc pas, si vraiment on connaît Dieu comme le Donateur de la vie.

L'Ancien Testament me semble une contestation permanente de la mort ; c'est un perpétuel aveu d'incrédulité : non, la mort ne règne pas. Il n'y a certes pas d'affirmations claires, massives que la mort est un mensonge, mais une multiplicité de signes, de gestes, de récits que nous ne pouvons pas comprendre si nous projetons sur eux notre propre obnubilation de la mort.

Absalom est tué et retué. Il reçoit trois épieux dans le cœur, de la main de Joab ; voilà qui suffit en général à tuer son homme ; mais le texte précise tout de suite après que dix hommes sont venus l'achever. Saül meurt transpercé ; les Philistins lui font subir de nouveaux outrages qui confirment sa mort, et l'on apprend au chapitre suivant qu'il a été mis à mort par un Amalécite : une mort superlative. Dans tous ces cas, on peut multiplier les explications « raisonnables ». Les textes seraient les résultats

d'amalgames de documents différents présentant des versions des faits diverses. D'abord, cela ne rend pas l'effet produit moins grand : les récits finaux sont bien des récits de mort intensifiée ; ensuite, si vraiment il y a plusieurs versions des faits, cela confirme plutôt notre idée : on ne s'est jamais contenté d'une version qui aurait rendu la mort « simple ». La mention d'un geste mortel aurait pu suffire, mais non : on a tenu à la démultiplier. Enfin, il n'est jamais si sûr qu'un grand texte complexe résulte de l'accumulation de petits textes simples.

L'Ancien Testament procède plutôt par guérilla, par militance souterraine. Ce n'est en rien un manifeste contre la mort, car ce serait encore lui donner l'importance qu'elle n'a que trop dans ce monde. La mort ne se combat pas ; c'est l'évidence de la vie donnée par Dieu qui peu à peu subvertit tout, par érosion, par dissuasion, par évidement du concept de mort.

Jésus descend dans l'arbre mort de la mort et le renverse de l'intérieur : il était sec et n'avait plus de racine.

Il le fait en accumulant sur lui toutes les apparences de mort les plus évidentes, en mettant contre lui les circonstances les plus irrécusables : condamné par les autorités civiles et religieuses, abandonné de Dieu et des hommes, troué, cloué, muré. De tout cela, il resurgit ; plus exactement, tout cela, il en montre l'inanité.

De même que les accusations portées contre lui lors de son procès sont mensongères, de même les suites de ce procès, croix et ensevelissement, relèvent de cette falsification séculaire. Envoyez Jésus par le fond avec le poids de la mort attaché à lui et vous le retrouvez trois jours plus tard sur le rivage en train de vous préparer du poisson pour le repas.

Les textes anciens que nous avons mentionnés procèdent de la même façon : ils accumulent les circonstances de mort pour qu'il n'y ait plus de doute. On a tout fait pour que la mort soit claire : si les pierres roulent malgré tout, si les suaires restent à l'abandon, si le ciel se déchire pour laisser passer les anges, si le monde s'ouvre devant vous, nous n'y pouvons rien ! La vie triomphe : il n'y a que la vie.

Philippe Lefebvre, o.p.

#### NOTE

1. Voir l'insistance de S. Paul en I Co 15, 3-4 : mort, mise au tombeau et résurrection sont présentées comme des actes accomplis en conformité avec les Écritures.